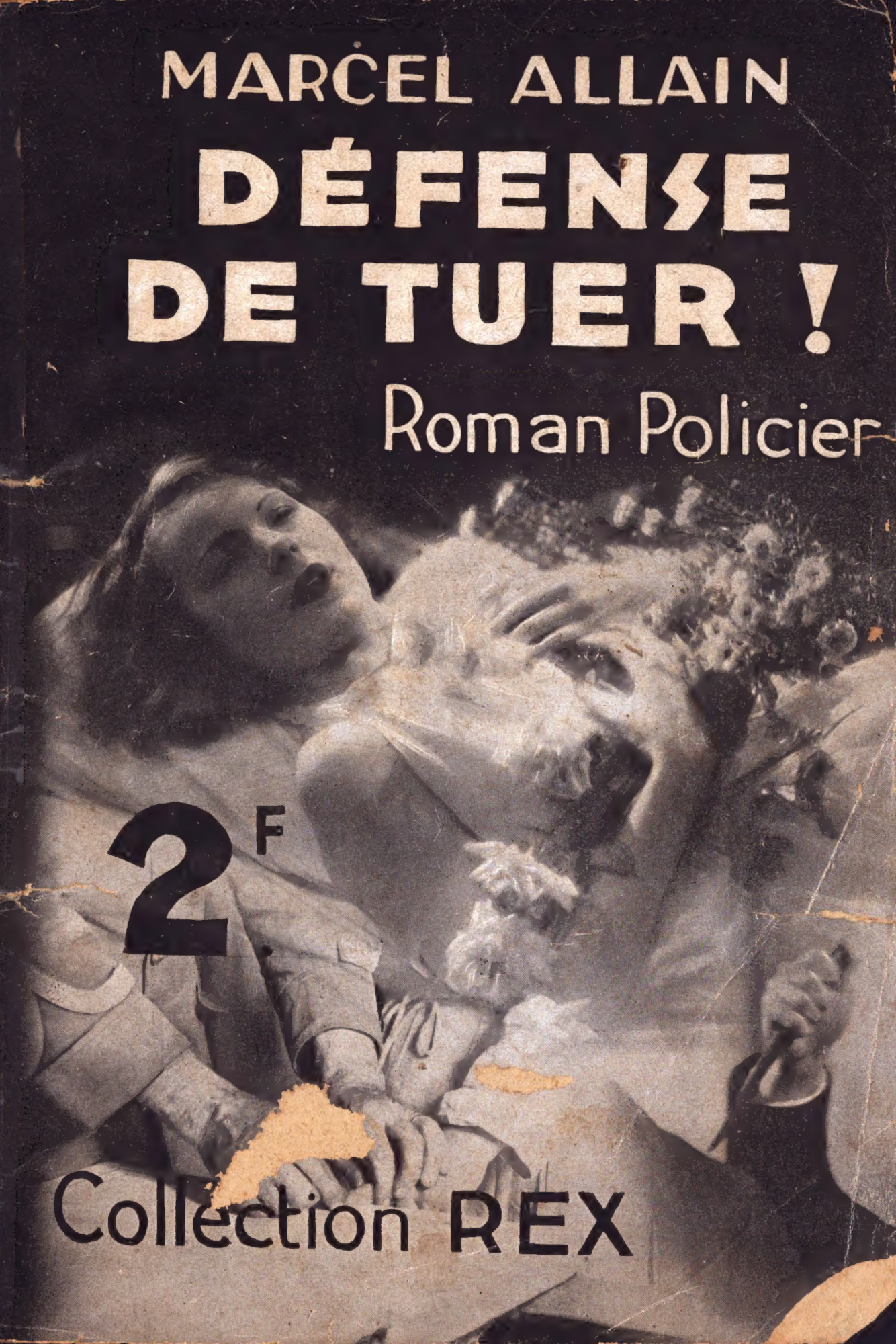
MARCEL ALLAIN

DÉFENSE DE TUER !

Roman Policier



2 F

Collection REX

MARCEL ALLAIN

DÉFENSE DE TUER !

Grand Roman Policier Inédit

Agence Parisienne de Distribution
ÉDITEUR
8, Rue du Croissant, 8
PARIS (2e)

Copyright 1930 by Marcel Allain, Paris.

DÉJA PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

LE MAGE DE L'HIPPODROME
par Jean-Toussaint Samat

LES SEPT PIVOINES
par Max-André Dazergues

CINQ MORTS ASSIS
par Marcel Allain

LE MORT A LA FENÊTRE
par Jean-Toussaint Samat

PAS DE BRUIT... LA MORT !
par Marcel Allain

LA TREIZIEME MAIN
par Edward Brooker

LES CINQ PARAVENTS DE LA MORT
par Marcel Allain.

LA CLEF DANS LE CRANE
par Edmond Romazières.

LE PUZZLE TRAGIQUE
par Marcel Allain

VASILIKY L'ÉTRANGLEUR
par Stéphane Corbière

LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE CLOSE
par Marcel Allain

MARQUÉS POUR LA MORT
par Léon Groc

VOUS MOURREZ LE...
Par Marcel Allain.

L'ASSASSIN INVISIBLE
par René Le Cœur.

DÉFENSE DE TUER
par Marcel Allain

* * *

Pour paraître le 15 Novembre 1939.

LA MORT VIENT A SIX HEURES

par Edward Brooker

Chaque œuvre est envoyée franco contre 2 fr. 50 en timbres à l'Agence Parisienne de Distribution
8, rue du Croissant, Paris (2e).

DÉFENSE DE TUER !

GRAND ROMAN POLICIER INÉDIT

par

MARCEL ALLAIN

CHAPITRE PREMIER

— Mon vieux, je vous demande pardon, mais votre théorie est stupide !

— La pratique prouve, pourtant, que j'ai raison ?

— Pas du tout !... Nos voitures françaises sont souples et nerveuses...

— Ah ! tout de même ! Pas comme les américaines ?

— C'est-à-dire que les Américains, payant l'essence bon marché, peuvent s'offrir de grosses machines... Tandis que nous, en France...

— Idiot, ce que vous soutenez-là !...

...On aurait pu croire, à surprendre les propos de ces deux jeunes gens, qu'ils discutaient quelque question d'importance et qu'ils étaient prêts, l'un et l'autre, à se fâcher.

Rien de semblable n'était à craindre cependant. Edouard Smallon était un excellent camarade de Henry Vissor et celui-ci n'aurait point manqué, à l'occasion, de soutenir qu'il tenait Edouard Smallon pour le plus galant homme du monde.

Seulement, ils ne s'entendaient point sur les questions de technique automobile !

Seulement, sortant tout échauffés d'une réunion de comité du T.A.C.F. — le Touriste Automobile Club Français — ils continuaient, remontant vers les Boulevards Extérieurs, dans la claire nuit de janvier, à discuter des mérites réciproques des moteurs à six ou à huit cylindres.

C'était, aussi bien, une querelle qui datait de longtemps.

N'était-il pas extraordinaire, en effet, qu'en France, la mode, l'usage, mît à la place d'honneur les moteurs à six cylindres alors qu'en Amérique toute la production s'orientait, définitivement, vers les huit cylindres, considérés comme plus souples et plus nerveux ?

Des arguments qui ne prouvent rien, les deux amis en arrivaient vite aux exemples... qui ne sont pas toujours plus démonstratifs !

Edouard Smallon, tout à coup, proposait :

— Tenez, mon vieux, si vous n'êtes pas de parti pris, je vais vous convaincre que les six cylindres n'ont rien à envier aux huit ! Passons chez moi ? Je prends les clés de ma voiture, et je vous fais faire un essai ! Vous verrez si l'accélération n'est pas foudroyante ?

Aux côtés du jeune homme Henry Vissor éclatait de rire :

— Vous savez qu'il est près de onze heures du soir ? questionnait-il.

— Et alors ?... Qu'est-ce que cela fiche ?

— Oh ! rien du tout ! Je suis votre homme !... Faites-la moi essayer votre foudroyante voiture !

D'un geste alors, Edouard Smallon hélait un taxi et lui jetait son adresse.

— Boulevard de Courcelles... Marchez rondement !

L'auto n'avait pas démarré, que, déjà, les deux jeunes gens en revenaient à leur discussion :

— Le huit cylindres est équilibré, je le reconnais...

— Tandis que le six cylindres vibre, mon cher !

— Peut-être ! Mais ce n'est pas certain... Le huit cylindres a contre lui sa disposition mécanique. Le plus souvent il est en V...

La discussion, à vrai dire, n'avait guère avancé quand le taxi, enfin, stoppait au long d'un large trottoir.

— Une minute ? priait alors Edouard Smallon. Le temps de monter chez moi, de prendre mes clés, et ce taxi nous conduira au garage...

Il avait sauté sur le trottoir. Il sonnait à la porte d'un immeuble luxueux, et, l'électricité s'allumant dans le vestibule, Henry Vissor pouvait voir son camarade frapper à la loge éclairée du concierge.

Discrètement, il surveillait les gestes de son ami, devinait son interrogation.

— Pas de courrier pour moi, Madame la concierge ?

On lui tendait une lettre.

Henry Vissor voyait nettement Edouard Smallon tourner et retourner l'enveloppe entre ses doigts, de ce geste machinal que chacun a, quand on s'interroge sur la provenance d'une enveloppe, sans penser que la plus simple et la plus rapide des façons de se renseigner est, tout bonnement, d'ouvrir le pli que l'on examine.

Profitant aussi bien de la grande clarté du vestibule, Edouard Smallon décachetait enfin sa lettre.

Cela, Henry Vissor le voyait encore parfaitement...

Cette lettre ouverte, Edouard Smallon la considérait, d'abord, avec une indifférence qui se nuançait à peine de curiosité.

Mais voilà que, petit à petit, et au fur et à mesure qu'il la lisait, cette lettre, l'attitude du jeune homme changeait.

Dans les mains d'Edouard Smallon, la feuille se mettait à trembler. En même temps, le clubman fronçait les sourcils et son visage prenait une expression d'ahurissement et de colère.

La mimique était, aussi bien, à ce point significative, que, instinctivement presque, Henry Vissor, à son tour, quittait le taxi, et, traversant le trottoir, rejoignait son camarade:

— Pas une fâcheuse nouvelle? questionnait-il.

Mais il paraissait qu'Edouard Smallon n'entendait pas même la question qui lui était posée!

Il s'était adossé au mur du vestibule, et, se mordant les lèvres, comme on fait sous l'empire de la colère ou de l'émotion, il lisait et relisait le pli, qui, toujours, tremblait au bout de ses doigts.

— Pas une mauvaise nouvelle? répéta Henry Vissor.

Cordialement, il posait sa main sur le bras de son camarade:

— Voyons! disait-il, répondez-moi? Vous me faites peur?

Henry Vissor fit un pas en arrière en entendant la réponse de son camarade:

— Je vous fais peur? balbutiait Edouard Smallon... C'est que j'ai peur, moi aussi!... Et je suis ahuri... Et je me demande si je ne perds pas la tête?...

Il parlait d'une voix blanche. C'était le ton d'un homme qui vient, en effet, à l'improviste, d'être jeté dans la plus complète, dans la plus absolue des perplexités...

Machinalement, Henry Vissor interrogea encore:

— On ne vous annonce pas la maladie d'un être cher?... ou un ennui d'argent?

— Non! pas un ennui d'argent!

— Mon cher ami, je suis indiscret?

Edouard Smallon ne fit aucune réponse à son camarade...

Il restait là, immobile, les bras retombés le long de son corps, et paraissant s'interroger lui-même, se demander une réponse introuvable à quelque question affolante.

Brusquement, il sortit de son apathie:

— Dites-moi, Vissor, l'heure exacte, je vous prie?

Le jeune homme consulta sa montre.

— Eh bien, onze heure moins dix...

— Oui! fit pensivement Edouard Smallon. Onze heure moins dix! C'est très tard pour faire une visite. Mais, étant données les circonstances...

Il semblait discuter avec lui-même, on ne savait quel problème compliqué.

Soudain, se tournant vers son camarade:

— Mon vieux, vous allez m'excuser?... Il faut absolument que je vous quitte!... Et je vais, même, vous demander de me laisser l'usage de ce taxi... Je n'ai pas le temps d'aller chercher ma voiture!

— Mais c'est tout naturel, voyons! Un mot, pourtant... Si je puis vous être utile?

— Merci! Non. Vous me pardonnez de vous abandonner ainsi?

Edouard Smallon tendait la main à son ami. Mais le shake-hand que les deux hommes échangeaient était purement machinal. Sûrement, Edouard Smallon n'avait plus guère conscience, à cette minute, de ce qu'il faisait!

Laissant là son camarade, il traversait le trottoir en courant, et jetait au chauffeur du taxi, une adresse qu'Henry Vissor entendait:

— Rue d'Edimbourg! Au 63!... Et vite, je vous prie?

Dans le taxi, alors, qui l'emportait, marchant à toute allure, Edouard Smallon demeurait d'abord immobile, et comme accablé.

Et puis, il se reprenait à lire, à relire la lettre qu'il venait de recevoir et qui lui avait causé une telle émotion.

— C'est inimaginable! grommelait-il... C'est à devenir fou!...

Le trajet, cependant, n'était pas long. Le chauffeur, bientôt stoppait. Mais, sans doute, par la glace baissée qui le séparait de son client, dans son retroviseur, peut-être, aussi, le conducteur avait noté l'étrange attitude de son voyageur. Il le surveillait, sans en avoir l'air.

Edouard Smallon ne bougeait pas. Alors, au bout de quelques instants, le conducteur, se retournant, avertissait:

— Nous sommes arrivés, monsieur?

— Oui! balbutiait le jeune homme. C'est exact!... Je pensais à autre chose! Tenez! attendez-moi là quelques minutes?

Il descendait sur le trottoir, gagnant le milieu de la chaussée, il semblait examiner la façade de l'immeuble à la façon d'un homme qui cherche à apprécier le plus ou moins grand luxe d'une maison où il se rend.

Et puis, revenant vers le conducteur du taxi, il lui tendait un billet de cinquante francs.

— Ecoutez, mon garçon, prenez cela... Je vous demande de patienter une bonne heure devant cette porte. Si, dans une heure, je ne suis pas ressorti, allez à vos affaires!... J'ai votre promesse?

— Mais certainement Monsieur!... Merci Monsieur!...

Edouard Smallon n'écouta pas les actions de grâce qu'on lui décernait. Il semblait de plus en plus préoccupé. Il sonnait à la porte cochère, entrait dans le vestibule de la mai-

son de rapport, heurtait à la loge de la concierge.

— Vous n'êtes pas couchée, Madame?

— Mai non, Monsieur! Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

Edouard Smallon, une fois de plus, considéra la lettre qu'il tenait.

— Un renseignement, Madame! Vous avez bien, dans votre maison, une dame du nom de: Josette de Verneuil?

— Certainement, Monsieur...

— Puis-je vous demander de quelle sorte est cette locataire?

La concierge dévisagea le jeune homme.

Elle répétait:

— De quelle sorte est cette locataire?... Qu'est-ce que vous voulez dire?

Mais, à la même minute, un billet bleu, discrètement offert, ouvrait évidemment l'intelligence de la digne personne.

Tout de suite elle reprenait la parole:

— C'est, naturellement, une dame très gentille... et jolie avec cela!...

— Sa beauté me laisse indifférent... Comme il faut?

— Oh! très comme il faut, monsieur! Tout ce qu'il y a de bien!

— Riche?

— Ma foi!... aisée, au moins?... Ça n'est pas une maison où l'on fait beaucoup de dépenses, mais l'on ne se prive de rien! Mme de Verneuil est veuve...

— Ah! ah!... Veuve?... Agée?

— Pas du tout! 27 ou 28 ans, peut-être?

— Et vous dites « Comme il faut »?

— Très comme il faut, Monsieur! Une personne charmante!

— Bien!... Bien!

On aurait dit à cet instant qu'Edouard Smallon agissait comme un somnambule. Il écoutait les réponses qu'on lui faisait, mais, sur son visage pâli, nulle réaction ne pouvait se lire.

Il reprenait:

— Naturellement, Madame, vous ne pouvez pas me dire si Mme de Verneuil est encore éveillée?... Il est évidemment bien tard pour risquer une visite?

La concierge eut un sourire équivoque.

— Il est tard, naturellement. Mais il est facile de savoir si Mme de Verneuil est déjà couchée?

— Comment cela?

— Il n'y a qu'à monter au troisième, Monsieur, et à écouter... Mme de Verneuil aime beaucoup la T.S.F... Si son appareil marche encore...

— Bien! bien!... Ma foi, je vais tenter l'aventure... Merci, Madame!

— A votre service, Monsieur!

Edouard Smallon s'engageait dans l'escalier...

Du fond de la loge, à la même minute, la voix grognon du concierge se faisait entendre:

— Dis donc, ma femme, tu n'es pas folle de renseigner ainsi ce garçon? Tu ne lui as pas trouvé l'air étrange?

Mais la digne concierge triomphait aisément des scrupules de son époux:

— Qu'il ait l'air étrange ou pas, le particulier, je m'en moque! décidait-elle. En tous cas, il sait mettre la main à la poche... Regarde!

Au même moment, parvenu au troisième étage, Edouard Smallon écoutait, avec ravissement, les harmonies musicales qui provenaient de l'appartement de Mme Josette de Verneuil.

Assurément, la locataire n'était pas couchée.

Alors, sans la moindre hésitation, le jeune homme sonna.

Quelques secondes d'attente, cependant, puis la porte, maintenue par une chaîne, s'entrebaillait prudemment.

Edouard Smallon aperçut une fort jolie femme qu'il considéra d'un air curieux.

— Vous demandez, Monsieur?

Le chapeau à la main, incliné dans la plus courtoise des révérences, le jeune homme s'excusa:

— Madame, professait-il, il est une heure indue pour faire une visite... Mais le motif qui m'amène est grave! Je désirerais parler à Mme Josette de Verneuil. C'est sans doute vous, Madame?

— C'est moi, Monsieur! Mais... j'ai l'avantage de parler à qui?

— A Edouard Smallon! Votre concierge m'a prévenu que vous n'étiez probablement pas couchée et c'est pourquoi je me suis permis de monter chez vous. Je vous répète Madame, qu'il s'agit d'une question redoutable. Vous pouvez m'accorder quelques minutes d'entretien?

— Certainement Monsieur! Veuillez m'excuser... Je vous reçois à l'instant...

Assurément tranquillisée par l'aspect fort courtois du visiteur qui se présentait chez elle, Mme de Verneuil retirait la chaine, guidait son hôte.

— Par ici, Monsieur... Mais vous me faites peur!... De quoi donc s'agit-il?

Elle venait d'ouvrir la porte d'un petit salon, d'un boudoir coquettement meublé, et, d'un geste aimable, désignait un siège.

Edouard Smallon se laissa tomber, plutôt qu'il ne s'assit, sur le fauteuil qu'on lui offrait.

Puis la voix toujours un peu émue:

— Madame, je ne vais pas répondre directement à votre question. Il me faut, d'abord, vous poser deux ou trois demandes... Mais, rassurez-vous!... Je vous certifie que vous ne courez aucun danger et que je ne suis pas porteur d'une mauvaise nouvelle... Ce qui m'amène chez vous, est une affaire purement personnelle!

— Personnelle à vous, Monsieur?

— Oui, Madame!

— Alors, je vous avoue que je ne vois pas?...

— Vous ne voyez pas, Madame, comment une affaire personnelle à votre visiteur peut vous intéresser?

— Mon Dieu?

— Je vous entends à merveille!... Mais vous allez me comprendre dans quelques minutes... Permettez-moi seulement de vous demander si vous m'avez jamais rencontré?

— Vous, Monsieur?

— Oui, moi, Madame!

— Assurément non!... Ou, du moins, je n'ai aucun souvenir...

— Parfait! Mon nom, d'autre part, vous dit-il quelque chose? Edouard Smallon...

— Edouard Smallon?... Non!... C'est la première fois que je l'entends prononcer.

— Vous n'avez pas, Madame, l'impression que nous possédions des amis communs?...

— Pas du tout!

— Vous n'inventez pas que nous ayions eu quelque rapport d'affaires?

— Nullement!... Vous êtes dans les affaires?

— Non, Madame! Le hasard a voulu que je possède une fortune suffisante pour que je consacre ma vie à des recherches artistiques... Elles n'ont aucun but commercial...

— Alors, Monsieur, j'en reviens à ce que je vous disais tout à l'heure: Pourquoi ces diverses questions?

— Parce que Madame, j'ai reçu une lettre stupéfiante... Mais je vous la lirai tout à l'heure. Il me faut encore vous interroger. Je vous assure, Madame, que je m'excuse d'être à ce point importun! Dans une minute, vous me pardonnerez mes façons de faire, qui sont étranges...

— Monsieur, je vous écoute?

— Madame, je voudrais savoir ceci encore... Est-il réel que vous possédiez des bijoux magnifiques?

— Par exemple!

D'un brusque mouvement, Mme Josette de Verneuil venait de se dresser...

Sa peur était visible. Elle était, au moins, naturelle d'ailleurs!

Recevant la visite d'un inconnu, à onze heures du soir passées, la jeune femme ne pouvait-elle trouver étrange qu'on la questionnât sur les joyaux qu'elle détenait ou ne détenait pas?

Edouard Smallon d'un geste, calma la jeune femme:

— Je vous en supplie, Madame, n'ayez pas peur!... Je ne suis pas un bandit!... Du moins, je ne le crois pas!... Je vous jure que je n'ai aucune mauvaise intention... D'ailleurs, si vous voulez appeler un tiers?... Si vous désirez que nous poursuivions cet entretien ailleurs?... Si même vous souhaitez que nous le remettions à demain...

— Non, non, Monsieur!... Parlez donc!... Mais je vous avoue...

— Ne m'avouez rien! Je comprends parfaitement votre inquiétude! Elle est dénuée de tout fondement, mais elle est normale. Et pourtant, je vous assure, Madame, que je suis navré, que je suis désolé, de vous valoir cette émotion!

Edouard Smallon, cependant, s'exprimait avec une telle courtoisie, que, petit à petit, Mme Josette de Verneuil, commençait à se rassurer.

Cet homme ne pouvait pas être un voleur. Un voleur n'aurait jamais procédé de la sorte?

Elle hésitait un instant, puis confessait:

— Ecoutez, Monsieur, je vais être tout à fait franche. Il se trouve que je ne suis pas seule... Je recevais la visite d'un ami... D'un ami qui m'est très cher... Oh! pourquoi ne pas vous le dire?... De mon fiancé!... Voulez-vous me permettre de l'appeler?

— Mais certainement, Madame! Je serais très heureux de lui être présenté... Et je serais plus heureux encore s'il assiste à l'entretien que nous allons avoir!

Sans répondre, la jeune femme se leva, traversa le boudoir, ouvrit une porte et invita:

— Louis, voulez-vous venir?

Sur le seuil de la pièce, un jeune homme apparut.

Il avait l'âge à peu près d'Edouard Smallon. Comme lui, c'était, assurément, un homme du monde. Fort correct dans sa tenue, fort aisé dans son maintien, il interrogeait:

— Vous me demandez, Josette?

La jeune femme fit les présentations:

— M. Louis Maran... annonçait-elle. Ingénieur agronome... M. Edouard Smallon... Mon cher Louis, je vous ai prié de venir, car, depuis quelques minutes, j'ai l'impression de me débattre dans une aventure ahurissante. Monsieur m'est parfaitement inconnu... Il vient de me demander de lui préciser que je n'avais jamais entendu prononcer son nom, et que je n'avais jamais eu l'occasion de le rencontrer... Monsieur m'a posé ces questions parce qu'il a reçu, paraît-il, une lettre ahurissante... Maintenant il m'interroge de nouveau et me demande si je possède des joyaux de prix?

— Ah ça! Monsieur, s'étonnait le jeune ingénieur, tout ceci est en effet effarant. Pourquoi ces questions?

— Vous le saurez, Monsieur, dans un instant! Mais je vous assure qu'avant de vous lire la lettre que j'ai reçue — cette lettre que voici — j'ai besoin d'obtenir de Madame quelques renseignements indispensables... Naturellement, mes questions l'ont un peu effrayée. C'est pourquoi je me suis permis de lui suggérer de vous appeler... J'espère que, maintenant, vous sentant à ses côtés, Madame sera délivrée de toute épouvante... Et je vous prie, Monsieur, comme j'ai prié Madame elle-même, de m'excuser, si ma façon de faire est à ce point incohérente... Dans trois minutes, vous comprendrez la

raison de mon attitude!.. Voulez-vous me répondre, maintenant, Madame?

Josette de Verneuil avait retrouvé ses couleurs. Se sentant aux côtés de son fiancé, ne pouvant plus redouter quelque équivoque aventure, elle inclina la tête, et, souriante, affirma:

— Il est réel, Monsier, que je possède des joyaux de prix. Mon père, qui fit carrière aux colonies, les reçut d'un Maharadjah indien, qu'il avait eu l'occasion d'obliger. Ces joyaux sont toujours restés dans notre famille. Malheureusement, je suis sur le point de m'en défaire... Est-ce au sujet de cette vente?

— Nullement, Madame!

— Pourtant, comment avez-vous su que je possédais ces joyaux?

— Madame, il y a à peu près trois quarts d'heure, je n'avais pas la joie de vous connaître... Si mon nom vous est ignoré, le vôtre m'était totalement étranger. Et je vous assure que je ne savais pas davantage que vous possédiez des bijoux de prix!

— Alors, Monsieur, cette énigme va-t-elle prendre fin?

— Autre chose, Madame! Une nouvelle question... Vous me dites que vous êtes prête à vous défaire de ces joyaux... Eh bien! à l'occasion de la vente que vous projetez, avez-vous eu des pourparlers avec quelque individu plus ou moins inquiétant? Plus ou moins louche?

— Miséricorde, Monsieur! interrompait Josette de Verneuil. Vous appartenez à la police?

— Pas du tout, Madame!... Je n'ai rien à faire, au contraire, avec les gens de police! Mais, je vous en prie, répondez à ma question?

— Je répondrai négativement, Monsieur...

— Vous n'êtes pas entrée en rapport avec des courtiers inconnus?

— Pas le moins du monde!... Si la vente que je projette se réalise, je le devrai à l'entremise d'un bijoutier qui est, depuis toujours, le fournisseur de ma famille. Il s'agit d'une des plus importantes maisons de la rue de la Paix...

— Parfait!... parfait!... Alors, je ne vois pas du tout...

Un instant, il sembla qu'Edouard Smallon se plongeait dans des réflexions mystérieuses.

Puis, de nouveau, il reprenait la parole:

— Madame, il est temps, maintenant, que je m'explique... Je vous prie de vous rappeler les faits tels que nous venons de les établir. Vous ne me connaissez pas... Vous n'avez jamais entendu prononcer mon nom avant la visite que j'ai le plaisir de vous faire... Enfin, vous possédez des bijoux de prix, et, projetant de les vendre, vous n'êtes entrée en rapport avec aucune personnalité douteuse... C'est bien cela?

— C'est tout à fait cela!

— Eh bien, Madame, écoutez ceci!... Tout à l'heure, je rentrais chez moi, en compagnie d'un de mes amis, M. Henry Vissor, attaché au Ministère des Affaires Etrangères, quand ma concierge m'a remis une lettre... Cette lettre, la voici... Elle m'a jeté dans un ahurissement profond, et dans une inquiétude certaine. Je vous prie d'en écouter la lecture avec calme. Je suis là, devant vous, votre fiancé est à vos côtés, vous ne courez, évidemment, aucun péril. Mais, tout de même, cette épître est au moins stupéfiante... Ecoutez, Madame?

Tenant la lettre qui tremblait entre ses doigts, Edouard Smallon en détacha nettement les phrases, en effet, ahurissantes...

La lettre était ainsi conçue:

« Vous êtes un sale type! On en a assez de vous voir rôder autour de Mme Josette de Verneuil. On sait ce que vous projetez. On a compris que vous voulez la tuer et lui voler ses bijoux!... Eh bien! on vous prévient: le 63 de la rue d'Edimbourg est étroitement surveillé... Si vous voulez faire son affaire, à Josette de Verneuil, on vous fera la vôtre! On pense qu'il est inutile d'insister? Défense de tuer cette petite poule! Ses bijoux sont pour nous... Et ne vous avisez pas de faire le malin en avertissant la police, ça ne changerait rien à rien, si ce n'est qu'on vous zigouillerait tout de suite! »

« A bon entendeur, salut! »

Edouard Smallon, ayant achevé cette lecture, ajoutait:

— Voilà, Madame!... Voilà pourquoi je suis venu vous voir!

Devant le jeune homme, cependant, Josette de Verneuil et son fiancé semblaient à leur tour pétrifiés d'étonnement.

Louis Maran, le premier, retrouvait la parole:

— Mais, c'est ahurissant? clamait-il.

Et puis, tout de suite, il questionnait:

— Vous ne savez pas qui a écrit cela?

Edouard Smallon affirmait:

— Je ne sais pas qui l'a écrit, naturellement! Et je ne sais surtout pas pourquoi l'on m'a écrit de telles menaces! Je ne connais pas Madame... Madame ne me connaît pas... Je n'ai pas besoin de protester que je n'ai jamais eu l'envie de me transformer en voleur... Bref! cette lettre est, en tous points, complètement, radicalement effarante... Quand je l'ai lue, je me suis demandé si j'avais le cauchemar?... Et puis, il m'a semblé que je devais vous prévenir... Voilà pourquoi je suis venu, Madame!... Il m'a paru qu'un galant homme — et je me flatte de l'être — devait immédiatement vous avertir...

S'avançant vers le jeune homme, le fiancé de Josette de Verneuil approuvait:

— Certes, vous avez bien fait, Monsieur!...

Et puis, il se tournait vers la jeune femme interdite:

— Josette, il ne faut pas vous laisser aller à l'émotion!... Voyons! réfléchissons?... Je ne

connais guère vos affaires... Mais enfin, il me semble bien que vous n'avez parlé de la vente de ces bijoux à personne qu'à votre joallier?

— J'en suis absolument sûre!

— Seulement, vos amies connaissaient l'existence de ces joyaux?

— Oui, naturellement! mes amies!... Mais personne, sauf vous, ne me savait prête à les vendre?

— Alors, ce n'est peut-être pas à l'occasion de la vente, Josette, que l'on songe à vous dépouiller?

— C'est possible, en effet! Mais qu'importe? Et puis pourquoi cette menace adressée à monsieur?

— Une menace formelle! remarquait Edouard Smallon. « Défense de tuer!... »

Et il ajoutait, haussant les épaules:

— Je ne suis pas un assassin, cependant!.. Madame, il est aisé de faire enquête à mon sujet... Non!... Non!... Je ne peux pas comprendre ce que cela signifie?

Louis Maran, à ce moment, fronçait les sourcils, réfléchissait profondément.

Il remarquait, tout à coup:

— Ecoutez, Monsieur, il y a tout de même quelque chose d'extraordinaire dans cette lettre?... On vous avertit d'avoir à ne point voler ces bijoux. Parfait!... Mais, pourquoi vous donne-t-on cet avertissement? Parce que l'auteur de cette lettre se propose lui-même de les voler!

— En effet...

— Donc, cette lettre nous apprend quelque chose: C'est qu'un voleur se propose de s'attaquer à ces bijoux?

— C'est l'évidence même!

— Eh bien! dans ce cas, Monsieur, le mieux n'est-il pas de s'adresser à la police?

— J'allais, justement, vous le proposer...

— Josette, ma chérie, voulez-vous que nous appelions Police-Secours?

Mais, à ce moment, Edouard Smallon secouait la tête:

— Police-Secours ne se dérangerait pas, Monsieur! remarquait-il. Police-Secours ne s'occupe que des drames, des crimes, des vols qui sont en cours d'exécution... Non! c'est à la Sûreté, qu'il faut nous adresser...

— Eh bien! dès demain, Monsieur...

Mais Edouard Smallon, d'un geste, interrompait le jeune homme:

— Non, faisait-il. Pas « dès demain »! C'est maintenant qu'il faut agir...

— Maintenant?

— Cette nuit même! Voyons! M. Maran, réfléchissez? Nous sommes devant une aventure incompréhensible. Tout de même, je crois, à la réflexion, que nous pouvons, d'ores et déjà, faire certaines déductions. On m'écrit cette lettre. C'est dans un but quelconque?... Ce but, nous ne le comprenons pas... Mais, je le répète, il existe! A moins de supposer que l'auteur de cette lettre ne soit fou, il est certain qu'il m'a écrit ce message pour que ce message produise un résultat...

— Oui! Mais je ne vois pas...

— Laissez-moi achever? L'homme qui se propose de voler les bijoux de Madame a pu, d'abord, vouloir me compromettre... Supposez qu'il réalise son vol, supposez qu'il s'arrange pour faire retomber sur moi des soupçons? Il a pu, en m'écrivant cet étrange factum, vouloir me mêler à l'aventure? Ainsi, l'enquête s'oriente sur moi, et, pendant les premières recherches policières, il a le temps de se mettre à l'abri!

— Mais, Monsieur, votre hypothèse est invraisemblable! Pourquoi la police vous soupçonnerait-elle? La police, en ce moment, ne connaît pas cette lettre?

— Qui vous dit que je n'ai pas été dénoncé à la Sûreté?

— Diable! C'est possible, en effet!

— Et puis, M. Maran, il y a encore autre chose... On m'avertit, moi, inconnu, d'un vol qui se prépare. J'imagine qu'on se doute bien qu'à mon tour, je préviendrai la personne menacée?... Alors, n'est-il pas naturel qu'alertée par mes soins, Mme de Verneuil prenne certaines précautions? C'est peut-être cela que l'on a voulu!... Il est possible que ce soit ces précautions que le voleur ait souhaitées! Peut-être, de la sorte, croit-il que son vol sera facilité?

— C'est possible aussi, Monsieur! Quoique...

— Ecoutez toujours!... Cette lettre m'arrive à la levée du soir. Normalement, j'aurais dû remettre ma visite à demain? Eh bien! ne trouvez-vous pas que la première chose à faire, pour contrarier le voleur dans ses desseins, c'est, précisément, d'agir sans perdre une seconde?

— Je suis tout disposé à le faire, Monsieur!... Mais je pense qu'à la Sûreté, à pareille heure, on ne nous recevra pas?

— A la Sûreté, c'est possible, Monsieur... Mais il y a mieux que la Sûreté... Je suis l'ami du secrétaire de David Dare... Vous savez? Vous connaissez?

— L'extraordinaire détective? L'homme qui résoud les affaires les plus mystérieuses?

— Oui. Lui-même! Son secrétaire est, pour moi, un camarade. Voulez-vous que nous lui demandions de nous recevoir?

— Cette nuit?

— A l'instant?

Edouard Smallon s'était mis debout. Visiblement, il ne tenait pas en place. La lettre, qu'il avait remise dans sa poche l'avait, incontestablement, troublé au plus haut point.

Louis Maran, cependant, se retournait vers Mme de Verneuil.

— Josette, questionnait-il, vous ne dites plus rien?

La jeune femme avoua:

— Vous allez me trouver sotte?... Mais je

nant devant nous. Que signifie cette aventure, selon vous ?

Or, David Dare, qui tenait les yeux clos, ripostait, tout d'abord, par un de ces haussements d'épaules qui lui sont familiers, et qui me suffisent, à moi, pour deviner son attention éveillée.

Il déclarait :

— Ce que je pense de tout cela ? Eh bien ! que l'on vous a fait une vilaine plaisanterie, M. Smallon !

— Allons donc ?

— Mais si ! insistait David Dare. Que voulez-vous que ce soit, si ce n'est pas une blague ? Tout de même, vous n'allez pas imaginer qu'un individu se préparant à commettre un vol, est assez naïf pour écrire la lettre dont vous venez de me donner lecture ?

Et puis, sans laisser à Edouard Smallon le temps de répliquer, David Dare poursuivait :

— Oh ! je sais bien !... Vous imaginez que cela est l'effet d'une ruse ? Eh bien ! expliquez-moi donc de quelle ruse il peut s'agir ?... Vous pensez que l'on a voulu vous désigner comme un coupable possible ?... Dites-moi : n'est-ce pas là, une manœuvre plus dangereuse qu'utile ? Si le vol devait être commis, ne suffisait-il pas de vous écrire « après » le vol ? Vous écrire « avant » c'est, sans doute, rendre le vol impossible ?... On se doute bien, n'est-ce pas, que vous allez alerter la police ? Alors ?...

...Seulement, David Dare, en ce moment, en plaidant l'hypothèse d'une plaisanterie de mauvais goût, perdait comme l'on dit, sa salive !

Edouard Smallon hochait la tête, et fronçait les sourcils, à la façon d'un homme que l'impatience gagne petit à petit.

— C'est donc votre sentiment ? questionnait-il.

— Tout à fait mon sentiment !

— Alors, vous refusez d'intervenir ?

— Vous ai-je dit rien de semblable ?

— Non ! Mais, si j'en crois vos paroles ?...

J'avais, moi, envie d'intervenir dans la discussion...

Il ne faut jamais, en effet, se fier aux paroles de David Dare !

Ce n'est pas qu'il soit menteur. Je ne connais pas, au contraire, de garçon qui puisse plus justement prétendre à la franchise totale. Mais il a l'esprit compliqué ! Mais il lui vient des pensées de l'autre monde, et il est fort capable de dire blanc quand il juge noir, si, seulement, il soupçonne qu'il y a quelque intérêt à ne point laisser entendre ce que sont au juste ses convictions !

Je me tus, cependant...

J'ai ce rare mérite, et je m'en vante, de savoir écouter, en gardant le silence.

David Dare ripostait :

— Ne vous occupez pas de mes sentiments ! Ils n'entrent pas en ligne de compte... Ce qui est important, c'est de savoir ce qui est possible et ce qui ne l'est pas ! Une plaisanterie est, certainement, possible...

— Non ! affirma nettement Edouard Smallon.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne me connais pas d'amis capables de me faire une farce pareille !

— On ne connaît jamais ses amis ! jeta philosophiquement David Dare.

Mais Edouard Smallon était entêté...

— Si fait ! expliquait-il. Je connais forcément les miens, car ils sont peu nombreux. J'arrive des colonies. Il n'y a pas six mois que je suis en France. Mes relations sont donc très restreintes. J'ai fréquenté quelques camarades, au T.A.C.F., et c'est tout ! Demandez à François, si j'invente qu'un seul de nos collègues puisse se livrer à une facétie de cette sorte ?

Je m'apprêtais à rendre témoignage...

Hélas ! David Dare ne pensait pas du tout à m'interroger.

— Admettons ! faisait-il tranquillement. Ce n'est donc pas une plaisanterie... Alors, voulez-vous me dire, selon vous, ce que c'est ?

— Mais je viens vous le demander, justement ! clamait d'un ton de détresse Edouard Smallon.

David Dare se leva. De long en large, il se promenait maintenant dans son cabinet de travail, et, seul, peut-être, de ceux qui étaient là, j'étais capable de mesurer l'énervement qui le gagnait.

Il reprit :

— Mon cher monsieur, je suis fort embarrassé pour vous répondre ! Si ce n'est pas une plaisanterie, eh bien, c'est...

— C'est quoi ? firent, en même temps, Louis Maran, qui n'avait pas encore desserré les lèvres, et Edouard Smallon.

David Dare jeta sa réponse d'un ton colère :

— Si ce n'est pas une plaisanterie, messieurs, c'est une sottise !... Voilà ! Je parle clair, j'imagine ?

Or, à cet instant, Edouard Smallon faisait une étrange grimace...

Je le vis, à deux reprises, ouvrir les lèvres, puis les refermer. Il semblait sur le point d'articuler quelque déclaration qu'il se décidait, avec peine, à garder pour lui.

Je suis observateur. Je me décidais à entrer dans le jeu.

— Une minute ! fis-je, autoritaire à ma façon. Qu'avez-vous donc envie de dire, mon cher Eddy ?

Et Eddy se retourna dans ma direction.

— Ah ! fit-il, vous avez deviné, François, que je pensais à quelque chose ?

— Oui. Pourquoi ne pas nous le confier ?

— Parce que, cela, je ne l'ai dit encore à personne...

— Raison de plus !... M. Maran l'ignore ?

— Oui ! M. Maran l'ignore et Mme de Ver

neuil aussi. C'est tellement bête !... tellement effrayant !...

David Dare se promenait toujours de long en large...

Qui donc, sauf moi, pouvait se douter de l'attention avec laquelle il devait suivre ma discussion avec notre visiteur ?

Mais il agit toujours ainsi. C'est quand il guette la vérité, qu'il paraît le plus distrait. Je lui en ai fait reproche souvent... Il y a, dans cette habileté, une sournoiserie qui me choque !

Et cependant, un policier ne doit-il pas dissimuler ses sentiments ?

Edouard Smallon dut prendre brusquement la décision qui s'imposait :

— Soit ! faisait-il. Vous avez raison François. Il ne faut pas consulter un docteur, si on ne lui révèle pas tous les symptômes que l'on éprouve... Je pense qu'il en est ainsi lorsque l'on se trouve en face d'un détective...

On aurait dit qu'il s'encourageait lui-même !

Je n'eus garde de l'interrompre...

Dans un cas pareil, quand une confession est sur le bord de lèvres masculines, il importe de faire silence, le moindre mot maladroitement prononcé, peut faire renoncer à l'indispensable aveu !

Edouard Smallon, d'ailleurs, enchaînait très rapidement :

— Voilà ! faisait-il. Je vais vous demander, M. Dare, de vous livrer à une petite expérience...

— En vérité ? Laquelle ?

— Celle-ci. Vous allez avoir la complaisance de me dicter cette lettre de menaces que je viens de vous soumettre... Je vais prendre place à votre bureau... Je vais écrire... Et puis, nous comparerons les textes !...

— Pardon ! interrogea David Dare, mais, dans quel but tout ceci ?

— Vous allez le voir...

La demande d'Edouard Smallon était à ce point étrange que, moi-même, qui possède, cependant, un certain flegme, je me sentais intéressé.

Assurément, mon collègue du T.A.C.F. n'agissait pas au hasard. Nous allions appre une révélation nouvelle...

Mais cette révélation, je ne m'attendais guère à la trouver aussi déroutante qu'elle le fut !

Sous la dictée de David Dare, en effet, Edouard Smallon écrivait rapidement, sur une feuille de papier, les phrases qui répétaient le contenu de la lettre surprenante qu'il venait de recevoir.

Et puis, ayant achevé ce qui semblait être un devoir d'écriture, il tendait la page, encore humide, à David Dare :

— Voulez-vous comparer les deux textes ? demandait-il.

Et David Dare jura...

— Mon Dieu !... Mais c'est vous, alors, qui vous êtes écrit à vous-même cette lettre de menaces ?...

C'était, en effet, la conviction rapide qui pouvait découler de la comparaison qu'Edouard Smallon venait d'inviter mon patron à faire.

Impossible de noter la moindre différence dans les deux textes ! Impossible de ne point se persuader que le scripteur était le même pour les deux documents !

...Je ne sais pas si je me fais comprendre, et cependant la chose est simple : l'écriture de la lettre « reçue » ressemblait à tel point à l'écriture de la lettre « dictée » que, tout naturellement et tout obligatoirement surtout, David Dare en était arrivé à l'affirmation qu'il venait de lancer !

Edouard Smallon se leva à son tour. L'impatience devait le gagner.

— Parfaitement ! affirmait-il. On jurerait que c'est moi qui ai écrit cette lettre !

— Alors, que vous jurez le contraire ?

— Parbleu !

— Fichtre ! Cela devient stupéfiant...

David Dare, en articulant ces mots, rivait son regard au visage d'Edouard Smallon.

Oh ! je n'avais, encore une fois, aucun doute sur ce qu'il pensait !

On ne vit pas quotidiennement aux côtés d'un homme sans savoir lire sur son visage aux lignes impassibles en apparence, le secret de ses opinions.

Je me disais : « Bon !... Voilà, maintenant, que David Dare soupçonne Edouard Smallon ! »

Et j'en avais peine et fureur, à la fois...

Mon patron cependant, continuait :

— C'est d'autant plus stupéfiant, que, après ceci, l'hypothèse de la plaisanterie de mauvais goût perd du terrain !... On peut admettre qu'un camarade veuille vous jouer un mauvais tour... mais cela devient difficile à supposer si l'on constate que ce camarade est, en réalité, un faussaire d'une parfaite habileté ! Cela n'est pas donné à tout le monde, ma parole, d'imiter l'écriture d'un ami ?

David Dare tenait toujours les deux documents entre ses mains. Il alla jusqu'à son bureau. Nous le vîmes s'armer d'une loupe, et, soigneusement, méticuleusement, comparer, lettre à lettre, les deux échantillons graphologiques qui lui étaient soumis.

— Fantastique ! murmurait-il bientôt. Il y a, tout de même, de légères différences... Les « a », par exemple, sont plus ouverts dans la lettre dictée, que dans la lettre reçue... De même, dans la lettre reçue, on a barré les « t », tout à fait en haut de la hampe... Le barrage mord, au contraire, sur la hampe, dans l'autre lettre. Mais ce sont là des variations minimes !... On jurerait...

Il se leva tout à coup. Il marcha tout droit vers Edouard Smallon :

— Voyons ! faisait-il impérieusement. C'est une blague ou ça n'en est pas une ?

Edouard Smallon se croisa les bras. Il était pâle un peu. Je devinais qu'après l'impatience, la colère montait en lui.

Il fit, autoritaire à son tour:

— Monsieur Dare, je vous prie, une bonne fois pour toutes, de considérer que cette plaisanterie — s'il y avait plaisanterie — serait d'un goût détestable!... Si je m'étais écrit à moi-même cette lettre, je mériterais que M. Maran, fiancé de Mme de Verneuil, me gratifiat d'une paire de gifles. Comprenez-vous?

— A merveille! fit David Dare.

Il avait jeté les deux documents sur son bureau de travail. Il les reprit. Je le vis approcher les deux feuilles de papier de la lampe, et les faire miroiter à la lumière vive.

Cela aussi était significatif... Impossible de m'y tromper!

D'ailleurs, David Dare n'allait point faire mystère de son sentiment:

— Aucune empreinte! murmurait-il. Aucune empreinte sur la lettre reçue, naturellement... Les vôtres s'étalent, monsieur, sur la lettre dictée. Le faussaire qui a imité votre signature connaît donc à merveille son métier. Il a eu le soin d'essuyer soigneusement le document qu'il vous expédiait. Décidément, c'est un garçon très fort!

Et puis, s'arrêtant brusquement au beau milieu de la grande pièce, David Dare changeant de ton, se faisait aimable:

— Monsieur Smallon, déclarait-il, ce n'est pas cette nuit que nous arriverons à résoudre le problème que vous me posez!... Cette nuit, d'ailleurs, j'ai tout lieu de croire qu'il ne se passera rien. Demain matin, en tous cas, je saisirai de l'affaire les Services de la Sûreté. C'est ce que vous désirez, je pense?

— Tout à fait!

— Eh bien! vous aurez satisfaction!

— Oui... Si cette nuit, vraiment, il ne se passe rien?

— Je pense qu'il ne se passera rien! affirma de nouveau David Dare. Ce serait trop risqué... J'imagine d'ailleurs, que M. Maran va retourner chez Mme de Verneuil? Il sera donc en mesure de la défendre si besoin en était?

— Parfaitement! Mais, moi?

— Vous, Monsieur Smallon? Vous n'avez pas peur, je suppose?

— Si! fit tranquillement Edouard Smallon. Justement, j'ai peur!... Oh! naturellement, pas pour moi... Mais pour Mme de Verneuil... Mais, pour M. Maran même!... L'homme qui a osé cela...

David Dare coupa la phrase:

— L'homme qui a osé cela, est un imbécile, monsieur!... Voilà tout!... Je vous assure que vous pouvez partir rassuré. S'il y avait un danger, ce danger ne commencerait que demain. Eh bien, demain, les mesures nécessaires seront prises!

Et il marchait jusqu'à la porte, usant, une fois de plus, de cette autorité que j'admire en lui, et qui lui permet de signifier, sans même prononcer un seul mot, qu'une audience est terminée et qu'il convient de se retirer.

...Cinq minutes plus tard, David Dare qui avait raccompagné ses visiteurs jusqu'à la porte, revenait dans son cabinet de travail, où j'étais demeuré, l'attendant.

— François, me demandait-il, votre sentiment?

Je dis, affectant une certaine méfiance:

— Eh bien, vous avez deviné juste! C'est une plaisanterie.

— Ah! ah!... Vous croyez?

— Ne le croyez-vous pas vous-même, David Dare?

Je ne m'attendais pas à la réponse que j'obtins...

— C'est une plaisanterie qui ne me plaît guère!... murmurait mon patron. Je n'ai pas envie de rire du tout!...

Il se tenait debout, accoudé à la cheminée. Il fermait les yeux. Il réfléchissait.

— Dites-moi, François, me demandait-il bientôt, vous le connaissez beaucoup, cet Edouard Smallon?

— Eddy?... Non... Je ne le connais pas « beaucoup ». Mais je le connais « assez »...

— Cela veut dire quoi?

— Eh bien! que je le rencontre de temps à autre, dans les salons du club?

— Riche?... Bien élevé?... Quelle voiture a-t-il?

Je répondis point par point.

— Riche, sans doute. En tous cas, très à son aise... Je sais qu'il s'occupe d'objets d'art... Je lui ai vu régler des factures importantes sans sourciller... Il joue de temps à autre, dans les salons, et perd avec le sourire... Oui, je le crois assez fortuné!... Très bien élevé, en tous cas. Cela je peux vous l'affirmer. Un homme du monde. Quant à sa voiture, c'est une six cylindres... Un roadster. Une voiture française, naturellement...

Mais David Dare ne m'écoutait plus.

— Très bien! décidait-il tout à coup, interrompant mes déclarations. En somme: c'est un garçon que vous ne connaissez pas du tout... Une camaraderie de cercle, cela ne prouve rien. Par bonheur, nous avons des facilités, pour vérifier ses déclarations. Il nous a donné son domicile. Sa concierge pourra certifier, sans doute, qu'il a lu la lettre avec étonnement? Le chauffeur du taxi qui l'a conduit sera facile, d'autre part, à retrouver... Lui aussi peut-être, aura remarqué l'attitude de son client? Voilà deux témoignages intéressants! Ah! passez-moi donc le Bottin?... Je voudrais voir un peu ce que l'on dit d'Edouard Smallon et de Louis Maran?

Mais le Bottin mondain français, n'a pas, hélas, l'intérêt du « Who is who? », le prestigieux bréviaire des identités mondaines de l'Angleterre.

David Dare ne fut sûrement pas suffisam-

ment renseigné, car, cessant de feuilleter l'inutile compilation, il se levait avec une brusquerie soudaine:

— Allons! déclarait-il. En chasse!... Votre paletot, votre chapeau, François! Nous avons de la besogne devant nous!

Cinq minutes plus tard, à bord de l'une de ses superbes voitures, David Dare m'emmenait à cette allure qu'il affectionne et qui, moi, suffit à m'inspirer la crainte la plus absolue.

Mon patron, ausi bien, n'avait point exagéré. Il était réel que nous avions de la besogne devant nous...

Nous passâmes, tout d'abord, boulevard de Courcelles, où Dare, nous faisant connaître, interrogeait minutieusement, habilement aussi, la concierge d'Edouard Smallon.

Les déclarations de la brave femme, d'ailleurs, confirmaient en tous points les dépositions recueillies. Elle avait parfaitement remarqué l'étonnement stupéfait qu'avait témoigné son locataire, à l'instant où il considérait l'enveloppe qu'elle venait de lui remettre.

Elle déclarait aussi qu'Edouard Smallon habitait l'immeuble depuis un trimestre à peine. C'était, selon elle, « le plus parfait des gentlemen ». Courtois, riche, généreux en pourboires, il avait, encore, l'extraordinaire mérite, de ne jamais faire aucun bruit, de rentrer peu tardivement, de refermer la porte sans la claquer, et, le plus souvent, de négliger l'ascenseur!

Bref, un panégyrique aussi complet que possible...

— Merci, Madame! Grand merci! lançait David Dare en quittant la pipelette.

Mais, il ajoutait:

— Vous serez discrète, n'est-ce pas? Inutile de raconter à M. Smallon l'enquête à laquelle je me suis livré... D'ailleurs, cela vous attirerait des désagréments!

Il accordait à la concierge stupéfaite un court et dédaigneux salut, quittait l'immeuble, reprenait le volant de sa voiture, et, de nouveau, partait à fond de train.

— Voyons! m'expliquait-il, maintenant, il faut aller du côté de la rue d'Edimbourg... Ces messieurs étaient dans un taxi. Il y a gros à parier que ce taxi était celui qu'avait pris Edouard Smallon pour se rendre chez Mme de Verneuil. Ils ont dû se faire, l'un et l'autre, reconduire chez cette dame. Ma foi! j'imagine qu'ayant déposé ses voyageurs, ce taxi doit maintenant se trouver dans une station des environs... Hum!... La rue d'Edimbourg n'est pas loin de la gare Saint-Lazare... Un chauffeur, à minuit passé, s'il connaît son métier, est toujours enchanté de se diriger vers une gare! Nous allons le retrouver...

Je me gardais d'interrompre et de critiquer l'optimisme de mon patron!

Je sais qu'il apporte aux enquêtes qu'il fait quelque chose que j'appelle « une farouche obstination ». J'étais persuadé que nous ne réussirions pas à découvrir le conducteur d'Edouard Smallon, mais je m'abstins soigneusement de faire connaître mon sentiment. Aussi bien, j'étais sagement inspiré, car, moins de vingt minutes plus tard, au stationnement de la rue de Rome, devant la pharmacie Bailly, nous trouvions précisément ce conducteur et pouvions l'interroger.

Eh bien! cette fois encore, tout concordait à merveille.

Ce n'était point un sot, loin de là, cet homme du volant! Il avait parfaitement noté l'état d'ahurissement où se trouvait le voyageur chargé par lui, et qu'il avait conduit, successivement, rue d'Edimbourg, puis au domicile de David Dare, et, enfin, boulevard de Courcelles.

Il déclarait, même:

— Il était rudement « secoué » monsieur!... Ah ça, on peut le dire!... Et, d'abord, il n'en finissait pas de lire et de relire le papier qu'il tenait. On aurait même dit qu'à chaque lecture, son étonnement grandissait... Ça, je m'en suis bien aperçu!

Nous n'avions rien de plus à demander au brave homme... Un pourboire généreux de David Dare mit fin à l'interview, et mon patron, rapidement, m'entraîna vers les cabines téléphoniques du bureau de la gare.

Qui prétendait-il donc appeler?

J'ai toujours quelque émerveillement, quand, accompagnant David Dare dans une enquête, je dois m'apercevoir que mon étourderie est telle, que je ne soupçonne pas, la moitié du temps, à quelles démarches pourtant logiques, David Dare va se livrer.

Je me disais, à part moi:

— Il n'y a pas d'autres témoins à interroger, sapristi?

David Dare me jetait, la voix brève, au même moment:

— L'annuaire, voyons?... Son numéro téléphonique?...

— Le numéro de qui?

— Eh bien, d'Henry Vissor!... Cela s'impose!... Vous l'avez donc oublié, Henry Vissor?

Je me gardais de dire la vérité, qui était bien telle. D'ailleurs, David Dare, au même moment, m'interrogeait de nouveau:

— Sympathique, cet Henry Vissor?

— Très, fis-je laconiquement.

— Honorable?

— Oh! certainement!... Au-dessus de tous les soupçons!

— Vous en êtes assuré?

— Tout ce qu'il y a de plus assuré. Je me porte fort pour lui!

— Alors, je le réveille...

Et, en effet, quand David Dare obtenait Henry Vissor à l'appareil, celui-ci reconnaissait qu'il venait d'être tiré d'un premier somme par un carillon impérieux.

Je ne sais pas, à vrai dire, quels sont les propos qu'échangeait alors mon patron avec

ce sympathique camarade du T.A.C.F. Mais je sais que, cinq minutes plus tard, David Dare quittait la cabine téléphonique, et qu'il m'apparaissait de plus en plus nerveux.

— Pas le moindre doute à conserver ! déclarait-il. Ce témoin-là encore est parfaitement d'accord avec les déclarations de Smallon.

Il m'a certifié son ahurissement. Il m'a dit: « Il semblait fou d'angoisse !... J'ai cru qu'il venait d'apprendre une nouvelle ahurissante !... » En somme, il est très sympathique, cet Edouard Smallon... Tout ce qu'il a dit est d'une rigoureuse exactitude... Ah ! ah !... l'affaire devient amusante !

David Dare, à cette minute, m'entraînait le long de l'immense hall de la salle des Pas Perdus. Il courait. Je courais à ses côtés.

— Où allons-nous ? lui demandai-je.

Il me répondit, bizarrement:

— Où peut-il être allé ?

J'interrogeai:

— Mais qui ?... qui, David Dare ?

Alors, mon patron m'affirma:

— Bien entendu, nous allons où il a été ! Cela encore s'impose... Il faut que nous nous trouvions dans le même lieu que lui !

— Que lui ?...

David Dare a cela d'assommant qu'il a toujours l'air de supposer que vous êtes au courant de ses projets. Il vous parle comme s'il s'adressait à quelqu'un qui est parfaitement renseigné sur ses intentions.

Ce n'était pas, en tous cas, la vérité en ce qui me concernait. Comme il embrayait déjà, avec une telle rapidité, que le dossier de la banquette m'assénait un véritable coup, j'en étais encore à m'interroger, moi-même, sur la personnalité que nous devions « évidemment » espionner.

S'agissait-il d'Edouard Smallon ?

Mais Edouard Smallon, après tous les témoignages que nous venions de recueillir, paraissait définitivement hors de cause.

S'agissait-il de Louis Maran ?

Mais David Dare ne paraissait pas s'être soucié du fiancé de Josette de Verneuil une seule minute !

Et puis l'attitude de ce Louis Maran prêtait-elle le moins du monde à l'équivoque ?

Il s'était conduit, ce garçon, exactement comme je me serais conduit à sa place. Alors, pourquoi s'occuper de ses faits et gestes ?

David Dare, maintenant, était muet. Sorti de la cour de la gare, il avait, coupant au plus court, traversé la rue de Rome et gagné la rue du Rocher.

C'est une rue encombrée, même à une heure tardive de la nuit. Il y a là le théâtre Charles de Rochefort qui, par ses succès renouvelés, y maintient la cohue des voitures et des taxis.

Eh bien ! David Dare montait cette rue du Rocher à plus de cent à l'heure !

Alors, je ne pensais à plus rien autre chose, qu'à la certitude absolue d'un inévitable accident...

Je ne pensais pas même que, dans la rue du Rocher, débouche la rue d'Edimbourg...

CHAPITRE III

Il y a tant de façons de mener une enquête, surtout alors qu'elle ne fait que commencer, et que tout est incertitude et mystère, que je suis, sans doute, excusable, de n'avoir pas compris tout d'abord le plan que suivait mon patron.

Il avait, naturellement, tourné rue d'Edimbourg. Mais, à ma grande surprise, il ne se dirigeait pas vers l'immeuble portant le numéro 63, et, passant au contraire devant lui à toute allure, il avait stoppé un peu plus loin.

La rue d'Edimbourg est, à la vérité, au centre même de Paris, une voie qui possède un charme quelque peu provincial. A l'une de ses extrémités, quelques boutiques se sont groupées. Il y a là un coiffeur. Il y a aussi, mais en appartement, un institut de beauté, je crois. Et, enfin, il y a un hôtel, qui, si l'on en juge d'après son titre, doit pratiquer l'hospitalité écossaise.

Il y a, situé en face, un bottier dont la vitrine ferait croire qu'il a pour spécialité de chausser Cendrillon, et, enfin, il y a l'inévitable « bougnat », qui, naturellement, tient aussi un commerce de vins.

Ce fut devant ce respectable représentant des houilles noires, que David Dare arrêta sa voiture. Il ne me vint pas, naturellement, à la pensée que David Dare avait l'intention de s'offrir un sac de charbon. Alors, naïvement, je l'interrogeais:

— Vous avez soif ?

Il me répondit, sans hésiter:

— Mon pauvre François, vous êtes tout à fait idiot !

Et il sauta de sa voiture, cependant qu'un peu froissé je descendais à mon tour et marchais sur ses talons.

David Dare ne fait rien au hasard. Mais ce qu'il fait est parfois quelque peu mystérieux.

Pourquoi avait-il été s'arrêter devant ce bougnat, puis ensuite — et le plus ostensiblement du monde — pourquoi se dirigeait-il vers l'immeuble numéroté 63, c'est-à-dire vers la maison qu'habitait Mme Josette de Verneuil ?

Mon patron sonna.

Commandée certainement de la loge, la porte s'ouvrit, avec ce petit déclic sec, qui annonce les serrures pneumatiques. Nous entrâmes. Je me dirigeais vers l'escalier.

Alors, de nouveau, David Dare me marqua l'estime particulière où il me tenait:

— Allons ! fit-il, ne jouez pas les imbéciles, François ! Redescendez de la lune !

Il n'allait pas, lui, vers l'escalier...

Il se dirigeait vers la loge de la concierge, et le fait est, que je suis encore étonné de la façon rapide, dont il devint « copain » — il n'y a pas d'autre terme — avec la respectable gardienne de cet immeuble luxueux.

David Dare, dix minutes plus tard, savait ce qu'il voulait savoir. Il s'était fait retracer, avec tous les détails voulus, l'arrivée d'Edouard Smallon dans cette demeure. Il s'était fait préciser les questions que le jeune homme avait posées, les réponses qu'il avait obtenues. Il avait, en un mot, acquis la certitude absolue, que rien, dans l'attitude d'Edouard Smallon, ne prêtait au moindre soupçon.

— J'ai bien vu, terminait la concierge, qu'il ne connaissait pas Mme Josette de Verneuil ! Même qu'il hésitait rudement à aller la réveiller... Ce doit être un jeune homme très bien ?

Et David Dare confirmait:

— C'est tout à fait mon sentiment, Madame !

Il prenait congé, alors, et, délibérément, se dirigeait, cette fois, vers l'ascenseur.

Je le suivis de nouveau. Et cela me valut une troisième observation:

— Ah ça, François ! Vous ne prétendez pas monter avec moi, tout de même ? Vous avez bien deviné que votre mission est autre, ici ?

Je n'avais rien deviné du tout. Alors, j'éclatais, furibond:

— Je vous prie de ne pas toujours vous fiche de moi, Dare !... Si nous devons collaborer, soyez clair. Dites-moi ce que vous attendez de l'imbécile que je suis ?

— J'en attends un rude service ! fit tranquillement mon patron. Restez devant la porte... Allez stationner, tenez, dans ma voiture... Et surtout, surveillez bien ? Si votre camarade Eddy vient à passer, appelez-le, retenez-le auprès de vous, ne le laissez pas disparaître avant que j'arrive...

Tout en me donnant ces instructions, David Dare était monté dans l'ascenseur, en avait refermé la porte. Son doigt s'appuyait sur le bouton commandant l'appareil, comme il articulait les derniers mots.

J'avoue que j'étais stupéfait...

Pourquoi David Dare inventait-il, qu'Edouard Smallon put, de nouveau, revenir rue d'Edimbourg ?

J'imaginais mon camarade Eddy, de retour dans son propre appartement. Je pensais qu'après cette soirée mouvementée, il avait fait, avec plaisir, retrouver ses pantoufles, sa pipe, son veston d'intérieur: tout ce qui compose, en somme, le charme discret du « home », tout ce qui délatigue après des émotions pareilles à celles qu'il avait vécues ?

Tout de même, David Dare ne pouvait pas inventer qu'Edouard Smallon fit une deuxième visite à Mme de Verneuil ?

Me dirigeant vers la voiture de mon patron, où, bientôt je prenais place, je songeais, un peu ironique:

— David Dare ne s'attend pas, je suppose à ce qu'il ait reçu une seconde lettre ? Une fois, cela passe ! Deux, ce serait de trop...

Et je commençais de penser, je l'avoue bien franchement, que si David Dare, d'aventure, s'avisait à prêter à Eddy de mauvaises intentions, il perdait complètement son temps...

Evidemment, je ne connaissais pas assez mon camarade du T.A.C.F. pour garantir de façon absolue son honorabilité...

Cela, je l'avais dit...

Mais, d'autre part, je prétendais avoir suffisamment de clartés en matière d'enquête policière pour être à même de juger sainement les choses.

Je repassais donc, dans ma mémoire, les déclarations que nous avait faites Eddy, ces déclarations que les témoins successifs avaient, les uns après les autres, nettement confirmées, et j'en arrivais à cette conclusion, qui, je le suppose, est partagée de tous les lecteurs, à savoir que rien, en vérité, ne permettait de soupçonner Eddy, et que tout, au contraire, était de nature à l'innocenter complètement.

Hélas ! aurais-je raisonné de la sorte, si j'avais su ce qui se passait au troisième étage de cet immeuble, dont je surveillais vainement la porte ?

David Dare ne m'a rien caché de ces détails, qui marquèrent sa visite à Mme de Verneuil. Je sais, d'autre part — les événements qui se succédèrent me l'ont prouvé — que son récit fut scrupuleusement véridique. Je peux donc m'en faire le narrateur avec l'assurance de ne point tromper ceux qui me font l'honneur de me lire.

David Dare descendit sur le troisième palier. Ce n'est pas un mufle: il renvoya l'ascenseur. Et puis, il sonna.

David Dare attendit quelques secondes, puis surprit, de l'autre côté de la porte, des chuchotements effarés.

— Bon ! pensait-il à cet instant, mon coup de sonnette a jeté l'émoi ! On doit se demander quel nouveau visiteur se présente. C'est qu'il ne doit pas être loin de deux heures du matin ?

Il devinait à peu près juste, mais pas tout à fait.

Il inventait « un peu » de peur.

C'était en réalité une panique qui se produisait dans l'appartement de Mme de Verneuil !

Lorsque la porte, enfin, s'ouvrait, repoussée d'un mouvement brusque, David Dare se trouvait en effet en présence d'une véritable petite armée qui le tenait, à l'instant même, sous la menace de ses armes.

Il y avait là, au premier rang, Louis Maran, qui braquait sur lui de la plus délibérée des façons, un minuscule revolver, une

de ces armes que les femmes affectionnent, et que l'on croirait inoffensives, si tant de maris n'avaient point fait l'expérience de leur trop réelle efficacité...

Il y avait, derrière Louis Maran, Mme de Verneuil, elle-même, qui tenait à la main un gros marteau, à la façon dont, sans doute, Jeanne Hachette, jadis, brandissait l'arme qui lui a valu son nom...

Il y avait enfin, derrière la maîtresse de maison armées l'une et l'autre de couteaux à découper, la cuisinière et la femme de chambre, qui paraissaient au comble de l'émoi...

David Dare, devant ce bataillon hostile, ne perdit pas contenance. Il s'inclina, salua, s'excusa:

— Ce n'est que moi, Monsieur !... Voulez-vous me présenter à Mme de Verneuil ?

Et, tout de suite, Louis Maran le nommait:

— David Dare !... Comment, c'est vous Monsieur David Dare ?

— En personne ! faisait mon patron. Et très désireux d'avoir une conversation rapide et privée avec Mme de Verneuil ? Vous m'y autorisez Monsieur Maran ?

— A coup sûr !... Naturellement !... Il n'y a rien de nouveau, n'est-ce pas ?

— Il y a de nouveau, déclarait David Dare, que j'ai quelques questions à poser à Mme de Verneuil, et que ces questions m'ont semblé assez urgentes pour venir l'importuner en dépit de l'heure tardive et matinale !

— Mais, Monsieur Dare, protestait déjà Mme de Verneuil, c'est tout naturel ! Je suis heureuse de me mettre à votre disposition !

Elle conduisit mon patron dans le petit boudoir qui lui était personnel, et qui se trouvait juste en face du salon où elle avait précédemment reçu mon camarade Eddy.

— Vous m'excusez ? demandait-elle. Je vous fais entrer ici. Il y fait plus chaud...

Puis, tout de suite, elle s'informait:

— Monsieur Dare, mon fiancé me disait que vous n'accordiez aucune importance à cette aventure ?

— Parce que, Madame, c'est, en effet, ce que j'ai déclaré à M. Maran !

— Mais je suppose que vous lui avez dit la vérité ?

— Madame, affirmait David Dare, les vérités sont multiples. Il y a même un auteur dramatique, Pirandello, pour ne pas le nommer, qui a prétendu que chacun avait « ses » vérités ! Je suis prêt à soutenir, moi, que chaque heure a la sienne !

— Vous badinez, Monsieur ?

— Non, Madame. Et vous l'allez voir rapidement ! Voyons, répondez-moi ? Vous avez réellement, ici, des bijours de valeur ?

— Oui, de très grande valeur ! Je les estime à plus d'un million...

— Peste ! Et vous les gardez chez vous, dans cet appartement ?

— Dans un petit coffre, dissimulé sous les apparences d'un meuble fragile. Personne ne sait où ils se trouvent.

— Parfait ! Autre chose... Vous êtes fiancée, Madame ?

— Mais oui, Monsieur...

— Vous connaissez donc parfaitement M. Maran ?

— Sans doute !

— Vous le connaissez... depuis longtemps ?

— C'est-à-dire...

David Dare m'a souvent affirmé que le plus difficile, en matière de police, était de deviner quand une femme ment ou ne ment pas !

Mais, ce soir là, sans doute, Mme Josette de Verneuil était trop émotionnée, pour faire preuve de l'habileté qui est commune aux personnes de son sexe. David Dare, en effet, remarqua tout de suite:

— C'est-à-dire ?... Vous semblez hésiter, Madame ?

C'était l'exacte réalité...

Josette de Verneuil reprenait déjà:

— C'est-à-dire que je ne connais pas M. Maran depuis extrêmement longtemps !... Nous nous sommes rencontrés, cet été, sur une plage. Très vite, nous avons sympathisé... Alors, je ne sais comment vous expliquer cela, notre sympathie est devenue amitié... Puis, de l'amitié...

— ...Vous en êtes venus à l'amour, Madame ?

— L'amour est un très gros mot, Monsieur ! Et vous oubliez qu'il est réservé aux jeunes gens !... J'ai passé la trentaine...

David Dare s'inclina galamment:

— Il est stupéfiant de vous l'entendre dire, Madame ! On douterait de votre sincérité !... Mais, passons ! Avant de vous fiancer avec M. Maran, vous avez sans doute pris de longs renseignements sur lui ?

— Mon Dieu... non !.. On ne se renseigne guère sur ceux que l'on aime... Ou du moins, on aime d'abord... On se renseigne ensuite !

— Oui, fit amèrement David Dare: trop tard !

Alors, devant mon patron, Mme de Verneuil, se cabra gentiment:

— Oh ! mais c'est abominable, ce que vous dites là, Monsieur !... Savez-vous qu'à vous entendre, je pourrais croire que M. Louis Maran risque d'être soupçonné dans l'aventure qui nous préoccupe ?

— Grands dieux, Madame ! Qu'allez-vous inventer ?

— Alors, pourquoi cette phrase que vous venez d'oser ?

— Parce qu'elle est sage, Madame...

Et David Dare, sans vergogne, insistait sur son sentiment:

— Si je résume: vous connaissez M . Louis Maran depuis quelques mois à peine... vous avez décidé de l'épouser, sans savoir au juste s'il était digne de votre confiance... N'ai-je pas raison de vous engager à vous montrer plus prudente ?

— Mais Monsieur, vous me faites peur !...

— En quoi vous avez tort, Madame ! Je ne connais pas M. Maran du tout. Vous le connaissez un peu... Vous êtes donc mieux à même que moi, de juger... et de décider ?

Un silence, alors, s'établissait.

Les femmes sont insoucieuses. Elles ont horreur surtout de regarder la vérité en face, quand la vérité est déplaisante.

Mais le moyen, cependant, de ne pas entendre la gravité des conseils que le policier se permettait de donner ?

Pensivement, Mme Josette de Verneuil reprenait :

— Ecoutez, Monsieur, depuis que nous avons fait connaissance, nous nous sommes rencontrés, mon fiancé et moi, chaque jour. Je crois que nous avons causé de tout ! Et, si une sympathie — sinon un amour — a pu naître entre nous, c'est que nos sentiments se sont rencontrés sur tous les sujets ! Avais-je besoin d'autres renseignements ? Puis-je, maintenant, avoir le moindre doute ? Vous êtes détective, mais je suis femme !... Croyez-vous que l'on puisse jouer la comédie à une femme, des mois durant, sans jamais se trahir ?

— Madame, fit tranquillement David Dare, je ne crois rien du tout, sur un sujet pareil ! Je sais seulement une chose, c'est que vous avez un million de bijoux dans cet appartement, et que ce million de bijoux est en péril de vol... Voilà ce qui me rend incapable d'avoir la moindre croyance ! Vous m'entendez, Madame ?

David Dare est un galant homme. Sur le visage joli de Mme Josette de Verneuil, un tel déplaisir se lisait, qu'il jugea alors préférable de ne point insister.

Changeant de sujet de conversation, il questionnait brusquement :

— Dites-moi, Madame, bien entendu, vous n'avez pas revu ce soir M. Edouard Smallon ?

Mme Josette de Verneuil sursautait alors devant le détective.

— Si fait ! justement ! affirmait-elle. Je l'ai revu...

— Comment ! Il est revenu ici, en compagnie de votre fiancé ?

— Non ! pas du tout !... Mon fiancé et lui sont repartis de chez vous en taxi. Ce taxi a déposé M. Smallon chez lui, boulevard de Courcelles. Louis est donc arrivé ici, tout seul... Seulement, il n'y avait pas cinq minutes qu'il m'avait rejointe, et il me racontait encore la façon dont vous l'aviez reçu, quand on a sonné à la porte...

— C'était Edouard Smallon ?

— Oui ! C'était lui.

— Et que venait-il donc faire ?

— Ma foi ! Monsieur Dare, il venait dans un but à la fois étrange et naturel. C'est, j'imagine, un très galant homme ?

— Je l'imagine aussi, Madame ! Mais j'attends que vous me disiez ce qu'était ce but à la fois naturel et surprenant qui motivait sa visite ?

— Eh bien ! il prétendait monter la garde chez moi...

— Monter la garde chez vous ?

— Parfaitement ! Il nous a dit, à mon fiancé et à moi, qu'une fois seul dans sa garçonnière, il s'était pris à réfléchir...

— Et quelles étaient ses réflexions ?

— Monsieur Dare, vous m'excuserez si je vous les précise ? Il nous déclara qu'il avait été fort déçu par votre accueil... Comme mon fiancé, d'ailleurs, il avait l'impression que vous ne preniez pas cette aventure au sérieux... Il était, au contraire, fort inquiet, personnellement... Bref ! il s'était permis de revenir — je cite presque ses paroles — pour attirer notre attention sur le danger que nous pouvions courir. Il sollicitait la permission de veiller dans cet appartement, avec mon fiancé. « Ainsi » disait-il, « nous serons deux hommes, également disposés à vous défendre, et à défendre vos joyaux ! »

— Fichtre ! soupirait David Dare.

A cette minute, et bien qu'il ne me l'ait jamais dit, je suppose que mon patron sentait une sorte de joie mauvaise grandir en lui.

L'insistance qu'Eddy mettait à se mêler d'une aventure à laquelle il devait, en somme, demeurer étranger, n'était-elle pas significative ?

Il y a des amabilités qui sont dangereuses ! Il y a des empressements qui font naître, presque de force, le soupçon !

Et, cependant, cela même n'est-il pas une preuve d'innocence ? Les coupables ne sont-ils pas, par définition, trop habiles, pour tenter certaines manœuvres ?

David Dare dominant ses sentiments, interrogea :

— Je suppose, Madame, que vous avez accepté les offres de M. Smallon ?

Mais Josette de Verneuil hochait négativement la tête :

— Pas du tout ! Vous vous trompez, Monsieur ! Nous avons, mon fiancé et moi, remercié M. Smallon de son offre courageuse et obligeante... Mais nous l'avons déclinée.

— Vous l'avez déclinée tous les deux ?

— Assurément !

— En plein accord ?

— A peu près... Oui !

— Pourquoi dites-vous « à peu près » ?

— Parce que Louis et moi, n'étions pas du même sentiment...

— C'est-à-dire ?

— Eh, monsieur ! vous devriez le deviner ?... Je n'étais pas moi, du tout disposée à accueillir l'offre de M. Smallon...

— Parce que ?

— Parce que j'aimais mieux demeurer seule aux côtés de mon fiancé !

— Je l'en félicite, Madame ! Mais M. Maran n'était-il pas de ce sentiment lui-même ?

— Il pensait autrement... Que voulez-vous !

une femme se croit toujours assez protégée, quand elle est aux côtés de celui qu'elle aime. Du moment que Louis demeurait ici, je n'avais peur de rien. Tout au contraire, un homme redoute toujours un péril qui menace la femme qu'il chérit. Je crois que Louis aurait volontiers consenti à ce que M. Smallon lui tint compagnie pendant cette nuit de garde... Voyez-vous à cela quelque chose d'extraordinaire?

— Nullement, Madame!

— Donnez-vous tort à mon fiancé ou à moi?

— A aucun de vous deux, Madame. Et j'ajoute même que j'admire fort le distinguo psychologique que vous venez de m'expliquer! C'était charmant de prendre cette leçon de vous, Madame!... Vous avez merveilleusement exposé la différence qui sépare, et séparera toujours, la façon d'être des hommes et des femmes devant le danger...

— Vous vous moquez, monsieur?

— Point! Mais je me permets de vous poser une dernière question: M. Smallon est reparti?

— Je vous l'ai déjà dit...

— Sans insister autrement?

— C'est un homme du monde! Il a insisté, c'est certain, mais il s'est incliné galamment devant notre refus courtois...

— Et il y a longtemps qu'il est parti?

— Trois minutes à peine, avant que vous n'arriviez, Monsieur. Je m'étonne, même, que vous ne l'ayiez pas rencontré dans l'escalier?

— J'aurais été heureux de le voir...

David Dare se levait en cet instant.

S'inclinant profondément devant Mme de Verneuil, il prenait congé...

Se doutait-il alors, que la jeune femme, assistant à son départ, demeurait quelques minutes immobile dans l'antichambre de son appartement, éprouvant, quoi qu'elle pût faire, une douloureuse, une cruelle impression?

Pourquoi David Dare, qui se montrait si courtois, qu'elle sentait si bien être un parfait homme du monde, s'éloignait-il sans saluer son fiancé Louis Maran?

Comment avait-il pu avoir, à l'endroit du jeune homme, des phrases dubitatives, et qu'en dépit de tous ses efforts, Josette de Verneuil ne pouvait oublier?

Les âmes féminines ont d'étranges délicatesses. La pensée, même fugitive, d'un doute blessant à l'endroit de l'être aimé suffit à déchaîner en elles de cruels retentissements.

Josette de Verneuil s'avouait:

— Mais ce policier est fou?... Je connais Louis!... Je ne peut pas douter de Louis!...

Derrière elle, des pas précipités s'entendaient...

Louis Maran rejoignait Josette.

— Eh bien, ma chérie, interrogeait-il, ce policier a-t-il découvert quelque chose?... Que venait-il vous dire?... J'espère que je ne suis pas indiscret?... Il avait l'air de vouloir m'éloigner?

Et, c'était tout de suite, dans l'âme de Josette de Verneuil, un suprême apaisement.

Ces phrases que son fiancé prononçait, n'étaient-elles pas celles qu'elle pouvait le plus ardemment désirer sur ses lèvres?

Toute son attitude était celle d'un garçon qui est parfaitement franc, rigoureusement loyal, et qui, semble-t-il, ne conçoit pas même qu'un soupçon puisse s'attacher à lui.

Passionnément, Josette de Verneuil se jeta dans les bras de son fiancé.

— Ce David Dare ne m'a rien dit! murmurait-elle. Il y a des moments où je me demande s'il n'est pas un sot. Ces gens-là ont des pensées de l'autre monde...

Et puis, elle se dégageait des bras de Louis Maran, et, les deux mains placées sur ses épaules, l'interrogeait tendrement:

— Louis, vous êtes prêt à me pardonner une folie?

— Je suis prêt à tout vous pardonner, ma chérie!

— Ecoutez, j'ai une fantaisie, une lubie?,,,

— Eh bien! il faut satisfaire ce caprice!... Que désirez-vous, Josette?

Baissant les yeux, d'une voix douce, et peut-être tremblante, Josette de Verneuil articulait:

— Je désire passer ma nuit à côté de vous?

— Allons donc! Vous allez vous fatiguer?...

— Non! non!... Je me sens nerveuse... Je suis inquiète... Il me semble que quelque chose va survenir... Voyez-vous, Louis, il me serait impossible de dormir?... Et puis, pourquoi ne pas profiter de ces heures d'émotion? Pourquoi ne pas rester l'un près de l'autre?

Sur le visage de Louis Maran, un sourire passa, compréhensif:

— Certainement! faisait-il. Vous êtes nerveuse. Et je vous comprends si bien!... Cette aventure est sotte... Ma chérie, je ne vous avais conseillé de prendre quelque repos que pour vous éviter une veille inutile. Mais vous savez bien le bonheur que j'aurai à passer cette nuit à vos côtés?

Il avait glissé sa main à la taille de la jeune femme. Doucement, il l'entraînait vers le petit boudoir, la conduisait à un fauteuil.

Et puis, parce qu'aux heures de tendresse, les hommes ont des naïvetés et des puérilités de petit enfant, il se mettait à genoux devant elle, il appuyait son front à son corsage et tendrement continuait:

— Ma chérie, je souffre de vous voir ainsi troublée! Voyons! vous comprenez bien, cependant, qu'il n'y a aucun risque? La police est alertée. Je suis là. On ne saurait voler vos bijoux?

Mais Josette de Verneuil songeait maintenant à tout autre peur:

— Laissons cela! faisait-elle. Parlez-moi d'autre chose, Louis. Vous m'aimez, n'est-ce pas?

Sur le visage du jeune homme, une intense émotion se réfléchissait:

— Oui! murmurait-il. Je vous aime, et vous n'en doutez pas! C'est le hasard qui nous a fait nous connaître... C'est le Destin qui m'a mis à vos côté... N'est-ce pas très doux de se dire que l'on subit une sorte de fatalité d'amour? Et cela ne fait-il pas que tout le reste est sans importance?... Sans aucune importance?

Il avait pris les mains menues de la jeune femme. Ses lèvres les couvraient de baisers...

Or, tandis que le couple Josette de Verneuil-Louis Maran semblait prêt à s'abandonner à d'idylliques préoccupations, David Dare, descendant l'escalier, semblait lui songer à de bien différentes préoccupations.

Il avait, d'abord, paru fort pressé...

Puis, tout à coup, il ralentissait son allure, s'immobilisant presque à chaque marche, réfléchissant avec une évidente intensité, au problème qui se posait devant lui.

— Abominable! grommelait-il. Et avec cela, presque clair... Naturellement, je n'ai pas de preuves encore. Mais j'en aurai!...

Qu'avait-il donc compris?...

David Dare se remettait en marche.

Deux minutes plus tard, je le voyais sortir de l'immeuble.

J'étais, quant à moi, toujours étendu sur la banquette de la voiture de mon patron, et je commençais à trouver le temps singulièrement long, quand je vis David Dare apparaître.

Je sautais sur le sol et vins à sa rencontre:

— Eh bien? lui dis-je.

Il me regarda, narquoisement, et répéta:

— Eh bien?

Alors, la colère m'empoigna:

— Ah! trêve de plaisanterie! fis-je. Que se passe-t-il, là-haut?

David Dare affirma:

— Comment voulez-vous que je sache, puisque je n'y suis plus?

Et puis, avant que j'ai eu le temps de protester, qu'il s'amusait encore à plaisanter stupidement:

— C'est à vous, François, de me renseigner! Que se passe-t-il dans la rue?

Je voulus imiter son badinage:

— Vous le voyez bien? dis-je. Vous y êtes, dans la rue... Il ne s'y passe rien!

— Maintenant, en effet! Mais que s'est-il passé, tout à l'heure?

— Rien de plus que ce qui se passe maintenant, David Dare!

— Alors, je pose mal ma question...

Et la voix de mon patron, soudain, eut un tremblement imperceptible:

— Qui est passé dans cette rue?

Je n'eus plus, à l'instant même, envie de me moquer.

Je dis, nettement:

— Il n'est passé personne!

— Vous en êtes sûr?

— Absolument sûr! Deux ou trois taxis ont défilé... Mais c'est tout. Pas un promeneur sur les trottoirs!

— Pas un promeneur? Vraiment?

— Mais non!... Combien de fois devrai-je vous le dire?

— Attention! fit soudain David Dare. Vous avez bien vu, j'imagine, Eddy?

— Eddy?... Edouard Smallon?

— Oui?

— Eh bien, non! je ne l'ai pas vu!

— Il était pourtant chez Mme de Verneuil. Il l'a quittée trois minutes avant que je ne sonne moi-même à sa porte...

Alors, je protestais tout de suite:

— Trois minutes? Non!... Trois minutes plus tôt, nous étions déjà dans le vestibule. Vous étiez en train d'interroger la concierge...

— Je voulais vous le faire dire! fit David Dare.

Il avait froncé les sourcils. Ses bras se croisaient sur sa poitrine.

C'est encore là un geste qui lui est naturel. J'en connais la signification: c'est la preuve que mon patron éprouve quelque violente contrariété...

Je fis:

— Voyons! voyons!... Tâchons d'être clairs!... C'est Mme de Verneuil qui vous a dit: « Il est parti depuis trois minutes... »?

— Oui! C'est elle!

— Eh bien! les femmes n'ont pas la notion du temps! Il n'y avait pas trois minutes... Il y avait dix minutes. Et voilà tout!

— Non! fit tranquillement David Dare. Vous vous trompez, François. Mme de Verneuil s'est étonnée que je n'ai pas rencontré Eddy dans l'escalier...

Alors, à mon tour, je sentis l'ahurissement m'envahir.

Mais, heureusement, je ne suis point homme à me laisser démonter si facilement!

— Sapristi! dis-je, si Eddy est parti de chez Mme de Verneuil, il en est parti! En pareille matière, c'est oui ou non!

— Naturellement! fit David Dare. C'est oui ou non. Mais ce peut être: non!

Alors, l'énervement me prit à mon tour:

— Vous croyez que Mme de Verneuil vous a dit une contre vérité?

— Certainement pas!

— En ce cas, que soupçonnez-vous?

— Je ne soupçonne rien, fit paisiblement David Dare, je constate! Mme de Verneuil l'a vu partir... Nous, nous ne l'avons pas aperçu! Vous, François, tout particulièrement, qui êtes resté de garde dans la rue, vous ne l'avez pas vu passer!... Voilà des choses contradictoires...

Mais je ne me tenais pas pour battu.

— Ecoutez, Dare?... Il y a un moyen facile d'en sortir... Ce bougnat a le téléphone. Vous n'avez qu'à me laisser de garde, ici, et à courir téléphoner chez Eddy? Votre visite a bien duré vingt minutes. Il a eu largement

le temps de rentrer chez lui. Vous allez l'obtenir à l'appareil...

— Soit! fit David Dare. Vérifions!

Il me quitta. Il entra chez le bougnat. Cinq minutes plus tard, je le vis quitter la boutique.

— Eh bien? fis-je de nouveau.

Il haussa les épaules:

— Personne ne répond chez Edouard Smallon!

Et, comme je restais interloqué, stupéfait, tout doucement David Dare reprit la parole:

— Voilà!... faisait-il. Décidément, je n'aime pas cette affaire! Il faut remonter...

Je tressaillais de surprise.

— Remonter où? Vous voulez remonter chez Mme de Verneuil?

Mais David Dare secouait la tête:

— Ce n'est pas tout à fait cela! faisait-il. Ce n'est pas moi, moi seul, qui dois remonter là haut... C'est nous! C'est vous et moi, François!...

Et il ajouta, bizarrement, sans que je pus deviner toute sa pensée:

— Voyez-vous, mon vieux François, vous avez des défauts, mais je ne doute pas de votre bravoure! Et il y a peut-être, chez Josette de Verneuil, de l'ouvrage pour nous deux! J'en ai plus peur qu'envie!

Il me tourna le dos... Il revint à la porte de l'immeuble numéroté 63. Son doigt se posa sur la sonnette.

Quand la porte s'ouvrit, je le suivis...

J'étais dans un étrange état d'esprit.

Je me disais que je connaissais tous les détails de cette affaire, qu'ils apparaissaient infiniment simples, et que, cependant, nulle enquête ne m'avait semblé aussi mystérieuse que celle-là...

CHAPITRE IV

Pour gravir les trois étages conduisant à l'appartement de Mme Josette de Verneuil, David Dare ne prit pas l'ascenseur. C'est une remarque que j'ai faite depuis longtemps d'ailleurs, qu'au cours des enquêtes policières qu'il mène, David Dare semble éviter, avec un grand soin, l'usage de cet appareil, qui a, cependant, si fort amélioré les conditions de la vie moderne, en évitant aux humains de bien inutiles fatigues.

Mais il s'agissait bien de cela!

David Dare, devant moi, ne montait ni vite ni lentement. Ce n'était pas un homme qui flâne, et ce n'était pas, non plus, un garçon qui se presse. Il était muet, d'ailleurs, et semblait de nouveau retombé dans ses réflexions.

J'en profitais pour songer moi-même aux événements dont j'étais à la fois l'un des témoins et l'un des acteurs.

Je savais, en somme, à ce moment-là, ce que sait exactement le lecteur qui me fait l'honneur de parcourir ce recit. J'en savais peut-être un peu plus! On m'excusera de le dire: j'ai quelque expérience en la matiere et je me flatte d'avoir des lumieres particulières sur des questions que le public ne connait pas toujours.

Montant les marches derrière David Dare, je me disais:

« — En somme, cette enquête est tout à fait hors de la routine? D'ordinaire, la police intervient quand un crime, quand un vol s'est commis... Cette fois, il s'agit de tout autre chose! Rien encore ne s'est produit! Il n'est pas même certain que quelque chose se produira... Et cependant, le patron et moi, nous voici sur le sentier de guerre! »

Et puis — c'était logique de songer à une telle vérité, parce qu'elle était évidente — je me disais encore:

« — Au total, il n'y a que trois personnes compromises dans l'aventure présente. Si jamais un vol se produisait réellement, il faudrait donc que le coupable soit l'une de ces trois personnes... C'est-à-dire ou Mme Josette de Verneuil, ou son fiancé Louis Maran, ou, encore, mon camarade de club, Edouard Smallon! Eh bien! qui vais-je soupçonner? »

Il n'y a pas, on le sait bien, d'autres façons d'envisager les recherches policières...

De quelque manière qu'elles soient menées c'est toujours la découverte d'un nom qui les termine! Quand le détective sait « qui » est le coupable, son rôle est entièrement terminé. Il appartient aux juges, ensuite, et aux juges seulement, de se préoccuper des destinées de ce coupable...

Mais quel nom pouvais-je mettre en avant, tandis que je suivais David Dare remontant vers l'appartement de Mme Josette de Verneuil?

Assurément, ce n'était pas celui de la jolie femme dont j'allais faire la connaissance!

Mme de Verneuil était la propriétaire des bijoux qui semblaient menacés. Quel intérêt pouvait-elle avoir à organiser un attentat contre ses bijoux?

On ne se vole pas soi-même!

Et puis, comme disent les avocats, les faits de la cause suffisaient à l'écarter de tout soupçon...

Je mis donc son nom de côté, délibérément.

Restaient en présence, Louis Maran, le fiancé de la jeune femme, et mon camarade Edouar Smallon. C'était évidemment entre eux qu'il convenait de choisir le coupable éventuel.

Mais le choix était, en vérité, bien périlleux!

Si David Dare, un peu présomptueusement, imaginait comprendre quelque chose à l'aventure, si, déjà, dans son esprit fertile, un nom éveillait des échos, je m'avouais à moi-même que je ne pouvais inventer à une telle clairvoyance aucun motif légitime.

Il fallait choisir entre Louis Maran et Edouard Smallon, j'en tombais d'accord! Mais je tombais d'accord, aussi, que ni l'un ni l'autre de ces jeunes gens ne paraissait susceptible d'un acte de bandit!

J'ai toujours eu, quant à moi, le plus profond respect pour l'amour... Eh bien, je commençais par m'affirmer que Louis Maran étant aimé de Mme Josette de Verneuil, devait être tenu, à priori, comme parfaitement incapable de nuire à cette jolie femme.

Elle l'aimait. C'était donc qu'il avait su faire sa conquête? C'était donc qu'elle l'avait jugé digne de son amour? C'était donc que son cœur l'avait placé sur ce piedestal mystique où prennent position tous ceux qui ont le rare bonheur d'être aimés?

Allez donc, après cela, supposer qu'un homme soit un bandit?

Mais je ne pouvais, davantage, me résigner à soupçonner mon ami...

De lui, je ne savais pas grand'chose, c'était exact. Tout de même, il m'était sympathique!

Et puis, quels faits pouvais-je relever à sa charge? Et si, même, David Dare nourrissait à son endroit une arrière-pensée, ne cédait-il pas à quelque déformation professionnelle, à quelque entraînement de l'intelligence, qui le portait à toujours se méfier de ceux qui sont victimes d'aventures ahurissantes?

Certes, Edouard Smallon avait reçu une lettre étrange...

Certes, cette lettre de menaces, écrite d'une écriture si pareille à la sienne qu'elle ne pouvait être que l'œuvre d'un faussaire doué d'une habileté prodigieuse, était, en elle-même, inquiétante...

Mais, à tout prendre, cette inquiétude pouvait-elle être retenue contre mon camarade comme une charge?

Il avait reçu cette lettre. Tout de suite, il s'était précipité chez Mme de Verneuil. De chez cette jeune femme, il était accouru chez David Dare. Y avait-il là rien qui parut être le fait d'un coupable éventuel?

J'ai cependant l'esprit critique. Je sais qu'en matière de police, il n'est point permis, jamais, de passer sur un seul détail. Il faut pour établir une innocence, ou une culpabilité, que tout concorde, que tout s'ajuste, que rien ne demeure dans l'ombre.

Et je devais m'avouer:

— C'est étrange, tout de même, que cet Eddy soit sorti de cet immeuble sans que David Dare, ni moi, nous ayons pu l'apercevoir?

Mais cette étrangeté, bien évidemment, n'était tout de même pas la preuve qu'Edouard Smallon fut digne du moindre reproche?

N'y a-t-il pas, aussi bien, et fort souvent, des événements qui paraissent, d'abord, mystérieux, et qui sont, ensuite, tout simples, quand on en connaît l'explication véritable?

Comme nous atteignions le palier du troisième étage, j'en arrivais à une conclusion qui n'était peut-être pas celle que la raison aurait dû me dicter, mais qui, néanmoins, avait bien quelque logique:

« — Voyons! » me disais-je « je viens successivement d'écarter de tout soupçon Mme Josette de Verneuil et les deux hommes Louis Maran et Edouard Smallon! Eh bien! ce triple brevet d'innocence ne conduit-il pas à une conclusion natuelle? En somme, il ne s'est rien passé encore. Pourquoi se passerait-il quelque chose? Nous cherchons, David Dare et moi, un coupable... mais un coupable de quoi? Toute cette affaire n'a pris naissance que parce qu'une lettre stupide a été écrite dans des conditions mystérieuses... Y a-t-il donc un empêchement à ce que cette lettre soit l'œuvre d'un fou ou d'un mauvais plaisant? C'est la première hypothèse qu'a envisagée David Dare. Est-il si sot d'y revenir?

Mais je n'allais pas avoir longtemps à y réfléchir encore...

David Dare n'avait pas sonné. Mais il heurtait du doigt la porte, et, tout de suite, de l'autre côté du battant de bois, une voix, peut-être un peu émue, s'informait:

— Qui va là?

— C'est moi, David Dare! répondit mon patron. Voulez-vous m'ouvrir?

On fit droit à cette requête à l'instant même.

Louis Maran s'informait:

— C'est donc vous, vous encore, Monsieur? Que se passe-t-il?

— Rien... ou presque rien! Mais il me faut obtenir un éclaircissement. Je vais vous le demander, ainsi qu'à Mme de Verneuil.

Il semblait fort à l'aise. Il parlait d'un ton aimable. L'ordre qu'il me donna trancha net, avec cette attitude:

— François, faisait-il, se tournant dans ma direction. Restez ici, n'est-ce pas? Oui, devant la porte! Ne vous en écartez pas, surtout?

Et cette injonction avait si bien l'air d'organiser une défiante surveillance, que Louis Maran, déjà, fronçait les sourcils.

— Madame de Verneuil est là, n'est-ce pas? continuait David Dare, se dirigeant vers le boudoir, dont la porte demeurait entr'ouverte. Je ne vais pas la déranger?

Il avait repris son ton courtois. Il agissait, aussi bien, avec une telle autorité, avec une si complète désinvolture qu'il aurait été complètement impossible de l'empêcher de continuer sa route.

Louis Maran, en tous cas, ne me parut pas y songer. Il approuvait:

— Certainement. Madame de Verneuil est là. Voulez-vous entrer, Monsieur?

Cette dernière invitation était inutile. David Dare était déjà aux côtés de la jeune femme.

Tandis que je demeurais, alors, immobile, appuyé des épaules à la porte de l'apparte-

ment, j'entendis à merveille les phrases qui s'échangeaient dans le petit boudoir dont la porte était demeurée ouverte.

— Madame, s'informait David Dare, je m'excuse de vous importuner une fois de plus. Vraiment, vous auriez le droit de me maudire!... Mais, vous n'en doutez pas, j'espère: votre seul intérêt me guide... Voyons! vous m'avez bien dit qu'Edouard Smallon avait quitté cet appartement, trois minutes avant que je n'y vienne moi-même tout à l'heure?

— En effet!... Mais...

— Permettez, Madame! Vous êtes certaine de ne pas vous tromper? Il s'agissait bien de trois minutes? Suivant vous j'aurais bien dû, forcément, croiser Edouard Smallon dans l'escalier?

La réponse que fit Mme Josette de Verneuil à cette demande précise, me stupéfia et dut stupéfier David Dare:

— Certainement, déclarait la jeune femme. C'est bien cela... D'ailleurs, vous allez pouvoir le lui demander...

— Hein? Quoi? sursautait David Dare. Edouard Smallon est-il donc ici?

— Parfaitement! Il était parti trois minutes avant vous... et il est revenu trois minutes après vous!

— Je ne comprend pas? balbutia mon patron:

Mais Mme Josette de Verneuil ne se troublait aucunement:

— C'est cependant infiniment simple, faisait-elle. Vous veniez de nous quitter. Nous avions, mon fiancé et moi gagné cette pièce. Soudain, l'on a frappé. J'ai cru, d'abord, que c'était vous qui remontiez... Seulement, la porte ouverte, nous nous sommes trouvés en présence d'Edouard Smallon...

— Par exemple!... Mais d'où sortait-il? Je ne l'ai pas vu dans l'escalier...

Je devinais que Josette de Verneuil souriait ironiquement, en répondant:

— C'est exact! Vous ne l'avez pas vu, et vous ne pouviez pas le voir! Figurez-vous que M. Smallon, à l'instant où il s'était retiré, n'avait pas descendu l'escalier. Il l'avait remonté!

— Allons donc?

— Si fait! C'est ce qu'il nous a expliqué... Véritablement anxieux, s'attendant à quelque attentat redoutable, M. Smallon n'avait pu se décider à quitter notre demeure. Alors, tout naturellement, il avait pensé à s'embusquer dans l'escalier. Un voleur devant, évidemment, monter les étages, M. Smallon avait eu recours à une ruse. Il avait, lui, gagné l'étage supérieur. De là, il s'était dit qu'il apercevrait aisément tout visiteur se présentant à notre porte...

— Je comprends!... je comprends! murmurait David Dare.

Il était, en effet, impossible de ne pas comprendre ce que signifiait la déclaration de Mme de Verneuil. Il était impossible, surtout, de ne point noter l'importance que présentait l'explication de la jeune femme.

Au lieu de descendre l'escalier, Edouard Smallon avait monté un étage de plus. N'était-il pas naturel, en effet, qu'à l'instant de sa première visite, David Dare n'ait point croisé mon camarade?

Une fois de plus tous les soupçons s'écroulaient!

Une fois de plus ce qui avait semblé mystérieux dans la disparition d'Eddy, devenait limpide et raisonnable.

Et, cependant, du poste où je me trouvais, je notais, à merveille, une nuance d'agacement, dans le ton de mon patron:

— Je comprends!... répétait, pour la troisième fois David Dare. Mais il y a tout de même quelque chose qui me surprend... C'est cette insistance d'Edouard Smallon! Elle ne vous a pas paru extraordinaire?

— Peut-être! avoua Josette de Verneuil.

Louis Maran, tout au contraire protestait:

— Ma foi, non! Je me suis mis à la place de ce monsieur Smallon... Il est fort énergique. Cette aventure le trouble profondément. Bref! il est persuadé que quelque chose va se produire, et s'imagine que la lettre qu'il a reçue le désigne comme une victime possible de la machination qu'il pressent... N'est-il pas naturel, dès lors, qu'il veuille intervenir?

David Dare ne répondit pas.

Cette différence d'opinion qui séparait Josette de Verneuil de son fiancé, le laissait évidemment indifférent. Il songeait à autre chose:

— Pardon, faisait-il en effet, mais voici une autre question! Vous me dites qu'Edouard Smallon est ici... Où est-il donc? Racontez-moi très exactement ce qu'il vous a déclaré?

Ce fut Louis Maran qui répondit:

— Il ne nous a pas fait d'extraordinaires déclarations, affirmait-il. Il nous a, tout simplement, exposé son inquiétude, et, se déclarant décidé à demeurer dans l'escalier, si nous lui refusions le droit de veiller avec nous, il nous a proposé de se cacher dans la pièce même où se trouvaient les bijoux...

Je devinais le tressaillement de David Dare!

Cette fois, moi-même, j'étais quelque peu ébranlé dans mes convictions...

Ainsi, Edouard Smallon avait sollicité le droit de se cacher dans le salon où se trouvait le coffre-fort de Mme de Verneuil?

Il y a des faits qui parlent d'eux-mêmes! Il y a des évidences qui sont si manifestes qu'on ne saurait se refuser à les considérer!

David Dare, cependant, parla avec un calme étrange:

— Bien! bien!... dit-il. Je vois!

Et, avec, peut-être, un peu d'ironie dans la voix, il questionnait encore:

— Ainsi donc, en ce moment, Edouard Smallon est enfermé dans le salon?

Il fit un petit silence. Il ajouta:

— Et il y est enfermé en compagnie du coffre-fort?

Seulement, tout de même, Louis Maran avait compris les insinuations que taisait David Dare...

Et c'était à son tour de sursauter:

— Je vous entends, Monsieur! faisait-il, baissant un peu la voix. Mais je vous assure que nous ne sommes pas tellement imprudents! D'abord, le coffre est solide... Impossible de le fracturer, sans disposer d'un outillage compliqué, ou d'une clé... que Monsieur Smallon ne possède certainement pas!

— Vous en êtes certain?

— Attendez! Ce n'est pas tout!... La pièce, d'autre part, où M. Smallon s'est caché, ne comporte qu'une fenêtre et qu'une porte. Eh bien! la fenêtre donne sur la rue... Trois étages à sauter. Vous n'imaginez pas que la chose soit possible?

— Non! Mais...

— Laissez-moi achever? Il reste la porte... Eh bien! cette porte est celle que vous apercevez d'ici... Ni Mme de Verneuil, ni moi, nous ne la perdons de vue! Vous pouvez vérifier, d'autre part, que j'ai poussé les précautions, jusqu'à placer devant cette porte en équilibre, une petite table surchargée d'objets fragiles... M. Smallon ne pourrait donc pas ouvrir la porte sans renverser la table! Cela nous donnerait l'alerte... Aucun vol n'est possible, monsieur! Aucun!...

Je ne vis pas, mais je devinais, le sourire de David Dare.

Allons donc! la naïveté de Louis Maran avait quelque chose de grotesque et de pitoyable.

Ignorait-il donc que de telles précautions n'étaient pas absolues? Imaginait-il qu'un gaillard capable de tenter le vol dont il s'agissait, n'était point capable de déjouer de telles ruses?

David Dare, aussi bien, n'hésitait pas :

— Parfait! approuvait-il. Et cependant, il ne faut pas que cette situation s'éternise! M. Maran, vous allez venir avec moi. Nous allons entrer dans ce salon... Il ne faut pas que M. Edouard Smallon y demeure. Je me charge de lui faire entendre raison!

David Dare avait parlé sur un tel ton que le plus obstiné des contradicteurs, aurait hésité à ne point se déclarer d'accord avec lui!

C'est qu'à la vérité, en cette minute, moi-même, j'avais l'impression d'une affolante et d'une abominable clarté!

Tout à l'heure, encore, nous nous débattions dans la nuit. Tout à l'heure, encore, nous pouvions nous demander si rien ne chargeait Edouard Smallon...

Mais comment croire à l'innocence de ce garçon, dès lors qu'il se conduisait avec une imprudence, en quelque sorte révélatrice?

Et, de suite, je compris le sens caché de certaines paroles, que m'avait adressées un peu plus tôt David Dare.

Ne m'avait-il pas dit qu'il comptait sur ma bravoure? N'avait-il pas, en quelque sorte, réquisitionné mon aide?

Je songeais :

« David Dare est, véritablement, admirable! Il savait qu'Edouard Smallon était dans le salon. Il avait compris que n'étant pas sorti de l'immeuble, il devait s'y trouver encore! Il avait deviné, surtout, qu'il avait réussi à se faire enfermer à côté du coffre, et que, profitant de la naïveté de Louis Maran et de Mme de Verneuil, il le cambriolerait en toute tranquilité! »

Et puis, je songeais à bien d'autre chose...

Les événements, maintenant, allaient se précipiter!

Quand la porte du salon serait ouverte, quand, sur le seuil de la pièce, David Dare et Louis Maran se dresseraient, le misérable voleur, l'infâme Edouard Smallon, pris, en quelque sorte, sur le fait, n'aurait plus qu'une idée: celle de prendre la fuite!

Ah! ce n'était pas difficile alors, de prévoir le drame qui ne manquerait point d'éclater...

Un gaillard aussi résolument énergique qu'Edouard Smallon ne se résignerait pas à se laisser mettre la main au collet. Nous allions le voir foncer en avant, tête baissée! Nous allions avoir à lutter contre quelque forcené, prêt à s'ouvrir, les armes à la main, le passage vers la liberté!

J'inventais — je le reconnais — un spectacle de sang.

Je vis, en une seconde, le poignard levé du bandit... Il me sembla, ma parole, que j'allais entendre, que j'entendais déjà le claquement sec de ses coups de feu!

Et, ma foi, si j'eus peur, je suis fier d'ajouter que je ne cédais pas à ma peur...

Je suis toujours armé. Depuis que je collabore avecDavid Dare je prends la précaution d'avoir toujours sur moi un browning et deux chargeurs remplis.

C'est que je me doute bien, que nous semons, mon patron et moi, de lourdes rancunes sur notre route!

C'est que je n'ignore pas qu'il y a, maintenant, de par le monde, de nombreux bandits qui seraient heureux de pouvoir nous rayer de la liste des vivants...

Et, tout de suite, je me prenais à bénir ma prudence.

Là, dans la poche de mon pantalon, je sentais le poids de mon arme. Allons! il n'y avait pas une seconde à perdre : il était temps de prendre ses dispositifs de bataille...

J'eus l'air de m'appuyer contre le mur. Avec des gestes précautionneux je saisis mon browning. Je le glissai, cette fois, dans la poche de mon veston. J'en fis sauter le cran de sûreté...

Ainsi, sans même avoir à braquer l'arme, je serais prêt à faire feu, à travers l'étoffe, si besoin en était.

Est-ce que je n'avais pas l'habitude des tirs que l'on effectue de la sorte? Est-ce que, chez Gastine-Renette, l'armurier que le monde entier connaît, je n'avais pas réussi dans ses stands ce que l'on appelle de superbes cartons?

Quand j'eus posé mon doigt sur la détente de mon arme je me sentis, incontestablement, mieux!

Je le répète, ce n'est pas poltronnerie de ma part: c'est prudence; c'est perspicacité aussi! Je ne veux pas être, jamais, de ceux qui s'en vont répétant, quand un malheur est arrivé : « Ah! si j'avais su! »

Et puis je cessai de me préoccuper de moi-même...

Quand un drame éclate, d'ordinaire, on est pris à l'improviste. Mais le cas était tout autre! Nous savions au contraire, d'avance, David Dare et moi au moins, que l'action tragique allait commencer...

Serions-nous excusables si nous n'avions pas, dès lors, tout prévu?

Or, il ne me paraissait pas que mon patron songeât à prendre la moindre des précautions!

Il causait encore avec Louis Maran...

Josette de Verneuil, aux côtés des deux hommes, les écoutait, l'angoisse peinte sur le visage.

Ce fut vers elle que je marchais :

— Madame, dis-je, avec une autorité que je m'étonnai d'avoir l'audace de prendre, ce n'est pas votre place ici! Je serais très heureux que vous consentiez à vous reculer quelque peu... Tenez... mettez-vous donc sur ce fauteuil?

Il s'agissait d'un siège qui se trouvait un peu en arrière, abrité par l'un des murs du boudoir...

Si, tout à l'heure, les balles sifflaient dans cet appartement paisible, la jeune femme, au moins, ne risquerait pas d'être atteinte!

Josette de Verneuil, cependant, en m'écoutant, avait brusquement blêmi.

Je n'hésite pas à dire que, jusqu'alors, elle n'avait pas compris ce que la minute avait de tragique.

Il n'en était certainement pas de même de Louis Maran. Lui, incontestablement, ne pâlissait pas. C'était un solide gaillard, qui, sans doute, n'était point susceptible d'accuser ainsi une émotion, même violente. Mais il était nerveux. Quelque chose tremblait dans sa voix, qu'il voulait cependant assurer.

Seul, David Dare garda son sang-froid.

Oh! chez lui, il aurait été impossible de dénoter la moindre trace de l'émoi qui, cependant, je ne l'ignorais pas, devait le bouleverser!

C'était lui, pourtant, qui menait la danse?

C'était lui qui allait provoquer la tragique arrestation qui, maintenant, n'était évidemment plus qu'une question de minutes?

Or, sa voix résonnait très claire:

— Bravo! François, me faisait-il. Très bien, cette précaution!

Et il se retournait, insistant:

— Vous avez entendu, Madame? Quoi qu'il arrive ne quittez pas ce fauteuil... Là, vous ne risquez rien!

Il ajoutait, un peu goguenard:

— Et puis, si nous devons échanger des propos désagréables avec M. Smallon, il est parfaitement inutile que vous vous y trouviez mêlée! Ceci ne regarde que moi!

Je sentis son regard peser sur Louis Maran puis se diriger vers moi...

Ah! ça, que pensait-il donc?

Imaginait-il qu'encore Edouard Smallon allait chercher à équivoquer?

Je suis, quant à moi, trop beau joueur pour admettre qu'un coupable, si nettement démasqué, veuille encore se défendre. Je sais qu'à sa place j'avouerais... Et je n'ai jamais pu prêter à autrui d'autres sentiments que les miens! C'est une faculté qui me manque...

David Dare, cependant, devait juger que j'avais compris son ordre, en quelque sorte dissimulé. Il fit:

— Allons! voilà qui va bien! Nous sommes prêts... Il n'y a plus qu'à agir!... Derrière moi, je vous prie, M. Maran?... François, venez à mes côtés?

Le diable d'homme que ce David Dare!

A ce moment je savais exactement ce qu'il pensait et ce qui se préparait...

Eh bien! sauf moi, personne n'avait l'air de s'en douter!

Il n'avait pas même pris la précaution de se saisir de son browning!... Il avait les deux mains hors de ses poches! Il allait affronter ce voleur sans avoir esquissé, à l'avance, le moindre geste de défense!

Ce fut plus fort que moi. Je murmurai :

— Dare ? soyez prudent ?

Je reçus la réponse que je méritais :

— Idiot ! fit-il.

Et puis, délibérément, marchant à la tête du groupe que nous formions Louis Maran et moi, il se dirigea vers la porte du salon, cette porte derrière laquelle, peut-être, le drame avait commencé de se jouer.

Il fallut un instant pour retirer la table dont Louis Maran nous avait signalé la présence. Puis il fallut encore une seconde avant que David Dare se décidât au geste définitif.

Nous avions agi, jusqu'alors, sans le moindre bruit. D'un signe impérieux mon patron nous recommanda le silence. Il collait alors son oreille au battant de bois et il écoutait, il écoutait, visiblement, de toute son âme.

Entendait-il quelque chose ?

Surprenait-il ce bruit léger qui marque, quelques précautions que prennent les coupables, les tentatives de cambriolage ?

Je n'en sus rien...

Louis Maran, pas davantage, ne put le deviner...

David Dare se redressait. La main gauche sur la poignée de la porte, il frappait de la main droite...

— Monsieur Edouard Smallon ? appelait-il en même temps.

Les mots se détachèrent très nets, limpidement articulés, dans le silence de l'appartement...

Pas de réponse !

Alors, David Dare insista :

— Monsieur Edouard Smallon ?... Vous m'entendez ?...

Pas de réponse encore !

Il parlait assez haut, cependant ! Il était impossible qu'Edouard Smallon, dans la pièce, n'ait pas surpris cet appel...

Alors, pourquoi se taisait-il ?

Il y a des problèmes qui se posent à l'esprit en une seconde et que des heures ne suffiraient pas à résoudre...

La curiosité, quant à moi, s'empara de mon être. Une curiosité folle et, aussi, douloureuse. Je ne sais pas pourquoi mais le cœur me battait cruellement dans la poitrine...

Cet Edouard Smallon qui faisait silence, je le devinais, là, dans cette pièce, incapable de fuir, et se sentant traqué, acculé, prêt à choir dans cet abîme sans fonds, que représentent, à mes yeux, les expiations sociales...

Comme il devait vivre intensément ces dernières secondes où il était libre encore !

Et puis, dans un éclair de pensées, j'inventais ce que devait être l'attitude de cet homme que j'avais appelé mon ami...

Il était, sans doute, derrière la porte, ramassé sur lui-même, prêt à bondir, l'arme haute...

Allons donc !... David Dare n'avait-il pas commis une faute impardonnable en lui donnant l'alerte ?

Pourquoi l'appeler ? Pourquoi lui révéler que l'on venait vers lui ? N'était-ce pas, en quelque sorte, une provocation à la résistance ?

Il aurait bien suffi d'ouvrir cette porte, d'entrer brusquement dans cette pièce, de le saisir, occupé à son infâme besogne...

Ainsi, il n'aurait, évidemment, pas eu, le misérable, le loisir de résister...

Mais je me répétais à moi-même :

« — Le vin est tiré !... Il reste à le boire ! »

C'est extraordinaire, en vérité, et je tiens à en faire l'aveu, combien, dans les moments tragiques, on est heureux de penser à un proverbe ! On dirait que la sagesse des Nations vous rassure, vous certifie que l'on pense juste...

Aussi bien, toute hésitation sur la conduite à tenir, n'était-elle pas bannie, désormais ?

« Le vin était tiré ! Il fallait le boire ! » C'était tout à fait cela...

Et nous commençâmes de boire ce vin tragique...

Je vis nettement la main de David Dare se lever et se poser sur la serrure de la porte.

Mon patron remarquait :

— Il fait silence !...

A côté de moi Louis Maran grommelait :

— La canaille !... Sait-il donc que, maintenant, il est démasqué ?

Et il avait, ce garçon, une sorte de geste à demi dessiné... On aurait cru qu'il était prêt à se jeter sur cette porte que David Dare, sans doute, ouvrait trop lentement à son gré !

Mon Patron ne se pressait pas, en effet.

Je m'attendais à ce que, d'un signe de la main, il nous enjoignit — à Maran et à moi — de nous mettre un peu de côté. Il ne fit rien de tel ! Tout simplement il avait pris la clé entre le pouce et l'index et il la manœuvrait, doucement, tout doucement, comme s'il avait encore désiré faire le moins de bruit possible...

La belle prudence cependant ! Et quel intérêt elle pouvait présenter !

J'avais la gorge sèche. Mes yeux papillotaient...

Quelle serait l'attitude de l'homme, de l'homme pris au piège ?

La serrure s'ouvrit, enfin, tout à fait. Alors, David Dare tourna le bouton et poussa la porte...

Le salon était éclairé. Dans la grande clarté qui tombait du lustre, la pièce, en son entier, m'apparut par dessus les épaules de David Dare et de Louis Maran, qui se trouvaient un peu devant moi.

Alors, tout de suite, en moins d'une seconde, une stupeur m'envahissait, formidable, ahurissante.

La pièce était vide!

Je n'apercevais pas Edouard Smallon!

Nul désordre, d'ailleurs, dans l'ordonnance des meubles. Rien qui fut tragique ou qui dénotât le moindre cambriolage, la plus légère tentative d'effraction...

Mes pensées, on s'en doute, à ce moment, avaient la vivacité de l'éclair.

Je me criais à moi-même:

« — Mais je me suis donc trompé? »

Seulement, déjà, les évènements suivaient leur cours, les évènements qui se moquent bien de tous les songes creux des hommes, et qui s'enchaînent suivant la seule loi de la logique impitoyable.

Devant moi, immobile, David Dare jurait:

— Tonnerre de tonnerre!

Et Louis Maran, lui aussi, avait une exclamation où se devinait une infinie pitié, une tragique horreur:

— Le malheureux!... Oh! le malheureux!...

Alors, comme David Dare faisait un pas en avant, alors, mais alors seulement, je vis ce qu'il y avait à voir dans le salon de Madame Josette de Verneuil, et ce qui était, en effet, tragique et pitoyable...

Edouard Smallon se trouvait bien là!

Mais il était, le pauvre garçon, hors d'état de répondre aux appels que lui avait adressés David Dare!

Il gisait sur le sol...

Il y gisait, tombé en arrière, une jambe prise sous lui, les deux bras écartés...

Et de sa gorge, et de son poignet, lamentablement, des jets rouges, saccadés s'échappaient... des jets qui ressemblaient — que l'on me pardonne cette abominable comparaison! — aux petits jets qui s'échappent d'un tuyau d'arrosage percé!

Ah! l'atroce vision!...

Est-ce que cet homme ne se mourait pas?

Est-ce que, dans quelques secondes, à bout de sang, il n'allait pas exhaler le dernier soupir?

Et puis, comment comprendre? Et puis, comment deviner ce qui s'était passé?

Louis Maran balbutiait:

— On l'a attaqué!... on l'a attaqué!...

Une sorte de rengaine... Je ne sais pas combien de fois de suite il répéta ces mots!

D'ailleurs, il semblait aussi hors d'état d'agir que je l'étais moi-même. Il y a des natures sensibles, et je suis de celles-là, que le drame pétrifie, en quelque sorte...

David Dare, par bonheur, avait un tout autre sang-froid. Lui, je peux le proclamer ici, ne perdait pas une seconde.

A peine avait-il vu, compris, qu'il s'élançait:

— Un garrot! murmurait-il; il me faut un garrot!

Et, parce que David Dare pense toujours à moi dans les minutes où il a besoin d'aide, il me criait:

— François! vos bretelles?...

C'est une chose inouïe, qui est à la fois comique et tragique, qu'aux drames les plus atroces il se mêle, toujours, quelques petits détails grotesques, empruntés à la vie quotidienne, et qui paraissent choquants en de tels moments...

Je me disais:

« — Qu'est-ce qu'il veut faire de mes bretelles? »

Et encore:

« Mais mon pantalon va tomber, alors? »

Et puis, cependant, j'agissais...

Ces bretelles que me réclamait David Dare, je les ôtais aussi vite que je le pouvais, et les tendais à mon patron.

Vraiment, il était de plus en plus admirable! Le sang-froid, quand il atteint de telles proportions, mérite tous les qualificatifs élogieux, toutes les louanges.

David Dare n'avait pas saisi mes bretelles que, s'armant d'un canif, il les fendait en deux. Et, très vite, le plus vite qu'il le pouvait, ma foi, il se servait de ces deux parties de mes bretelles, pour en faire des liens élastiques dont il enserrait le poignet d'Edouard Smallon.

— Là! grommelait-il. D'abord arrêter le sang!

Puis il se tournait vers moi:

— Allons! dépêchez-vous François!... Téléphonez à l'hôpital! Demandez une ambulance!... Mais hâtez-vous donc?...

Le téléphone était là, dissimulé sous les jupes d'une petite poupée élégante, comme il se fait maintenant.

Ce fut Louis Maran qui me le désigna.

Et je téléphonai!

Et je réclamai l'ambulance!

Mais j'agissais, on peut le croire, d'une façon tout à fait automatique...

Ma pensée était ailleurs. Je continuais à

surveiller les agissements de David Dare. Je me disais:

« — Est-ce qu'il comprend ce qui s'est passé? Est-ce qu'il peut le comprendre? »

Et il me semblait bien, à ce moment-là déjà, que cette histoire que j'avais crue simple, allait devenir la plus mystérieuse, la plus incompréhensible des enquêtes à laquelle j'avais été jusqu'alors mêlé...

Car Eddy était blessé... et cela n'était pas possible!

CHAPITRE V

Je ne puis savoir bien entendu, je ne peux pas même inventer, ce que le lecteur, qui parcourt ce récit, pense à cette minute où je lui décris très exactement ce qui s'était passé chez Mme Josette de Verneuil.

Mais je sais, en revanche, et je ne suis pas prêt d'oublier ce que je pensais, moi!

Que l'on m'excuse d'insister sur ce point. C'est je crois, pour un narrateur, la meilleure façon de préciser les choses que d'expliquer ce que furent ses personnels sentiments. C'est, en quelque sorte, une manière de faire le point!... Et les marins ne me contrediront pas: il faut toujours savoir où l'on en est, si l'on veut pouvoir deviner où l'on en sera, quelques instants plus tard.

...Donc, tandis que David Dare surveillait la pâleur croissante d'Edouard Smallon, je me répétais à moi-même:

« — On a attaqué ce pauvre garçon!... Mais alors, c'est qu'il est innocent?... c'est qu'il a voulu défendre les joyaux de Mme de Verneuil?... c'est que les soupçons que nous faisions peser sur lui étaient parfaitement injustes? »

De telles évidences, cependant, ne suffisaient pas à arrêter mes déductions...

Il y avait autre chose à quoi, tout de suite, je m'attachais, en vertu de cette déformation professionnelle qui fait qu'un homme habitué à la police a moins de pitié pour les victimes que de curiosité pour le crime.

Je me disais:

« — Louis Maran avait raison, cependant!... On ne pouvait pas sortir de cette pièce ni par la fenêtre, ni par la porte! »

Et je m'entendis, en quelque sorte, me répondre:

« — D'ailleurs on n'y pouvait pas entrer davantage!... La pièce était close, rigoureusement close!... »

De cela, il n'y avait aucun doute à garder. Si Louis Maran avait pu justement affirmer à David Dare qu'Edouard Smallon était incapable de tenter un vol, il était indiscutable que cette interdiction d'agir s'appliquait tout autant à un personnage venu de l'extérieur.

Quelle était donc la réponse possible au problème qui, maintenant, se posait devant nous?

Dans cette pièce close, dans cette pièce d'où l'on ne pouvait sortir, et où l'on ne pouvait pénétrer, un assaillant inconnu avait attaqué mon camarade!

Ils avaient lutté, certainement. Puis, l'homme, ayant peur d'une arrestation, supposant, peut-être, que l'on avait entendu la bataille qui le mettait aux prises avec Eddy, n'avait pas hésité à frapper celui-ci.

Et alors, alors enfin, il avait pris la fuite...

Eh bien! s'il était facile d'inventer que les choses s'étaient passées de la sorte, il était, en revanche, parfaitement impossible — et je m'en rendais compte tout de suite — d'expliquer comment elles avaient pu se dérouler pareillement!

Admettre que quelqu'un était entré, c'était de la pure folie! Admettre que quelqu'un avait pu s'enfuir, c'était encore une autre folie!

N'était-ce pas une troisième folie que de supposer une lutte dans ce salon, dans ce salon qui n'était séparé du reste de l'appartement que par cette porte fragile, point même doublée d'une tenture, et cela quand, à quelques pas, à quelques mètres à peine, une surveillance avait été continuellement exercée?

Je me criais à moi-même:

— C'est inimaginable!... c'est fou! c'est fou!...

Mais il y a longtemps que je sais qu'il ne sert à rien de nier ce qui est la réalité, alors même que cette réalité apparaît incroyable, alors même qu'à l'instant où les sens la perçoivent, l'esprit se refuse à l'admettre

D'ailleurs, tout naturellement — et mes lecteurs, j'en suis persuadé, l'ont inventé — j'avais imaginé la seule réponse qui fût admissible:

« — Quelqu'un, parbleu, était caché dans le salon quand Eddy y était entré! »

Et ce quelqu'un, le coupable, l'agresseur d'Eddy, avait dû regagner sa cachette quand, à notre tour nous étions venus frapper à la porte.

Oui, c'était en effet la seule explication possible...

Seulement, cette explication, je savais

parfaitement, après un seul regard, qu'il était inadmissible de la retenir!

Les salons modernes ne sont pas, en effet, ce qu'étaient les salons d'autrefois. Désormais, avec les faibles dimensions des appartements parisiens, on ne possède plus guère de meubles importants, de bahuts vastes, voire de canapés confortables...

Ce ne sont, partout, que meubles légers, petits, voire minuscules! Le goût du moderne passe, d'ailleurs, parmi les classes aisées. C'est, de nouveau — et tous les artistes y applaudissent — la passion de l'ancien. Eh bien! il n'est pas un antiquaire qui ne soit prêt à jurer que sa clientèle lui demande uniquement des meubles légers: petites tables en bois de rose, bonheurs du jour en marqueteries, secrétaires lilliputiens, bergères pas trop encombrantes...

Je jetais les yeux, je le répète, tout autour de moi, et je ne vis que des objets semblables.

Mme Josette de Verneuil était assurément femme de goût. Elle devait avoir un culte tout spécial pour le XVIII[e] siècle. Son salon réunissait les exemplaires les plus fastueux et les plus délicats des merveilles qu'exécutaient alors les artisans en qui nos époques étonnées sont bien obligées de saluer des artistes.

Or, pas un de ces meubles n'était capable de servir de cachette!

J'examinais, alors, les murs...

Mais les architectes modernes, eux-mêmes, n'ont point respecté les traditions de jadis! On s'enorgueillissait autrefois d'un appartement comportant beaucoup de placards. Les placards, à vrai dire, ont presque totalement disparu. Il n'y a plus de places pour eux! La vie remuante, trépidante, traversée de voyages qui est notre vie, fait qu'en somme l'on possède peu d'affaires à soi. Il suffit, pour les ranger, des meubles dont l'on dispose. Les propriétaires ne vous offrent plus les placards qu'ils se croyaient tenus de ménager autrefois dans l'épaisseur de leurs murs

Tout cela, bien entendu, étant observateur, je le voyais en une seconde. Et tout cela ajoutait à mon ahurissement...

Une seule explication possible: l'agresseur s'était caché dans ce salon. Mais cette explication tombait d'elle-même, parce que le salon ne comportait aucune cachette!

Allais-je donc inventer une trappe secrète? Allais-je imaginer un mur truqué? Supposerais-je une communication mystérieuse avec l'appartement du dessus ou du dessous?

Non! De telles inventions sont bonnes pour les romans policiers de bas étage... Dans la vie courante elles sont en quelque sorte, hors de jeu. Je ne pense pas qu'il me soit donné d'habiter jamais un logement où il y ait des souterrains, des murs qui pivotent en appuyant sur la boiserie des plinthes, et je suis prêt à soutenir que de telles hypothèses ne valent pas même qu'on s'y arrête.

Mais, alors, quoi inventer?

On remarquera, qu'en cette minute, je fais une confession complète? J'avoue que, dans les premiers instants qui suivaient la découverte du corps inanimé de mon camarade Eddy, ce ne fut pas à ce camarade que je songeais! Si je mérite que l'on me jette la pierre, je suis tout prêt à la recevoir... Et j'ajouterai encore à ma franchise en témoignant que David Dare et Louis Maran, eux, ne s'occupaient que du blessé!

Ils s'étaient agenouillés à ses côtés. Louis Maran lui avait pris la main gauche, celle dont le poignet était indemne. Il vérifiait le pouls. Il disait de temps à autre:

— Le cœur bat toujours!

Et David Dare avait, lui aussi, sans doute, une angoisse spéciale au cœur, car il affirmait:

— Si l'ambulance arrive vite, il s'en tirera!... D'ailleurs il n'a pas perdu tellement de sang!...

Le mot de « sang » me rappela à la réalité des choses.

Que diable! David Dare trouvait-il que le blessé n'avait pas assez saigné?

Sur le tapis, de nuance claire, une tache rouge s'élargissait toujours. Cela me fit mal de la considérer...

Alors, détournant les yeux, je fis la découverte qui était peut-être la plus importante.

Il y avait, tout simplement, sur un petit guéridon, gracieux et léger, un verre de posé. Près de ce verre une bouteille dont le bouchon était enlevé...

Je ne sais pas quelle force secrète me poussa jusqu'à ce guéridon. J'ignore quelle inspiration m'amena à me baisser sur ce verre, à l'examiner, à le flairer...

Mais je puis affirmer que je me redressai tout de suite, et que, tout de suite, j'appelai mon patron d'une voix qui tremblait:

— Dare?... Vite! Dare?...

Il leva la tête et questionna:

— Eh bien?

— Venez sentir cela?

— Pourquoi?

Je criai plus que je n'expliquai:

— Cela pue la drogue!

Au même moment Louis Maran s'était redressé. Moins calme, assurément, que Da-

vid Dare il cédait plus vite à ses impulsions. Il était déjà à mes côtés, questionnant:

— Vous dites que cela pue la drogue?

— Oui! le chloroforme!

Il me regarda avec des yeux arrondis...

J'eus la certitude qu'il parlait sans le vouloir, entraîné, malgré lui, par une vérité qui lui faisait peur, par une sincérité dont il était le premier à souffrir:

— Mais c'est impossible?... C'est Josette, c'est Mme de Verneuil qui a offert ce wisky à M. Smallon!

Je répétai:

— Madame de Verneuil?

— Mais oui!... elle!

Et je le vis quitter le salon... Et j'entendis — comme l'entendait évidemment David Dare — le jeune homme qui, maintenant, dans le boudoir voisin, interrogeait Josette de Verneuil:

— C'est bien vous qui avez donné du wisky à Eddy Smallon?

— Certainement!

— Il pue la drogue...

— La drogue?

— Oui!... le chloroforme!... Le... je ne sais pas quoi?... Un ingrédient chimique?...

— Vous êtes fou?

— Non! non! C'est indiscutable!

Il y eut un silence...

Oh! je ne sais pas pourquoi, mais, en moi-même, en cette minute, je sentais comme un déchirement.

Et puis Mme de Verneuil répliquait tranquillement:

— Eh bien! c'est qu'on a jeté de la drogue dans ce verre?

— Naturellement! dit Louis Maran. Mais personne n'est entré dans le salon?

— Ah! disait Mme de Verneuil, on y est bien entré, puisque l'on a attaqué M. Smallon?

Et, soudain, elle fit, tout haut, ayant enfin compris:

— Louis! vous ne m'accusez pas, moi!

Il répéta, haussant les épaules, et sur un ton d'incrédulité:

— Vous accuser, vous?

— Vous ne croyez pas, reprenait Mme de Verneuil, que c'est moi qui ai mêlé cette drogue au wisky?

— Je ne crois rien du tout! dit Louis Maran.

Il la quittait. Il revenait vers nous...

Par bonheur, au moment où il traversait l'antichambre, on frappait à la porte.

C'étaient les hommes de l'ambulance.

Alors, très vite, David Dare semblait sortir de la torpeur où il était plongé depuis qu'il s'était agenouillé aux côtés du blessé.

— Que personne n'entre ici! commandait-il. Je vais vous apporter le malade!

Il est — j'ai eu l'occasion de l'écrire déjà — d'une force herculéenne. Sans plier sous le fardeau il saisissait dans ses bras Edouard Smallon inanimé et, le portant comme on porte un petit enfant, il allait l'étendre sur la civière que l'on avait posée dans l'antichambre.

— Vite! recommandait-il. Vous êtes de l'hôpital Beaujon, n'est-ce pas?

— Oui Monsieur, répliquait un des porteurs. Mais du vieil hôpital... C'est nous, qui nous occupons des urgences...

— Bien!... bien!... Allez!... Faites le nécessaire!...

Et le cortège se mettait en marche...

J'étais prêt à le suivre. C'est une telle pitié qu'une semblable aventure...

Mais David Dare déjà m'appelait:

— A nous deux François!... Venez?...

Je crois que Louis Maran, à ce moment-là soutenait Mme de Verneuil défaillante. Dans l'escalier on entendait les ambulanciers pester contre l'exiguité des tournants.

David Dare m'ordonna:

— Fermez la porte!

Et, tout de suite, comme je lui avais obéi, les mains dans le dos, l'œil inquisiteur, David Dare commençait l'inspection technique du salon.

Oh! j'écris bien exprès, volontairement: « l'inspection technique ».

Je puis garantir qu'en effet jamais besogne ne fut menée avec un plus grand souci d'exactitude et de minutie. Je suis prêt à prétendre que, ce soir-là, devant moi, David Dare donna la mesure du talent policier qui était le sien...

Parbleu! je n'ignore pas que la Sûreté possède des experts dont l'habileté est au-dessus de tous éloges. Je sais, de même, que les détectives n'ont point coutume d'opérer eux-mêmes les indispensables recherches scientifiques. Mais je dis ce que j'ai vu, ce que mon souvenir refait encore présent devant mes yeux...

David Dare avait tiré de sa poche une petite boîte pleine d'une poudre impalpable. Cette poudre il en projetait de tous côtés: sur les meubles, sur les murs, sur la serrure de la porte, sur l'espagnolette de la vitre, sur le marbre de la cheminée... Partout, en un mot, où une main avait pu se poser, où une empreinte pouvait être demeurée!

Mais il ne trouvait rien...

Et pourtant je me trompe: si! il trouvait

quelque chose, mais qui n'avait aucune importance. Il trouvait les empreintes des trois personnages que nous savions bien avoir hanté la pièce: Mme de Verneuil, Louis Maran, et, naturellement, Edouard Smallon.

Fallait-il donc croire que l'agresseur avait été assez habile pour ne laisser derrière lui aucune trace de son passage?

On pourrait s'en étonner? J'affirme que la chose m'apparaissait au contraire naturelle. Il n'y a plus guère de cambrioleurs qui ne connaissent l'utilité des gants de caoutchouc. Ce sont les maladroits qui laissent dans les pièces où ils opèrent la signature de leurs empreintes digitales.

David Dare, d'ailleurs, ayant achevé ce premier examen, en effectuait un autre, tout aussitôt. Il auscultait les murs, d'abord. Puis il vérifiait — et avec quel soin! — la solidité des vis maintenant en place, la crémone de la fenêtre. Après, ce fut le tour de la serrure de la porte...

Et puis, encore, je le vis se mettre à genoux et, pouce par pouce, examiner le sol.

Vingt minutes se passèrent ainsi. Il était inutile de l'interroger: visiblement, il n'avait rien découvert!

Mon patron se mit debout, tout à coup. Il me déclara:

— Vous comprenez, vous, comment l'on est entré?

Je secouai la tête négativement.

Il reprit:

— Et comment l'on est sorti?

J'eus un geste identique...

Alors David Dare conclut:

— Moi non plus! Je ne comprends pas! Ou du moins...

J'insistai:

— Du moins, quoi?

— Du moins... je ne veux pas encore comprendre!

Et la phrase était si étrange que ce fut à mon tour de le questionner :

— Vous avez un soupçon? demandais-je.

Il haussa les épaules:

— On en a toujours! On en a des dizaines!

— Naturellement! Mais il faut qu'ils soient vraisemblables... Vous n'accusez plus le malheureux Edouard Smallon?

David Dare articula lentement:

— Nous venons de le retrouver les veines ouvertes!

— Oui! fis-je. Et cela le met hors jeu... Restent donc deux personnes en présence?

Devant moi David Dare haussait toujours les épaules...

Oh! je connaissais le secret de cette attitude! Il affecte de trouver inutile d'enfoncer ce qu'il appelle « des portes ouvertes ».

Le moyen, cependant, de ne pas serrer le problème, de ne pas mettre en lumière les seules vérités qui étaient évidentes?

Je méprisais ce qu'il pouvait y avoir en lui de jalousie, devant ma lucidité, et j'articulais, nettement:

— Il me semble que Louis Maran reste en jeu, au contraire?

— Ah? ah? dit David Dare: cela vous semble?...

Il avait tourné les talons. Il se penchait, maintenant, et flairait à son tour le verre sur lequel j'avais appelé tout a l'heure son attention.

— Oui! murmurait-il. De la drogue. Cela est certain. Bien entendu une odeur pharmaceutique, cela ne choque pas, dans du wisky... Le wisky a toujours un petit goût qui vous rappelle les remèdes. Il faut être Anglais pour aimer cela!

J'allais protester contre ce qui me semblait une manifestation de parti pris. Mais David Dare ne m'en laissait pas le temps. Il poursuivait, avec, toujours, son flegme incomparable:

— C'est, naturellement, Madame de Verneuil qui a préparé ce wisky... Louis Maran n'est chez elle qu'un invité. Cela ne lui incombait pas d'offrir à boire à un autre invité...

Alors je me sentis sursauter...

Est-ce que, par hasard, David Dare allait se mettre à soupçonner Madame de Verneuil?

Je demandais, brutalement.

— C'est elle, maintenant, que vous accusez?

Je reçus, en réponse, un regard tout chargé de colère:

— François, articulait David Dare, je n'accuse personne!... Et il ne faut jamais accuser au hasard! Vous saurez, mon garçon, une fois pour toutes, qu'une accusation cela se base sur des preuves... Est-ce que vous en avez dans votre poche?

Mais il pouvait bien nier, maintenant, tout ce qu'il voulait. J'avais compris! Ou je croyais avoir compris...

Pourquoi ne pas soupçonner, en effet, Madame de Verneuil?

Mais je ne m'étais pas posé à moi-même cette question que, déjà, je lui trouvais une réponse:

Il était impossible de soupçonner Mme de Verneuil parce qu'elle n'avait aucun intérêt à assaillir le malheureux Eddy!

Il était plus impossible, encore, de la soupçonner, parce qu'elle s'était tenue, d'un bout à l'autre de la soirée, aux côtés de Louis Maran!

Le jeune homme ne lui fournirait-il pas un alibi parfait?

Seulement, à la même minute, je me déclarais encore:

« Elle aussi, fournira un alibi indiscutable à Louis Maran! »

Cela crevait les yeux...

Si la jeune femme n'avait pas quitté le jeune homme, il était obligatoire de considérer que la réciproque était véritable. Alors, comment soupçonner l'un ou l'autre?

Je crus qu'un trait de génie me traversait la pensée. Je fis, à haute voix:

— Ils seraient coupables tous les deux? Ils seraient complices?

David Dare, à ce moment, était debout devant une glace et rectifiait sa cravate...

Je ne peux supporter qu'ainsi, au milieu d'une affaire grave, des préoccupations étrangères et futiles viennent détourner l'attention. Je reconnais que j'étais sur le point de lui en faire une désagréable remarque. Ce fut lui qui parla le premier:

— A propos, murmurait-il, vous savez qu'il se fait tard? Bientôt l'aube! Il faudrait, tout de même, aller prendre un peu de repos?

Et je le vis ouvrir la porte, traverser l'antichambre, rejoindre, dans le fumoir où ils conversaient à voix basse, Mme de Verneuil et Louis Maran.

— Vous nous excuserez? déclarait-il, de ce ton indifférent qu'il sait si bien prendre. Mon collaborateur et moi, nous allons nous retirer... Ce soir, il n'y a plus rien à trouver ici!

— Mais... que croyez-vous? râla Mme de Verneuil.

Elle était livide.

Eh bien! à ce moment là, rien que sur la pâleur de son visage, j'avoue que j'oubliai tous mes soupçons!

Il y a, certes, des comédiens remarquables...

Quand je suis dans quelque salle de théâtre et que je surveille le jeu des artistes, sur la scène, je me prends à oublier tout à fait que l'on me donne la comédie. Je crois que Louis Jouvet est le véritable Docteur Knock! J'imagine qu'Elvire Popesco est l'héroïne de « La Maison d'en face »! Mais, tout de même, alors, il y a entre moi et les interprètes, une sorte de convention tacite... Eux cherchent à me donner l'illusion et je m'efforce, moi, de la ressentir! Pouvais-je invoquer un tel état d'esprit en ce moment?

Il n'y avait aucune rampe entre Mme de Verneuil et moi! J'étais animé, à son égard, des soupçons les plus précis...

Non! non! il n'était pas possible qu'elle eût à ce point du talent, qu'elle me jouât de cette manière!

Il y a, tout de même, et je le proclame sans fausse honte, des sentiments qui s'expriment de façon si véridique qu'on ne peut les mettre en doute.

Cette malheureuse Josette de Verneuil était bouleversée. Elle avait peur! Et il ne lui venait même pas à la pensée, je l'aurais juré, qu'on pût vouloir l'accuser en cette affaire.

Alors, restait Louis Maran?

Le jeune homme, devant moi, demandait:

— Vous reviendrez, Monsieur David Dare?

— Certes! dit mon patron.

— Dès demain, n'est-ce pas?

— Dès la première heure.

— Et vous trouverez la vérité?

— Oui, Monsieur! Je la trouverai!... Il n'y a pas de vérité qu'on ne finisse par découvrir!

— Et cependant elle est folle, cette affaire-là?... Qui a pu attaquer ce Monsieur Smallon?... Comment son assassin est-il entré? Comment est-il sorti?...

David Dare s'inclina:

— Toutes ces questions auront leur réponse! faisait-il paisiblement. Je vous souhaite une bonne fin de nuit... A très bientôt!

Et il se retournait vers moi:

— Venez-vous, François?

Il me fallut l'accompagner...

Oh! je rageais!

Je rageais véritablement d'abandonner ainsi les lieux de l'attentat. Il me semblait que nous faisions une de ces retraites dites « stratégiques » qui masquent, si souvent, dans les communiqués guerriers, les reculades de la défaite.

Quelque chose s'était passé, là, à deux pas de nous, et nous ne le comprenions pas, ni David Dare, ni moi...

Mais David Dare ne semblait aucunement honteux de son échec! Une fois dans l'escalier il se mettait à siffloter et l'on aurait juré, à le voir, qu'aucune préoccupation grave ne hantait son esprit.

Je le rejoignis à l'instant où il pressait sur le bouton commandant le déclic de la porte:

— Allons! passez François? me disait-il. Rentrons rapidement à la maison... Un bain chaud ne nous fera pas de mal. Demain, la journée sera peut-être rude... Ce n'est pas tout de comprendre!... Il faut prouver!

Je dis-là exactement les paroles qu'il prononça à cet instant. Il n'en prononça pas d'autres, d'ailleurs, tandis que nous revenions à Auteuil, et, même, il ne parut pas entendre les questions dont je l'assaillais.

Est-ce que, par hasard, il avait compris quelque chose?

Est-ce qu'il n'y avait plus, pour lui, qu'à réunir les preuves nécessaires pour une accusation légale?

Ma dignité m'empêcha de le presser davantage.

Je tiens que ce qu'un homme fait, un autre homme peut le faire. David Dare était déjà en possession de la solution du problème? Je trouverais moi-même cette solution avant qu'il ne me la communiquât!

Mais j'avoue que je ne la trouvais pas du tout...

Je pris le bain chaud qu'il m'avait conseillé. Je me dirigeais, éreinté, vers ma chambre, ou du moins la chambre que j'occupe quand il m'arrive de coucher chez David Dare.

Comme il allait être bon de fermer les yeux, de dormir, de se reposer, d'oublier l'angoisse des minutes!

On frappa à ma porte:

— Entrez? fis-je.

C'était David Dare. Il me demandait:

— Vous êtes prêt?

— Sûrement! fis-je. Je me couche...

Alors la porte de ma chambre s'ouvrit:

— Vous vous couchez?

Il était, lui, habillé d'un autre costume. Il s'était rasé. Il sentait l'eau de Cologne. Il paraissait aussi frais et aussi dispos que s'il sortait d'une boîte.

— Certainement! fis-je, cependant. Je me couche Pas vous?

— Certainement pas moi!

— Qu'allez-vous donc faire?

— Dame! commencer l'enquête!

— La commencer? Vous estimez qu'elle n'est pas commencée?

— Oui et non... J'estime qu'elle est près de se terminer. Mais cela n'empêche pas qu'il reste du travail.

— Quel travail?

Alors David Dare se croisa les bras:

— Ecoutez, François, me dit-il, vous êtes ahurissant, à la fin!... Nous avons convenu, tous les deux, que nous ne comprenions pas ce qui s'était passé dans le salon de Mme de Verneuil. Et vous ne sentez pas qu'il faut arriver à l'expliquer?

— Si fait! Mais...

— Et que nous avons pour cela le plus simple des moyens?

Je répétais, stupidement:

— Le plus simple des moyens?

— Mais oui! fit David Dare. Un enfant y penserait!... Je vais aller interroger votre ami Smallon... Si quelqu'un peut nous renseigner, que diable! c'est bien lui? Il était dans la pièce... Morbleu!... Il a bien dû voir ce qui s'y passait?

Je me sentis profondément vexé...

Il y a de ces négligences que l'on est prêt à s'imputer à crime.

C'est qu'il avait raison, David Dare, après tout!

Smallon n'était pas mort. Je ne pensais même pas qu'il fut en danger. Comment avais-je pu omettre cette ressource suprême: l'interroger, lui demander, à lui, le principal témoin, ce qui s'était exécuté sous ses yeux?

Eh bien! si j'étais ahuri de ma négligence, j'eus la force d'âme de le dissimuler. Et, tout de suite, parce que j'ai l'habitude de rendre coup pour coup, je m'efforçais de trouver dans les agissements de David Dare motif à critique d'égale importance.

— Bon! bon! dis-je. Très bien!... Laissez-moi trois minutes pour me vêtir et je vous accompagne...

— Mais non! fit mon patron. Si vous préférez dormir?

— Nullement! J'aime beaucoup mieux être à vos côtés et finir avec vous cette enquête!

J'ajoutais, négligemment, tout en commençant à me vêtir:

— N'est-ce pas, à deux, on risque moins d'oublier certaines choses...

Je vis David Dare allumer une cigarette. Il ne prêtait pas attention à mes paroles.

Alors je continuais:

— Il est vrai qu'étant deux on en oublie quand même...

Cette fois mon patron tourna la tête:

— On oublie quoi? me demanda-t-il.

— Oh! bien, des vérifications... qui, pourtant, auraient leur intérêt.

— Quelles vérifications?

— Comment! David Dare, vous ne voyez pas ce que je veux dire?

— Pas du tout!

Une seconde je me permis de jouir de son étonnement et de sa curiosité. Et puis, nettement, en articulant implacablement les paroles, je fis:

— Ma foi! je crois que, rue d'Edimbourg, nous aurions pu penser à vérifier si les joyaux étaient toujours dans le coffre!... Hein? ce n'est pas votre sentiment?

Je m'attendais à voir David Dare se mordre les lèvres de rage...

Il répliqua tout bonnement:

— Je n'aime pas perdre mon temps, voyez-vous, François! Et c'est pourquoi je n'ai pas ouvert le coffre... Je sais si bien que les bijoux sont volés!

Il haussa les épaules...

Alors, et c'est encore une chose que j'avoue, ce fut à mon tour d'être ahuri.

David Dare savait que le vol avait été commis.

Il le savait ou il le « croyait »?

Qu'avait-il donc vu, que je n'avais point vu?

J'entendis, comme dans un rêve, qu'il reprenait :

— Faites donc attention, François!... Vous avez mis une de vos chaussettes à l'envers... Sacreblotte! est-ce que vous escomptez que je vais vous faire un cadeau?

Et il se mettait à rire, à rire gaiement, tandis que moi j'achevais, enfin, ma toilette, en sentant de plus en plus la colère bouillonner dans mes veines. Je ne fus pas long, cependant, je le proteste, à être en état de sortir.

Casimir, qui a pour moi des attentions, avait brossé mon pardessus, rectifié le pli de mon chapeau...

Je crois que la désinvolture avec laquelle David Dare traite les questions vestimentaires le navre profondément. Il s'en console en veillant sur ma propre tenue...

Quand je m'assis, ce matin là, dans la quarante chevaux dont David Dare venait de prendre le volant, je pouvais me rendre ce témoignage que j'étais infiniment plus correct que lui!

Mais il s'agissait bien de telles questions. Le quotidien supplice recommençait déjà. A son allure de course David Dare m'emmenait parmi les rues parisiennes et je commençais à me jurer à moi-même — une fois de plus — que c'était bien la dernière fois que je montais à ses côtés!

Rien ne nous arriva, cependant... Nous n'avions écrasé personne et nous ne nous étions fracassés sur aucun mur, quand l'auto stoppa à la porte de l'Hôpital Beaujon.

David Dare, déjà, sautait sur le sol:

— Ecoutez, François, me déclarait-il, j'ai réfléchi: ne m'accompagnez pas! Il vaut mieux que je sois seul avec votre camarade Eddy... Votre présence pourrait le gêner... D'ailleurs je n'en ai probablement pas pour longtemps... Ne bougez pas de la voiture!

Et il était parti que j'étais là, encore, immobile, me demandant ce que signifiaient et ce brusque revirement et les déclarations que je venais d'entendre.

Dans quel but David Dare m'avait-il prié de l'accompagner si, maintenant, il renonçait à ma présence à ses côtés? Mais, surtout, que signifiait cette idée stupéfiante qu'Edouard Smallon pourrait être gêné de se trouver devant moi?

Il y a, dans le ton d'un homme, quelque chose qui en dit généralement beaucoup plus que ses paroles. Je me questionnais:

« Ah! ça, mais David Dare le soupçonne de nouveau ? »

Et puis je haussais les épaules...

Tout de même, Smallon avait été attaqué! Si nous l'avions retrouvé étendu sur le sol, les veines ouvertes, perdant son sang avec abondance, c'était bien la preuve qu'il n'était pas le coupable?

A-t-on jamais vu un assassin se tuer lui-même? A-t-on jamais inventé qu'un voleur se gratifie lui-même de coups de couteaux?

Force me fut de conclure:

— Je perds l'esprit, tout simplement! Je prête à David Dare des pensées qu'il n'a jamais eues... Non! ce n'est pas possible, il ne soupçonne pas Eddy... Ou, alors, il est devenu fou!

Je pris une cigarette dans mon étui. Je commençais à fumer. Je me doutais bien qu'en dépit de ses assurances David Dare me ferait attendre quelque temps.

S'il lui était donné d'interroger Edouard Smallon il était, en effet, à prévoir que les réponses du blessé seraient longues. Bah! rien ne me pressait. Cette cigarette achevée je pourrais m'octroyer de faire un petit somme.

J'en étais à peine à la troisième bouffée quand, brusquement, une main se posa sur mon épaule:

— Allons! en route François! Dépêchons!...

C'était David Dare qui revenait...

Je sursautais de surprise:

— Ah! ça! vous êtes déjà là? Que vous a-t-il donc dit?

— Rien du tout...

— Comment: rien du tout?

— Il n'a pas répondu à mes questions!

— Quelles questions lui avez-vous donc posées?

— Aucune!

— Mais vous vous fichez de moi, Dare?

— Qu'est-ce qui vous prend? Pourquoi me ficherais-je de vous? Je vous dis les choses telles qu'elles sont... Je n'ai posé à Edouard Smallon aucune question et il ne m'a pas répondu, en conséquence!

— Mais, pourquoi? Il y a une raison à son silence?

Je crus comprendre tout à coup la vérité et elle me serra le cœur de pitié:

— Il est mal? Il est très mal?... Les médecins vous ont empêché...

— Il doit être très bien! J'imagine, même, qu'il se porte comme vous et moi, ce matin!

— Ah! ça... vous « imaginez »? Vous l'avez vu, pourtant?

— Non.

— Vous avez renoncé à le voir, alors?

— Pas du tout!

De guerre lasse, je haussais les épaules avec fureur:

— C'est bon! dis-je. Si cela vous amuse de plaisanter...

David Dare, au même moment, embrayait.

Il a une façon spéciale d'effectuer cette opération familière à tous les conducteurs d'automobile. Il voltige si bien sur les vitesses, il manœuvre si adroitement l'accélérateur, que l'on a, très exactement, l'impression d'être projeté en avant à la façon d'un projectile lancé par un canon!

Je fus quelques secondes silencieux. Et puis je repartis:

— Eh bien?

Dans le vent de la course David Dare me jeta:

— Eh bien, je ne plaisante pas du tout! Mais, vous m'empêchez de vous apprendre les nouvelles... D'ailleurs il n'y en a qu'une... Et elle est assez simple... Je dirais, même, qu'elle était presque prévue!... Voià: Edouard Smallon n'est plus à l'hôpital...

— N'est plus à l'hôpital?...

— Non! dit mon patron. Il a fichu le camp...

Il enfonça le pied plus avant sur l'accélérateur et la voiture bondit si vite que toute conversation devint impossible.

Mais ne savais-je pas, dès lors, l'essentiel? Edouard Smallon avait « fichu le camp »!

Oh! il n'était pas « parti ». Ce n'était pas ce que me disait David Dare. Entre « partir » et « fiche le camp » il y a une nuance que les gens les moins familiarisés avec l'argot comprendront aisément...

Alors, tandis que l'auto, de nouveau, voltigeait parmi les carrefours d'Auteuil, je me criais à moi-même:

— Ah! cette fois, c'est clair! Si Eddy a fichu le camp c'est qu'il est coupable! »

Il ne pouvait, en effet, y avoir le moindre doute...

Seulement, connaître le nom d'un coupable, ce n'est point, hélas! tout savoir d'un mystère policier.

Il me fallait comprendre comment le misérable avait procédé.

Sa fuite était un aveu. Mais c'était un aveu laconique! Ma raison réclamait des détails.

Je n'avais, d'ailleurs, aucune hésitation à deviner que ces détails allaient m'être rapidement fournis.

Pilotant toujours à la façon d'un coureur, David Dare reprenait le chemin de son domicile.

Si nous rentrions à la maison n'était-ce pas, pour moi, la certitude de confesser rapidement mon énigmatique patron?

Le malheur est que l'on a toujours des certitudes, et que les certitudes — j'arrive à m'en persuader — sont souvent rien autre chose que de décevantes hypothèses!

CHAPITRE VI

De cette fragilité de la certitude j'allais, aussi bien, rapidement obtenir une démonstration nouvelle et péremptoire.

Nous venions de passer, en effet, le nouveau pont qui enjambe le chemin de fer Auteuil-Saint-Lazare quand David Dare commença d'actionner l'avertisseur de sa voiture.

C'est un avertisseur terrible et dont la puissance est telle qu'elle est franchement insupportable. Maintes fois, les habitants du quartier se sont plaints au Commissariat de Police. Maintes fois, David Dare a dû, de ce chef, acquitter des contraventions, que je puis, moi-même, qualifier de méritées....

Mais cela ne l'empêche pas d'annoncer ainsi, à distance, son arrivée chez lui!

« Payer une contravention » dit-il, « c'est beaucoup moins ennuyeux que d'attendre cinq minutes que l'on vous ouvre les portes

du jardin! Alors, je continue à avertir le portier de mon approche! »

...Nous trouvâmes, en effet, les grilles ouvertes, et l'auto put les franchir sans ralentir, manœuvre qui avait pour conséquence obligatoire un coup de frein énergique, stoppant enfin l'engin au bas du perron.

Nous nous apprêtions à descendre, quand, sur ce perron, Casimir apparut.

— Quelque chose à me dire? questionna David Dare, qui sait à merveille lire sur les traits de son impassible et laconique serviteur.

Casimir s'inclina:

— Oui Monsieur! Je viens prévenir Monsieur...

— De quoi?

— De ce qu'une visite attend Monsieur.

— Ah! Ah!... Une visite? Elle vous a donné son nom. cette visite?

— Oui, Monsieur!... Ce Monsieur m'a dit de dire à Monsieur qui il était.

— Parfait, Casimir. Alors dites-le?

— C'est Monsieur Edouard Smallon...

— Oh! sursautais-je.

Franchement je m'attendais à tout, mais je ne m'attendais pas à cela!

Qu'Edouard Smallon ait fichu le camp de l'hôpital, c'était, évidemment, significatif...

Mais qu'Edouard Smallon, ensuite, soit venu se réfugier chez le plus perspicace de ses poursuivants, chez David Dare lui-même, c'était bien significatif aussi!

Est-ce que d'un seul coup, ceci n'effaçait pas toute la gravité de cela?

Dix secondes plus tôt j'aurais conclu, sans la moindre hésitation, à la culpabilité de mon camarade. Comment le faire, désormais? Parti mystérieusement de l'hôpital il était venu là, chez David Dare, le plus volontairement du monde!

Fallait-il croire à une bravade?

Il y avait une explication infiniment plus plausible: ce garçon n'avait jamais été un coupable.

S'il était parti de Beaujon, c'était, tout simplement, qu'une raison valable l'avait incité à quitter le service hospitalier...

S'il était là, attendant David Dare, c'était qu'il ne lui était pas même venu à l'idée que son attitude put prêter à la critique ou au soupçon!

Aussi bien, et je n'hésite pas à le dire, si j'étais étonné, David Dare n'était pas moins surpris...

Mon patron contrôle, d'ordinaire, merveilleusement ses attitudes. Quand il ne le veut pas permettre, je défie qu'on lise sur son visage ses impressions! Mais il n'avait, évidemment, aucune raison pour se défier de moi, et il me laissait parfaitement deviner qu'ayant appris cinq minutes plus tôt qu'Edouard Smallon avait pris la fuite, il était fort étonné de découvrir, cinq minutes plus tard, que cette fuite l'avait amené chez lui...

David Dare, toutefois, maîtrisait rapidement ses réactions.

— C'est très bien! faisait-il. Je rejoins Edouard Smallon à l'instant...

Et il se tournait vers moi:

— Vous m'accompagnez, cher? Ou bien vous préférez aller vous coucher?

Mais c'était là, sûrement, pure ironie! David Dare devait bien se douter que rien, cette fois, ne m'aurait empêché d'assister à la rencontre des deux hommes.

Sans se hâter, cependant, David Dare dépouillait son pardessus, et j'en faisais autant. Puis, une cigarette à la bouche, il ouvrait la porte de son fumoir.

Sa voix fut cordiale, très cordiale, tandis qu'il saluait son hôte:

— Bonjour, Monsieur Smallon!... Comment allez-vous, ce matin? Un peu de fièvre, un peu de courbature peut-être? J'espère que vos pansements sont solides?

Eddy s'était levé à notre entrée. Il portait, en effet, un double pansement. Toutefois, sa pâleur mise à part, il ne semblait pas trop se ressentir de la tragique attaque dont il avait été la victime.

Il s'était avancé à notre rencontre, il nous tendait la main gauche:

— Vous m'excusez? faisait-il. Me voici gaucher pour quinze jours, paraît-il!

— Et fugitif pour combien de temps? interrogeait déjà David Dare.

Un sourire passa, moqueur, sur les traits de mon ami:

— Fugitif? répétait-il, reprenant volontairement le mot de David Dare. C'est vrai! je suis en fuite!... Et cela ne fait pas honneur à ma bravoure...

— Pourquoi dites-vous: à votre bravoure?

— Parce que, Monsieur David Dare, si j'ai pris la fuite, ce matin, de Beaujon, c'est que... j'avais la frousse!

— Je ne comprends pas du tout? fit mon patron. De quoi aviez-vous la frousse?

Edouard Smallon n'hésita pas une seconde. J'entends encore sa réponse sonner dans mes oreilles:

— Attendez! faisait-il. Cela, je vous le

vous dirai tout à l'heure... Mais il me faut, d'abord, vous demander quelque chose... Que s'est-il passé hier soir?

Or, et je le confesse sans hésiter, David Dare devait ressentir, à ce moment, le même étonnement que moi-même.

En voyant Edouard Smallon nous nous étions figurés, tous les deux — ce n'était que trop certain — que nous allions entendre des révélations sensationnelles...

Eh bien! les rôles se renversaient! C'était Edouard Smallon qui prétendait nous demander les renseignements nécessaires!

Je fis la grimace. David Dare, tout au contraire, ne manifesta aucunement ses impressions. Sur le même ton il questionnait:

— Que voulez-vous savoir, au juste?

— Qui m'a attaqué? demanda Edouard Smallon.

David Dare, cette fois, se prit à sourire.

— Vous n'en avez aucune idée?

— J'aime mieux ne pas répondre! fit Eddy.

— Parce que?

— Parce que, mon Dieu, je croirais abo-abominable d'émettre un soupçon quand je ne suis pas sûr de mon fait...

— Avez-vous donc un soupçon?

— Oui! Mais... rien qu'un soupçon! Et un soupçon si léger, encore!

Il y eut un silence...

Oh! certes, je suivais avec attention cette discussion. David Dare, avec une science consommée, n'avait-il pas brusquement repris l'offensive? Ce n'était plus, maintenant, Eddy Smallon qui questionnait: c'était lui.

Il répéta, tout doucement:

— Donc, vous avez un vague soupçon? Eh bien! n'ayez aucun scrupule!... Il est très probable que ce soupçon, j'ai deviné sa nature... Mais j'aimerais vous entendre confirmer mes suppositions... Parlez, Monsieur Smallon? Vous ne vous adressez pas au détective... Vous ne faites pas une déposition officielle... Ce que vous dites, en ce moment, restera entre nous!... Vous avez vu votre agresseur?

— Je ne l'ai pas vu... non!

— Alors, vous avez cru le voir?

— Oui! c'est cela!... J'ai eu l'impression que je l'avais vu...

— Pardon! pardon! Mais, quand, avez-vous eu cette impression?

— Ce matin... En recevant une visite à l'hôpital!

— Vous avez donc reçu une visite, à Beaujon?

— Oui! Quand j'ai ouvert les yeux quelqu'un était là, à mon chevet, qui me regardait avec un intérêt passionné...

— Oh! oh!... Qui donc?

— Monsieur David Dare, vous le savez aussi bien que moi?... Nommez-le!... Vous m'éviterez un remords...

— Soit! Si vous voulez!

David Dare se leva. Il tournait le dos à Eddy cependant qu'il parlait. Il allait, tout simplement, vers son petit bar roulant, et s'apprêtait à traîner le meuble vers notre visiteur:

— Vous avez cru voir et reconnaître Louis Maran! dit-il.

Je vis, devant moi, Eddy Smallon tressaillir des pieds à la tête.

Un éclair avait jailli de ses prunelles. Mais vite il baissait les yeux:

— David Dare, fit-il, je n'irai pas par quatre chemins! Après tout, il faut que l'on en sorte de cette aventure tragique?... C'était sûrement Louis Maran qui me rendait visite ce matin à l'hôpital!

— Vous lui avez parlé?

— Naturellement...

— Alors?

— Alors? Pendant que je le considérais, il me semblait qu'une image confuse se dégageait en moi... Je me revoyais dans le salon de Madame de Verneuil... J'étais installé sur l'un des excellents fauteuils de cette jeune femme... Tout à coup, il me semblait que je prenais connaissance d'une sorte de torpeur qui était en moi...

— Bien! Vous aviez bu, n'est-ce pas?

— En effet! Du wisky...

— Parfait! Tout cela est contrôlable! Continuez?

— Je me réveillais donc, vous dis-je, d'une sorte de torpeur. Et puis, tout à coup, devant moi, il y avait quelqu'un, quelqu'un qui se penchait sur moi, qui levait la main, quelqu'un qui tenait entre ses doigts une chose petite, brillante...

Brusquement Eddy Smallon s'interrompit.

Il y avait, sur son visage expressif, une crispation soudaine. On aurait dit que l'émotion de rappeler ces souvenirs lui était douloureuse.

Il repartit, pourtant, sans qu'aucune question lui ait été posée:

— Oui! L'inconnu qui était devant moi tenait quelque chose de brillant entre ses doigts... Une lame de rasoir... Vous savez ce que je veux dire? Une de ces lames pour rasoir mécanique?...

— Alors? Alors?

— Alors? Comme je pensais à cela, et comme, à l'hôpital, Louis Maran se penchait toujours sur moi, pour guetter mon réveil, brusquement j'ai compris la vérité... Il m'apparut que ma mémoire se réveillait!... C'était lui!... C'était ce visage que j'avais vu dans ma torpeur!... Oh! vous entendez, Monsieur David Dare que, tout de même, je n'affirme pas?... Non!... Mais, enfin, je crois... J'ai peur...

— Oui! dit paisiblement David Dare. Vous soupçonnez...

— C'est cela! confirma Eddy Smallon. Je soupçonne!

Et, cette fois, le silence s'éternisait...

Je ne sais pas, naturellement, à quoi songeait mon patron. Mais je puis rapporter avec exactitude mes propres pensées:

Parbleu! ce phénomène de résurrection de la mémoire n'avait rien d'extraordinaire. Tous les experts du monde certifieraient, à l'envie, qu'il était fréquent, qu'il se produisait sous le coup d'émotions imprévues...

Il était donc parfaitement possible qu'à demi endormi par un soporifique, Edouard Smallon ait vu son agresseur, sans prendre nettement conscience de sa personnalité...

Et il était parfaitement possible aussi, que, plus tard, se retrouvant en présence de Louis Maran, sa mémoire se soit faite tout à coup précise...

Mais, en même temps que j'écoutais cette impressionnante déposition, je me disais:

« — Seulement, tout cela, ce n'est pas une preuve?... Il n'y a pas un tribunal, pas même un juge d'instruction, qui accepterait une inculpation de Louis Maran sur de telles bases! « Croire » que l'on voit, ce n'est pas voir! « Imaginez » que l'on se rappelle, ce n'est pas véritablement se souvenir!... Non! non!... cette histoire ne tient pas debout... légalement! »

Et, j'en étais, d'ailleurs, d'autant plus convaincu que, tout de suite, je songeais à l'impossibilité matérielle qu'il y avait à accuser Louis Maran...

N'était-il pas demeuré continuellement avec sa fiancée Josette de Verneuil?

Fallait-il, alors, inventer que Josette de Verneuil était sa complice?

Je crois que la sueur de l'angoisse devait perler à mon front!

David Dare, cependant, agissait toujours paisiblement. Aucune hâte en lui. Rien que des gestes mesurés et qui paraissaient indifférents.

Il avait traîné le petit bar roulant jusqu'aux fauteuils où nous avions tous pris place. Il commençait d'empiler la glace dans le shakers. Pensait-il donc nous offrir des coktails à pareille heure?

Eddy Smallon s'étant tu, David Dare fit simplement:

— Alors?

Je le battrais quand il dit ce mot là! Il a une façon de le prononcer qui me porte sur les nerfs. Son « alors » c'est comme un coup de fouet qui lui servirait à pousser en avant les témoins qui se taisent trop vite à son gré!

De fait, Edouard Smallon reprenait la parole:

— Alors, vous inventez la suite, Monsieur David Dare? Quand j'ai eu imaginé cela, j'ai éprouvé une peur intense à la pensée que, de nouveau, Louis Maran était auprès de moi... N'allait-il pas se jeter encore sur mon pauvre personnage?... N'allais-je pas voir, pour la seconde fois, une lame de rasoir entre ses doigts? Bref, je criai!

— Ah! Ah! vous avez crié?

— De toutes mes forces!... L'infirmière est accourue. Tumultueusement on a prié Louis Maran de s'éloigner... J'ai entendu, dans le couloir, des voix qui expliquaient la nécessité de me laisser dans le plus grand calme...

— Et l'on vous a laissé, en effet, au calme?

— Oui! On m'a laissé tout seul dans ma chambre... Alors, naturellement, j'en ai profité! Fébrilement je me suis habillé. Et puis j'ai enjambé la fenêtre, gagné les cours, passé fièrement devant le portier... Le temps d'arrêter un fiacre et je me suis fait conduire ici!

Avec une sobre énergie Edouard Smallon, tout à coup, affirmait:

— Je ne veux pas me laisser saigner comme un lapin! Je suis prêt à me défendre!... Vous m'y aiderez, n'est-ce pas, Monsieur?

— Certainement! fit David Dare.

Il ne s'occupait plus de son bar roulant. Il s'était croisé les bras sur la poitrine. Sa voix fut toute douce, toute bénigne, cependant qu'il demandait:

— Au fait! vous n'aviez jamais vu Louis Maran?... C'est un inconnu pour vous?

Je m'attendais à une réponse affirmative. Tout au contraire Eddy secoua la tête:

— Ecoutez, déclarait-il, j'hésite à vous répondre? Maintenant, quand j'y réfléchis, il me semble que j'ai dû rencontrer ce misérable quelque part... Tenez: je me suis même demandé, si je ne l'avais jamais croisé au club...

Il se tournait vers moi:

— Mon cher, vous n'avez pas souvenir, vous, qu'il soit venu au T.A.C.F.?

Mais je hochais la tête négativement.

Non! moi, j'en étais certain, je n'avais jamais rencontré Louis Maran!

Alors David Dare recommença à s'occuper de ses cocktails.

— Bizarre! faisait-il. Très bizarre!

Et il allait, sans doute, nous expliquer ce qu'il considérait comme très bizarre, lorsque, dans le fumoir, un aigre carillon retentissait.

— Le téléphone! dis-je.

David Dare avait si bien sa présence d'esprit qu'il me répondit par une raillerie:

— Merci! faisait-il. Je ne l'aurais jamais deviné!

Il était à l'appareil déjà...

Nous entendîmes parfaitement les propos qu'il tenait:

— Allo!... Oui, ici David Daré... Mais, certainement je vous écoute!... Non! non!... Il est retrouvé!... Ah! ah! vous avez quelque chose de grave à m'apprendre?... Oui! Eh bien, Madame, vous ne m'étonnez aucunement!... Naturellement, je le savais!... Allo? allo?... On va nous couper!... Oh! vous n'avez rien d'autre à me dire?... En effet, cela suffit!... allo? allo?... compris Madame! Dans cinq minutes je me mets en route pour aller vous rendre visite...

Il avait raccroché déjà. Il nous expliquait, nonchalamment:

— Madame Josette de Verneuil!... Elle voulait m'annoncer...

— Quoi donc?

Avec un beau sourire David Dare se tourna vers Eddy Smallon:

— Oh! fit-il, naturellement, elle voulait m'annoncer que ses joyaux ont été volés... Que vouliez-vous qu'elle me dît, si ce n'était cela?

Et j'avoue qu'en écoutant les propos de David Dare mes pensées recommencèrent à tourner suivant un rythme fantastique...

Qui soupçonnait-il donc, ce diable d'homme?

Soupçonnait-il, même, quelqu'un?

Comme toujours, je savais exactement ce qu'il savait! Comme toujours, je ne l'avais guère quitté depuis le début de l'enquête...

Mais, comme toujours, aussi, il me fallait bien m'avouer à moi-même, sans plaisir assurément, que je n'avais aucune certitude, qu'il m'était impossible de suivre une piste précise, et que tout s'emmêlait, tout s'embrouillait, tout se contredisait, dans les pauvres dépositions qu'il m'avait été donné d'entendre...

Cinq minutes plus tôt j'étais prêt à accuser Edouard Smallon.

Puis je m'étais plu à voir en lui un innocent...

Maintenant je me rendais compte que certaines de ses réponses avaient ébranlé mes convictions...

Mais de quel ton David Dare venait-il de parler de Mme de Verneuil!

Était-ce elle la coupable?

Avait-elle trouvé moyen de duper Louis Maran?

Je me dis, brusquement:

« — Parbleu! elle lui a peut-être servi du wisky, à lui aussi? »

C'était possible, après tout! Dès lors que les drogues jouent leur rôle dans une enquête, il faut tout supposer, tout regarder comme admissible!

Et, cependant?...

Je crois que je parlais tout haut, à cet instant. J'ai dû dire:

« — Il n'y avait qu'un verre, sapristi! »

Sur quoi David Dare se tourna, souriant, vers moi:

— Allons! allons! fit-il. Pas d'excès de zèle, François! Vous n'allez pas, maintenant, reprocher à Monsieur Smallon de boire seul?... Sacreblotte! il se fait tuer seul, aussi!... Et je pense que ceci excuse bien cela?

Et puis, toujours haussant les épaules, il se penchait affectueusement sur le jeune homme:

— Dites-moi, cher Monsieur, vous sentez-vous assez bien pour nous accompagner chez Mme de Verneuil? Ou bien préférez-vous demeurer ici? Ce serait peut-être sage de vous reposer... Hein?

C'était, je crois plus que sage, c'était obligatoire! Eddy voulait bien se mettre debout mais il flageolait d'une façon si visible sur ses jambes que David Dare, sans hésiter, sonnait Casimir:

— Tu vas installer Monsieur sur le divan. Téléphone également au docteur. Prie-le de passer d'urgence... Tu lui expliqueras que Monsieur est blessé et que je lui demande de lui donner ses soins... Allons, dépêche-toi!...

Et puis, aimablement, il affirmait:

— Ne vous faites aucun mauvais sang. Attendez-nous bien tranquillement! Nous ne serons pas longtemps absents...

Je pense que c'était, en effet, pour écou-

ter, le temps de cette absence, que David Dare pilota sa voiture plus vite que jamais jusqu'à la rue d'Edimbourg...

Oh! cette fois, nous risquâmes la catastrophe de plus près que le matin encore! Il y eut certain autobus, au tournant du Boulevard de Villiers, que nous frôlâmes de telle sorte que je fermai les yeux!

Bah! les ivrognes et les fous sont protégés! La rue d'Edimbourg nous reçut intacts et Josette de Verneuil, charmante dans un déshabillé du matin, nous félicita, Dare et moi, de notre mine reposée:

— Vous êtes extraordinaires! balbutiait-elle. Comme les hommes sont heureux... On ne dirait jamais que vous avez passé la nuit... Tandis que moi je me sens laide, les traits gonflés... les yeux tirés...

Elle était, naturellement, jolie à ravir! Elle attendait des compliments...

David Dare lui fit cette surprenante déclaration:

— Vous oubliez de dire, Madame, que si les hommes supportent mieux la fatigue, les jolies femmes ont sur eux l'avantage d'utiliser les masques de beauté!... Sûrement vous en avez mis trois ou quatre, ce matin, pour avoir un teint si ravissant?

Etais-je donc venu là pour assister à un marivaudage?

Je sus, tout de suite, que tel n'était pas mon destin...

Sans attendre la réponse de la jeune femme, David Dare questionnait:

— Soyons sérieux! Voici une demande que vous allez trouver insultante... mais que vous me pardonnerez! Je vous trouve presque souriante, Madame. Et cependant on vient de vous voler un trésor! Comment est-ce possible?

Immédiatement le visage de Mme de Verneuil changeait d'expression:

— Monsieur, déclarait-elle, c'est que je fais contre fortune bon cœur! C'est, aussi, que les bijoux dont on m'a dépouillée sont d'une telle nature que j'espère qu'il sera aisé de les retrouver... Je suis persuadée qu'en tous cas on ne saurait les vendre!

— Même démontés? Même cassés en morceaux, Madame?

— Oh! taisez-vous!... Cela ce serait horrible!... non! non! je ne veux pas y croire!

Alors, la petite question que j'attendais tomba des lèvres de David Dare, lancée d'un ton indifférent:

— Vous étiez assurée, n'est-ce pas?

— Oui. Naturellement...

— Assurée pour une grosse somme?

— Mais... Pour la valeur de ces bijoux?

— A une Compagnie solvable, Madame?

— A la plus solvable des compagnies...

— Et vous vouliez les vendre, ces bijoux?

— J'avais des pourparlers, en effet, à ce sujet.

— En ce cas, Madame, après tout, ce vol n'est pas un si grand malheur!

Je vis devant moi Mme Josette de Verneuil pâlir étrangement...

Comprenait-elle l'insinuation blessante que David Dare avait mise dans ses paroles?

Etait-ce de rage qu'elle blêmissait?

Ou bien, tout simplement, s'épouvantait-elle à la pensée qu'un soupçon avait pu l'effleurer?

David Dare, cependant, avait une bien étrange attitude!

Je le savais homme du monde. Maintes fois j'avais éprouvé qu'il était, en toutes circonstances, courtois. Comment donc avait-il pu se laisser aller à de telles paroles?

Ce n'était pas dans la manière de mon patron.

Mais j'allais être encore bien plus surpris...

Changeant, en effet, la conversation, ne laissant pas à Mme Josette de Verneuil le temps de trouver une réponse, il l'interrogeait de nouveau:

— Dites-moi, Madame, M. Louis Maran n'est pas ici?

La jeune femme, nerveusement, haussa les épaules:

— Non, certes!... Pas de si bonne heure...

— Il a passé la nuit chez vous, cependant?

— Il a quitté ma demeure à sept heures du matin...

— Et vous avez constaté le vol à quel moment?

— Vers neuf heures, Monsieur Dare.

— C'est-à-dire après son départ?

— Oui!... Bien après son départ... Figurez-vous que j'ai réfléchi à ce que vous m'aviez dit, cette nuit? Il était, en effet, un peu imprudent de garder de tels trésors ici. Bref, je me suis disposée à prendre ces joyaux et à les porter à ma Banque, dans mon coffre... J'ai donc été jusqu'à mon salon, j'ai voulu ouvrir mon petit meuble de sûreté, et c'est à ce moment que je me suis aperçu...

— Bravo! Madame, on dirait que vous allez au-devant de mes curiosités!

Il y avait, dans le ton de David Dare, cependant qu'il articulait ces mots, quelque chose que je n'aimais pas...

Oh! parbleu, c'était encore une fois la

grande intimité que nous avons, lui et moi, qui me permettait de noter cette nuance.

David Dare en usait décidément sur un ton imprévu avec Mme de Verneuil!

Un étranger aurait pu croire qu'il persiflait. J'avais, moi, une tout autre impression. Je me disais, sans oser encore l'admettre:

« Mais c'est elle qu'il accuse! C'est elle, sûrement! »

Et puis je n'avais plus le temps de me livrer à mes réflexions.

David Dare continuait:

— Monsieur Louis Maran doit-il rentrer bientôt?

— Rentrer? Venir ici, voulez-vous dire?

— En effet!

— Je l'ignore, Monsieur Dare. Je pense qu'il passera ce matin, mais je ne sais pas à quelle heure...

— Et vous ne savez pas où il est, en ce moment?

— Oh! cela, si!... Je crois qu'il a été à la Sûreté déposer une plainte en règle...

— Tiens! tiens! fit David Dare.

Josette de Verneuil baissa les yeux et répondit, d'une voix qui me sembla railleuse, à son tour:

— Vous l'excuserez, j'espère?... Que voulez-vous!... Il est très entêté!... Alors il se figurait que M. Smallon ayant été vous chercher à votre domicile, vous n'agissiez pas, en quelque sorte, officiellement dans cette aventure... Bref! il voulait faire les choses en règle!... C'est pourquoi je n'ai pu l'empêcher de passer voir vos chefs.

— Il a très bien fait! affirma David Dare.

Et, toujours de son ton paisible, ayant l'air de s'adresser à moi, il continuait:

— Cette visite aux chefs de la Sûreté c'est, d'ailleurs, en sa faveur, un indiscutable alibi!...

Ce qui, tout naturellement, faisait sursauter Mme de Verneuil.

— Un alibi? protestait-elle. Mais il n'a pas besoin d'un alibi, que je sache?

— On a toujours besoin d'un alibi, Madame!

— Ah! ça! vous n'allez pas l'accuser, cependant?

— Madame, un policier n'accuse jamais!.. Ce sont les faits qui accusent... Le policier doit borner son rôle à enregistrer les faits!

— Eh bien! Monsieur, les faits n'accusent pas mon fiancé, je pense?

— Madame, dit tranquillement David Dare, j'ignore les faits!

Et cette déclaration était si surprenante, après, déjà, une si longue enquête, que je regardais moi-même David Dare avec des yeux que la stupeur arrondissait.

Que voulait-il donc insinuer?

Je devais l'apprendre à l'instant même:

— Voyez-vous, Madame, continuait David Dare, je sais jusqu'à présent de petites choses, mais j'ignore les principales. Vous doutez-vous que parmi ces choses principales la plus urgente à connaître, selon moi, serait l'heure du crime?

— L'heure où l'on a voulu assassiner Monsieur Smallon?

— Non, Madame! L'heure où l'on a volé vos diamants...

— Mais, Monsieur, cette heure est connue?

— Veuillez donc me la dire?

Et, tranquillement, sans laisser à la jeune femme le loisir de lui répondre, David Dare expliquait:

— Assurément, Madame, le vol n'a pas été commis hier « pendant » que M. Smallon était dans le salon... Cela, vous savez bien que c'est impossible?... Comment aurait-on sorti les bijoux de la pièce?... D'autre part, le vol n'a pas été commis « après » l'attentat réalisé contre M. Smallon. A ce moment vous étiez dans la pièce voisine en compagnie de M. Maran... Vous surveilliez donc votre fiancé, et votre fiancé vous surveillait... Vous en tombez d'accord?

— Oui! si vous voulez dire que nous pourrons, l'un et l'autre, certifier parfaitement notre innocence!

— C'est bien ce que je voulais dire! Mais, je continue... Le vol avait donc été commis « avant » que M. Smallon n'entre dans le salon?

Ce fut, cette fois, Josette de Verneuil qui nia cette possibilité:

— Non, Monsieur! déclarait-elle, nettement. Je puis vous assurer que cela n'est pas... Deux minutes avant que M. Smallon ne prît place dans le salon, j'avais, moi-même, vérifié mes bijoux. J'étais inquiète, vous comprenez? J'étais nerveuse? Bref! j'ai voulu en faire l'inventaire... J'achevais de donner le dernier tour de clé à la serrure de sûreté quand M. Smallon est revenu... Par conséquent...

— Par conséquent, fit tranquillement David Dare, voilà un nouveau mystère!... Les bijoux n'ont pas été volés « avant » l'arrivée de M. Smallon... Ils ne l'ont pas été davantage « pendant » qu'il était là... Et ils ne l'ont pas été encore « depuis » qu'il est parti. Vous avouerez, Madame, que cette affaire est compliquée?

Seulement, tandis que Dare parlait ainsi, ses yeux et son sourire démentaient la gravité de ses paroles...

Oh ! cette fois encore, j'étais certain de ne pas me tromper: il avait compris la vérité !... il la pressentait au moins !... Ce diable d'homme suivait une piste, et cette piste devait être, selon lui, parfaitement évidente...

Comment ne l'apercevais-je pas moi-même, pourtant ?

Il faut deux minutes pour faire un examen de conscience, et je fis le mien. J'y employais toute la sincérité dont je suis capable, j'usais de toute la franchise que la nature a mise à ma disposition...

Eh bien ! il n'y avait qu'une seule conclusion à tirer de tout cela: c'était que David Dare était plus fort que moi ! C'était que j'étais un sot ! C'était que j'étais aveugle !

Oh ! ce n'était pas, véritablement, que je fus sans soupçons ! C'était plutôt le contraire !

Parbleu ! j'avais accusé successivement Edouard Smallon, puis Louis Maran, puis Josette de Verneuil ! Est-ce que maintenant, je n'étais pas prêt à les accuser tous en même temps ?

Mais je m'insurgeais, heureusement, assez vite, contre un tel sentiment, et la logique fut, de nouveau, ma règle de conduite:

« J'écarte de toute culpabilité Edouard Smallon ! » me déclarais-je. « J'ai deux raisons pour cela: il a été blessé d'abord... et enfin, il était encore à l'hôpital ou chez nous quand le vol a été commis ! »

Car je n'avais aucune illusion...

Cette heure du vol que David Dare n'arrivait pas à préciser je la lui aurais indiquée, moi !

Le larcin n'ayant pu se commettre tant que Louis Maran s'était trouvé aux côtés de sa fiancée, tant que le salon avait été surveillé, il était évident que le cambriolage avait eu lieu depuis le départ du jeune homme...

Ah ! il avait été bien inspiré, ce malheureux fiancé, quand il avait voulu se rendre « officiellement » à la Sûreté pour y requérir les secours « officiels » d'un policier « officiel » !

J'écartais, de même, Louis Maran, que Josette de Verneuil n'avait point perdu de vue. Une identique raison m'obligeait à écarter, enfin, Josette de Verneuil elle-même.

« Si bien » me dis-je, dépité tout à coup « que je n'accuse plus personne, après avoir accusé tout le monde ? »

C'était à devenir fou...

Cette histoire tournait à la rengaine. J'en étais obsédé !

Et David Dare, qui souriait toujours ! qui avait l'air de prendre les choses à la façon de plaisanteries plus ou moins spirituelles !

Mais je me trompais...

La voix de mon patron me tira de mes réflexions. Et elle n'était plus aimable du tout, cette voix ! Elle s'était faite sévère, désagréable. Elle décelait une sorte d'exaspération que David Dare ne prenait aucun soin de dissimuler:

— Allons ! faisait-il, réveillez-vous François ?... Cessez de bailler aux corneilles !... Il est temps de conclure, maintenant !

Et, de la manière que l'on invite un enfant à être poli, il achevait:

— Présentez vos hommages à Madame et venez, mon ami !.. Je vais vous montrer des choses intéressantes...

Il s'inclinait, lui, à peine, devant Mme de Verneuil. Il avait l'air, tout à fait, d'un fou ou d'un illuminé...

Tandis qu'il s'éloignait, à grandes enjambées, vers la porte de l'appartement, tandis que je suivais, courant presque, je me disais:

« — Mais, Mme de Verneuil doit le prendre pour un hurluberlu ? »

Et je crois que cela me contristait un peu... si cela m'amusait beaucoup !

CHAPITRE VII

Nous descendîmes l'escalier, mon patron et moi, sans échanger un mot.

David Dare n'avait, probablement, rien à me communiquer. Pour moi il me semblait que j'avais tant de questions à poser à mon compagnon que je ne savais trop par laquelle commencer !

On a pu noter, en effet, que je suis observateur. On a pu remarquer qu'en dehors de toute logique apparente il y a des instants où je bénéficie de sortes de pressentiments...

Eh bien ! au moment où nous quittions Mme de Verneuil, j'avais une intuition secrète.

Il me semblait que David Dare était content de lui. Il me paraissait qu'il s'estimait, désormais, renseigné. Je n'aurais pas osé, peut-être, le proclamer, mais j'avais la

conviction intime que l'affaire avançait et que, à tort ou à raison, David Dare était prêt à se lancer sur une piste!

Je n'ajouterai pas que j'en étais étonné... Une fois de plus je pouvais m'avouer que mon patron ne savait rien que je ne connus moi-même. Or, j'aurais été bien en peine de déduire une conclusion des témoignages ou des constatations qui étaient, en somme, nos seules sources d'information.

David Dare, cependant, n'avait-il pu remarquer quelque chose dont il n'avait point jugé bon de m'avertir?

Mais je repoussais cette hypothèse!

David Dare est, ce que l'on appelle, un beau joueur. Il ne dissimule pas ses cartes. Il étale au contraire son jeu. On sait ce qu'il sait! S'il gagne la partie, c'est, tout simplement, qu'il fait preuve d'une habileté plus grande que celle dont on est capable...

J'allais, d'ailleurs, en avoir rapidement la preuve.

Nous atteignions, en effet, le dernier étage de l'escalier, lorsque mon patron s'arrêtait net devant moi, et d'un geste, m'invitait au silence.

Des voix parvenaient jusqu'à nous. Dans l'antichambre, dans le vestibule, plutôt, de l'immeuble, on conversait. Il y avait une voix d'homme, et il y avait une voix de femme. La voix de femme disait:

— Enfin! ça n'est pas trop mal!... vous êtes venu de bon matin... C'est qu'aussi ça n'est pas amusant de se lever toute la nuit?

La voix d'homme ripostait:

— En tous cas ça ne sera pas long!... D'abord, la panne est facile à trouver... Vous voyez? C'est un tour qu'on vous a joué! On a coupé, net, la commande!... Alors ça n'est pas étonnant que ça ne fonctionnait pas!

J'avoue que ces paroles m'étaient totalement incompréhensibles. De quelle panne s'agissait-il? Quelle commande avait été coupée?

Je regardais David Dare. Il riait en silence. Il avait l'air de s'amuser beaucoup.

— Dites-donc, reprenait, au même moment, la voix de femme, vous n'allez pas faire de saletés, hein?

La voix d'homme déclarait, péremptoire:

— Mais non! mais non!... Y'en a pour cinq minutes... Vous bilez donc pas!

Alors se remettant en marche, David Dare chuchotait à mon oreille:

— C'est moi qui ai coupé la commande!

Mais, la commande de quoi?...

Mais que voulait dire ceci encore? Et à quoi pouvait faire ainsi allusion David Dare?

Nous trouvâmes, dans le vestibule de l'immeuble, la concierge en grande conversation avec un ouvrier qui manœuvrait une lampe à souder et s'affairait à chercher dans sa trousse...

La voix de David Dare fut tout à fait naturelle cependant qu'il interrogeait la gardienne de l'immeuble:

— Tiens? demandait-il, votre porte ne fonctionnait plus?

Alors la concierge, volubile, se répandit en lamentations:

— Mai non, mon bon Monsieur!... Justement cette nuit elle ne fonctionnait pas! Tenez: cinq minutes après que vous étiez parti un locataire est rentré... Ah! ce qu'il carillonnait le pauvre homme!... Et moi, de mon lit, j'avais beau manœuvrer la commande, je n'arrivais pas à faire ouvrir la serrure!... Il a fallu que je me lève...

La brave femme se campait, les poings sur la hanche et, toujours bavarde, continuait:

— Alors ça n'a pas arrêté! Y avait, comme ça, les gens du second qui étaient au théâtre... Pour eux aussi il a fallu que je saute du lit!... Paraît que la commande de la serrure était tranchée net... Encore un tour que l'on m'a joué... Avec les domestiques faut toujours s'attendre à des blagues comme cela!... Bien sûr, c'est l'un d'eux qui a fait ce joli coup! Ça leur semble rigolo, n'est-ce pas, de m'obliger à me lever!... C'est pourtant des affaires où l'on prendrait du mal?... Il ne faisait pas chaud, cette nuit!...

Je gage que l'excellente concierge aurait, de la sorte, continué à se lamenter pendant des heures entières. Mais David Dare ne lui en laissait pas le loisir:

— Au fait, Madame, interrompait-il, mais c'est intéressant ce que vous me dites! Si la porte ne fonctionnait plus, il était bien impossible, n'est-ce pas, d'entrer dans la maison sans que vous veniez vous-même ouvrir?

— Mais, bien entendu!... C'est ce que je vous dis!

— Alors vous avez vu, et vu de près, toutes les personnes qui se sont introduites dans l'immeuble?

— Sûr!...

— Dans ces conditions, Madame la concierge, vous seriez prête à témoigner, n'est-ce pas, qu'aucun étranger n'est entré ici?

— Mais comme de juste, Monsieur!

David Dare se retournait vers moi. Je voyais sur son visage se peindre une intense satisfaction et j'avoue que j'étais loin d'en comprendre le motif...

Oh! j'avais saisi, naturellement, la ruse de mon patron. Il avait, à l'instant où nous quittions la maison, coupé, net, la commande pneumatique de la serrure pour obliger la concierge à considérer de près tous les visiteurs de l'immeuble. Ainsi il pouvait acquérir la certitude que nulle personne étrangère à la maison, comme il venait de le dire, ne s'y était introduite.

Mais cela ne rendait-il pas le problème encore plus incompréhensible?

Je pensais rapidement:

« Voilà qui limite le champ des recherches! Il faut donc que le voleur, le coupable, se découvre parmi les locataires de la maison, parmi les personnnes que la concierge a vues... Autant dire que ce coupable est forcément ou Josette de Verneuil, ou Edouard Smallon, ou Louis Maran?... »

Et j'aurais, sans doute, raisonné longtemps de la sorte, si David Dare n'avait posé à la concierge d'autres questions que j'écoutais en tressaillant:

— Dites-moi, Madame, demandait-il, qui habite en-dessous de Mme Josette de Verneuil?

La concierge le considéra avec étonnement.

— Mais, M. Benoît, donc!... Le Juge d'instruction... Vous ne le connaissez pas?

David Dare connaissait, évidemment, le Juge Benoît. Mais, qu'il le connût ou pas, cela n'avait guère d'importance. Ce qui comptait, c'est que c'était un Magistrat qui occupait l'appartement situé en-dessous de celui de Mme Josette de Verneuil...

Le moyen, en vérité, de soupçonner un Juge et de l'inculper dans une affaire de vol!

En moi-même je sentis une gaieté ironique naître. Si David Dare imaginait qu'il y avait une trappe communiquant entre l'appartement d'en-dessous et l'appartement de Mme de Verneuil, il était bien obligé d'abandonner cette supposition!

David Dare, cependant, semblait toujours satisfait. Il questionnait maintenant:

— Et en dessus, Madame, qui loge donc là?

La concierge répliqua:

— En dessus? Il n'y a personne, en dessus.

— Ah! ah! l'appartement est à louer?

— Oui. Depuis le terme dernier. Le propriétaire, d'abord, l'a mis trop cher. Ce n'est pas que c'est un vilain appartement, mais à son prix...

— Très bien! très bien! coupait David Dare. Le propriétaire est un sot... Dites donc, cela doit vous ennuyer d'avoir un appartement à louer?

— Pour sûr! fit la concierge avec conviction.

— Vous avez tout le temps à le faire visiter, hein?

Mais cette fois la concierge n'était pas de cet avis:

— C'est selon! expliquait-elle. Avant de mener des gens voir là-haut comment c'est disposé, j'indique le prix.. Alors y'en a beaucoup qui ne visitent même pas. C'est autant d'étages de moins à monter!

— Naturellement! approuva David Dare.

Il avait tiré un paquet de cigarettes de sa poche, il m'en offrait une, cependant qu'il questionnait:

— De combien, cet appartement?

— De huit mille cinq... plus les charges!

— Hé! hé! cela m'irait! faisait David Dare. Vous n'êtes pas de cet avis, mon vieux?

J'approuvais, à tout hasard...

Oh! cette fois encore, j'avais compris les intentions de mon camarade. David Dare désirait visiter cet appartement vide.

D'ailleurs, il ne dissimulait aucunement ses intentions:

— Dites-moi donc, Madame la concierge, faisait-il cela vous contrarierait de me confier un instant les clés? Pas la peine que vous montiez! Je vais aller voir cela avec mon ami...

— Mais comme vous voudrez, Monsieur l'Inspecteur!

La brave femme disparaissait un instant dans sa loge et en sortait tenant une clé qu'elle confiait à David Dare:

— Vous verrez, faisait-elle, ça n'est pas mal... Seulement c'est mille francs trop cher...

— Bien! bien! dit David Dare.

Il avait déjà pivoté sur ses talons. Il recommençait de monter les étages.

Derrière lui, je me précipitais. Allons! c'était bien cela: David Dare imaginait que le vol avait été commis par quelqu'un se trouvant dans l'appartement situé au-dessus de celui de Mme de Verneuil.

Mais tandis que j'en arrivais à cette persuasion, je me demandais:

« — Comment le voleur aurait-il procédé, par exemple? A supposer même qu'il se soit trouvé dans l'appartement du dessus,

comment aurait-il pu réussir à entrer dans le salon où se trouvait mon pauvre Smallon?... Comment n'aurait-il occasionné aucun bruit? Cette explication ne signifie rien! »

Et je repassais rapidement dans ma mémoire tous les faits de la cause, cependant que David Dare ouvrait la porte de l'appartement vide.

Je ne compris pas, d'abord, ce qu'il cherchait. Il allait d'une pièce à une autre, examinait les murs, le plancher, les fenêtres, semblait, vraiment, s'intéresser à la disposition des pièces...

Et il grommelait en même temps:

— Pas mal, cet appartement-là!... Pas mal du tout!...

Sapristi! il n'avait cependant pas envie de le louer véritablement?

Alors, bien que je sois peu enclin à interroger qui ne daigne pas m'aviser de ses pensées secrètes, je me permis de demander:

— Vous cherchez quelque chose, Dare?

Je reçus la réponse la plus ahurissante:

— Oh! fit David Dare, je ne cherche plus rien!... J'ai trouvé!

— Vous avez trouvé?... Quoi donc?

Mon camarade, car dans ces moments-là je puis dire que David Dare est plus mon camarade que mon patron, haussa les épaules:

— Eh! me dit-il, j'ai trouvé comment le vol a été fait!

Et il continuait d'un petit ton nuancé de moquerie qui a le don de me mettre hors de moi:

— D'ailleurs, c'est assez visible! Je pense que vous avez noté la chose comme moi?

Nous étions dans la pièce principale de l'appartement, dans le salon qui se trouve juste au-dessus du salon de Mme de Verneuil.

David Dare d'un geste me désignait l'ensemble de ce local. Il semblait m'indiquer que quelque chose était là, que je devais voir comme il l'avait vu, et qui suffisait à rendre clair l'énigmatique procédé dont on s'était servi pour voler les joyaux de Mme de Verneuil.

Ah! je puis dire qu'alors j'écarquillais les yeux!

Je n'ai nulle vanité: je suis un modeste. Mais je reconnais qu'il m'est pénible de comprendre que l'on se moque de moi et que j'ai horreur d'entendre soutenir qu'il y a quelque chose à voir que je ne parviens pas à distinguer!

Hélas! tout était fort ordinaire autour de moi...

Quatre murs nus dont le papier pendait par endroits, lamentable, comme il arrive toujours après un déménagement. Une cheminée de marbre dont le rideau était levé. Deux fenêtres dont les vitres sales témoignaient de la violence des pluies précédentes. C'était tout!... Ah! si!... Il y avait encore ceci: au-dessus d'une des fenêtres, les précédents locataires, les locataires déménagés, avaient laissé, le jugeant sans doute sans valeur, l'un de ces mandrins de bois sur lesquels s'enroulent, sous l'impulsion d'un ressort, les stores que la mode adopta longtemps, en guise de rideaux de vitrage.

N'était-ce pas cela que m'avait désigné David Dare?

Mais j'avais beau me creuser la cervelle, je n'inventais pas comment ce bout de bois pouvait avoir la moindre importance et je cherchais ailleurs!

Je ne cherchai pas longtemps. David Dare maintenant s'affairait. Il sortait de ses poches — un magasin d'accessoires inépuisable, on le dirait — une petite bouteille que je connaissais bien. Elle renfermait un peu de cette poudre impalpable qui sert à relever les empreintes digitales.

C'était à perdre la tête!

David Dare déclarait au même moment:

— Maintenant que nous savons comment » le vol a été commis, il reste, naturellement, à découvrir « qui » l'a commis... Je pense que ce ne sera pas difficile!

Sur quoi, je me mis à la hauteur de son ironie et j'affirmai tranquillement :

— Je le pense aussi!

Il me semblait, à cet instant, que je me débattais au sein d'une nuit noire. Tout était mystère devant mes yeux. Etait-il bien possible que David Dare, lui, se crut en pleine clarté?

Il agissait, en tous cas, avec une inconcevable rapidité.

Il projetait cette poudre impalpable sur les vitres de la fenêtre et, bientôt, claquait de la langue, satisfait:

— Vous voyez? me disait-il. Les plus superbes empreintes digitales!... Oh! j'en étais bien sûr!... Voilà la piste, mon vieux!.. Vous êtes de cet avis?

Je baisais encore:

— Oui! dis-je. Je suis de cet avis!

Il continua sur le même ton:

— Très simple, n'est-ce pas? Mais il fallait y penser. Eh! eh! cela devient intéressant!

Il se livrait, tout en parlant, à des manipulations qui me sont familières, mais qui, chaque fois, cependant, que je les contemple, me jettent dans une profonde admiration.

Ces empreintes digitales qu'il venait de révéler sur les vitres des fenêtres, il les lisait comme les policiers savent lire de tels vestiges.

Les mots de « convexe » et de « concave » passaient sur ses lèvres. Il s'agissait aussi de « sillons », d'« enroulement à droite » et d'« enroulement à gauche »... Parbleu ! je n'aurais pas été capable de faire ce qu'il faisait — ce n'est pas mon métier ! mais j'en savais la signification...

Désormais, David Dare avait si bien étudié ces empreintes de doigts qu'il était parfaitement capable d'aller interroger les sommiers de la Préfecture et de découvrir l'identité de l'homme qui avait posé ses mains sur ces vitres... à condition, bien entendu, que cet homme fut un repris de justice.

David Dare d'ailleurs se pressait désormais. En cinq minutes il avait terminé. Alors, se tournant vers moi:

— Voilà ! me déclarait-il. L'appartement nous a livré ses secrets... Reste à savoir si la concierge voudra nous confier les siens ?

Je faillis crier de surprise...

La concierge avait donc des secrets ?

Ce n'était pas elle, tout de même, qu'il soupçonnait ?

Je n'ai pas, on le conçoit bien, des sentiments d'affection généralisés pour tous les concierges parisiens. Je sais que ces gardiens de la Propriété sont assez souvent désagréables. Mais j'ai pour eux, de façon générale, une considération que je juge fondée. Un concierge est, à mes yeux, une sorte de fonctionnaire. C'est un personnage qu'un propriétaire a investi de sa confiance. Je n'imagine pas qu'un concierge puisse être un misérable !

Alors sur quelle fausse piste s'embarquait David Dare !

Mais j'allais vite savoir que les secrets dont il s'agissait n'étaient point de la nature que mon imagination inventait.

David Dare, en effet, m'entraînait hors de l'appartement et deux minutes plus tard, rendait les clés à la concierge:

— Pas mal, tout de même, cet appartement ! décidait-il. Mais, vous avez raison: un peu cher pour moi... Enfin ! je réfléchirai !... Personne n'est prêt à le louer ?

— Ma foi non !

— Vous l'avez fait visiter déjà, cependant ?

— Oh ! naturellement !... Mais les visiteurs ne sont pas revenus...

— Il y a longtemps que le dernier est monté là-haut ?

— Bah !... dans les sept ou huit jours, je crois ?

— Très bien !... Merci Madame !

Et David Dare, cette fois, quittait l'immeuble.

— Préfecture de Police ! jetait-il au chauffeur.

Et puis, tandis que je m'installais sur la banquette, il me questionait:

— Vous avez saisi ?... Il y a dix jours que le dernier visiteur est monté dans l'appartement. Très fort, n'est-ce pas ? Préparer un vol dix jours d'avance !... C'est remarquable !... Il y a de quoi dérouter toutes les polices du monde...

Alors, en dépit du flegme qui est le mien, je ne pus m'empêcher de questionner:

— Vous croyez donc que le dernier visiteur de l'appartement est le voleur de Mme de Verneuil ?

— Je ne le crois pas ! J'en suis sûr...

— Sapristi !... Mais comment aurait-il procédé ? David Dare, vous n'êtes pas logique !.. Vous vous êtes assuré, tout à l'heure, que personne d'étranger à l'immeuble n'était venu cette nuit dans la maison... D'autre part, vous admettez pour véritable la déposition de la concierge qui nous apprend que l'appartement libre n'a pas été visité depuis huit jours... Eh bien ! c'est ce matin que le vol a été commis ? C'est, au plus tôt, cette nuit ?... Alors, comment est-ce possible ?... Si l'homme est venu il y a huit jours, ce n'est pas aujourd'hui qu'il a commis son vol !... Et s'il a commis son vol cette nuit, n'est-ce pas il y a huit jours qu'il est entré dans la maison ?

— Mon cher ami, me dit David Dare froidement, il y a des moments où vous raisonnez comme une pantoufle !... Voyons ! vous avez bien vu le store en bois ?... Alors ?...

Je haussais les épaules...

— Je n'ai pas vu un store « en bois » dis-je, en me moquant. J'ai vu le bâton de bois sur lequel s'enroulait un store ! C'est tout.

— Oh ! fit David Dare, si vous en êtes à vérifier les expressions que j'emploie !

Il eut un rire moqueur, ferma les yeux, parut s'assoupir, et m'abandonna à mes réflexions.

Mes réflexions, je le dis tout de suite, ne me conduisirent à rien !

Les termes du problème qu'il s'agissait de résoudre, dépassaient mon entendement, me paraissaient, à vrai dire, contradictoires.

David Dare voyait évidemment le coupable dans la personne de l'inconnu qui avait visité l'appartement vide et dont il avait relevé les empreintes digitales. David Dare, de même, était convaincu que le mandrin de bois avait joué un rôle dans l'aventure. David Dare admettait que personne d'étranger à la maison ne s'était introduit dans l'immeuble au moment du vol. David Dare tenait pour vrai que la visite du coupable remontait à huit jours...

Mais tout cela n'était-il pas incohérent?

Et c'était moi qu'il accusait de raisonner comme une pantoufle!

Le taxi nous descendit rapidement au quai des Orfèvres. Plus rapidement encore, car il courait, David Dare atteignit le service des Archives. Cinq minutes plus tard, après un échange de propos nettement incompréhensibles, un employé lui tendait une fiche signalétique:

— Voilà votre homme! déclarait-il. Aucun doute à avoir. Si vous avez bien lu les empreintes relevées...

Mon patron ne parut pas même tenir compte du doute qu'émettait l'employé de l'anthropométrie.

Il y a des moments où David Dare se croit infaillible. Ce sont, d'ailleurs, les moments où je le juge insupportable, ou quelque chose en moi s'insurge, violemment, contre ce que j'estime être de la fatuité.

Ne peut-il se tromper, en effet, comme je me trompe, comme vous vous trompez, comme chacun se trompe sur terre?

Il grommelait, en tout cas:

— Oui!... C'est bien cela!... Cela doit bien être cela!...

Et il demandait:

— Je vois que le bonhomme est surnommé « Nib-de-Pèze ». Vous ne connaissez pas son véritable nom?

— Il a toujours refusé de le confier...

— Parfait! parfait!... Mon cher, je vous remercie!

Nous quittâmes le service de l'anthropométrie. David Dare se précipita vers la salle commune des inspecteurs.

Bientôt, il questionnait les camarades présents:

— Quelqu'un a-t-il des nouvelles de Nib de Pèze?... C'est une sorte de vagabond à peu près inoffensif... On l'arrête tous les trois jours... C'est un clochard impénitent...

Je savais qu'il connaissait tous ces détails par la fiche anthropométrique qu'il venait d'étudier. Mais je me disais au même instant:

« — Pourquoi le déclare-t-il inoffensif s'il l'accuse d'un vol admirablement combiné? »

Et puis les événements, une fois de plus, m'empêchaient de réfléchir à loisir.

Au bout de la salle un Inspecteur de la Voie publique relevait la tête:

— Nib de Pèze? répétait-il.. Tu veux le voir, Dare? Pas difficile!... On l'a coffré ce matin au commissariat du XVI^e^... Le panier doit l'amener en ce moment au tourniquet...

— Merci! cria David Dare.

Et, déjà, moi le suivant, il repartait tout courant.

C'est une chose atroce, et pitoyable vraiment, que l'arrivée, chaque matin, dans les cours du Palais de Justice, des « paniers à salade » qui, ayant effectué le tour des commissariats parisiens, déversent là, pêle-mêle, tous les petits délinquants qui ont passé la nuit dans les violons et dont la Justice s'est saisi.

Nous trouvâmes rapidement Nib de Pèze...

C'était une sorte de grand vieillard, à la mine assez intelligente, à l'œil moqueur, et dont l'aspect sordide, les loques dépenaillées justifiaient à merveille le surnom.

David Dare l'aborda souriant:

— Bonjour, mon vieux!... Alors, te revoilà encore ici? Dis-donc, un service en vaut un autre! Si je t'évitais de passer une fois de plus à la Correctionnelle, tu me donnerais des renseignements?

Je vis le bonhomme tressaillir. Il était en défiance...

David Dare continuait cependant:

— Des renseignements sans importance!... Ça ne te vaudra pas d'ennuis... Allons! viens?

Il l'entraînait. Ce fut de la plus négligeante des façons qu'il lui demanda:

— Tu étais tapissier, hein, dans le temps?

— Oui! fit l'homme.

Et, de nouveau, pendant que David Dare parlementait avec les greffiers qui inscrivaient les identités des prisonniers, je m'étonnais en moi-même:

Pourquoi David Dare avait-il déclaré à cet homme qu'il n'aurait aucun ennui?

Je connais la rigidité des principes de mon ami. Je le sais incapable de mentir. Si cet homme était le voleur que nous poursuivions comment pouvait-il lui promettre l'impunité?

Mais les événements, toujours, m'entraînaient, ne me laissaient pas le loisir de les

étudier, et, je pense que c'est aussi la raison qui m'empêchait de les comprendre...

D'autres surprises, d'ailleurs, m'attendaient qui allaient achever de m'ahurir.

Cinq minutes plus tard, en effet, David Dare avait obtenu qu'on lui confiât le bonhomme. Le crime de vagabondage qu'on lui reprochait n'avait, évidemment, pas une telle gravité qu'il fut impossible de passer l'éponge sur ce forfait!

— Viens! répétait David Dare, s'adressant à Nib de Pèze. Dans cinq minutes tu seras libre... Ah! ah! tu étais tapissier, mon gaillard!... Ma parole! j'en avais l'idée!...

Je n'avais, moi, aucune idée de cette sorte dans l'esprit. Cela tournait au cauchemar. Où nous conduisait David Dare?

On conçoit que je connais à merveille les services de la Préfecture de police. Or, je me rendais compte que David Dare nous dirigeait, Nib de Pèze et moi, vers les ateliers de photographie de l'Identité Judiciaire.

Voulait-il donc faire photographier Nib de Pèze? Quelle importance la chose pouvait-elle avoir?

Nous entrâmes dans les locaux. David Dare causa à voix basse avec un des employés de l'anthropométrie. Je n'entendis pas ses paroles. Mais il revenait très vite dans ma direction:

— François, me demanda-t-il, vous n'allez pas avoir froid, ici?

— Hein? sursautai-je.

— C'est très mal chauffé! continuait-il. Bah! je vous prêterai mon pardessus...

Et il termina par cet ordre, pour le moins inattendu:

— Déshabillez-vous, mon vieux!... Dépêchez-vous!...

Il m'aurait demandé, je l'avoue, de lui apporter la lune que je n'aurais pas été plus surpris...

Il fallait que je me déshabille? Dans quel but, Seigneur?

David Dare, cependant, se tournait vers Nib de Pèze et continuait de sa voix calme.

— Déshabillez-vous aussi, mon vieux! L'affaire de cinq minutes...

Puis il achevait:

— Je vais vous faire photographier. Mais il s'agit de vous faire une jolie photographie... Bien entendu, je tiens à ce que vous ayez l'air d'un monsieur bien, d'un monsieur chic!... Mon secrétaire va donc vous prêter ses vêtements... Vous n'avez pas de puces ou de poux, au moins?

Je suis hélas! si parfaitement habitué aux fantaisies les plus saugrenues de mon patron que je ne protestais même pas!

Cette fois j'avais compris!

David Dare prétendait me faire retirer mes vêtements pour que Nib de Pèze put les revêtir. Il voulait donc le faire photographier sous les apparences d'un homme correctement habillé. Il voulait qu'il parût « un monsieur bien »...

Oui, j'avais compris cela!... Mais dans quel but agissait-il?

Je dus retirer mon veston, mon gilet, mon pantalon... Je dus ôter mes souliers. Il me fallut, encore, tendre au loqueteux mon chapeau mou. David Dare m'obligea, même — et je trouvais qu'il exagérait! — à lui passer ma chemise, mon faux-col, ma cravate...

D'ailleurs, Nib de Pèze paraissait s'amuser beaucoup. Si je faisais piteuse mine, lui, souriait avec ravissement.

Je notais alors, avec stupéfaction, ce dialogue qui s'échangeait entre David Dare et le bonhomme:

— Quoi! faisait Nib de Pèze, ça recommence aujourd'hui? C'est-il que vous allez me donner quarante balles aussi?

Et David Dare répondait:

— T'as donc touché quarante balles, pour ton travail? Mazette! Une bonne journée, hein?

Je n'avais plus que mes vêtements de dessous... Je grelottais!

J'étais peu rassuré, d'autre part, à la pensée qu'il me faudrait, dans quelques instants, remettre mes habits quand, sans doute, Nib de Pèze me les restituerait...

Mais j'avais compté sans mon patron!

Les choses, aussi bien, allaient très vite. Transformé en gentleman, grâce à mes défroques, Nib de Pèze était conduit devant la chambre noire du photographe.

Il avait, véritablement, très bonne mine, à l'instant où l'opérateur l'invitait, suivant la formule classique, à sourire et à ne plus bouger.

David Dare à ce moment-là se retournait vers moi:

— Dites donc, mon vieux, me murmurait-il, nous n'allons pas lui reprendre vos vêtements, hein? Ça serait cruel!.. Regardez s'il est fier avec votre beau costume gris!.. Je téléphone à la maison que Casimir vous apporte du linge et un complet de rechange... C'est d'accord?

Il n'attendait pas ma réponse. Il allait au téléphone, donnait les instructions nécessaires, puis revenait vers Nib de Pèze, qui,

maintenant, semblait assez gêné de son personnage.

— Alors? demandait David Dare du ton bourru qu'il affectionne, on est confortable, mon vieux? Et bien, c'est tant mieux! Tenez, voilà cinquante francs pour faire le jeune homme!... Et puis, qu'est-ce que vous attendez, ici? Fichez le camp, sapristi!... Allez vous faire pendre ailleurs!...

Je crois que Nib de Pèze n'était pas plus ahuri que moi...

Vêtu de neuf, photographié, gratifié de cinquante francs, on le remettait en liberté? Très certainement il n'avait jamais rêvé d'un destin semblable!

David Dare, cependant, ne s'occupait plus du bonhomme dès qu'il avait franchi la porte de l'anthropométrie. Il revenait dans ma direction:

— Dans cinq minutes vos habits seront là, m'expliquait-il. Je pense qu'alors nous aurons les épreuves du portrait que je viens de me procurer... Mon cher François, il ne nous restera plus qu'à passer rue d'Edimbourg, à donner un coup de téléphone, et à aller déjeuner... Hé! hé!... il fait faim, vous ne trouvez pas?

Je trouvais surtout que j'avais froid...

Vingt minutes plus tard, cependant, Casimir achevait de m'aider à m'habiller.

Il est extraordinaire, ce Casimir! Rien ne l'étonne. Rien ne le surprend... En me retrouvant à demi nu dans les locaux de la Sûreté il n'avait manifesté aucune émotion. C'était, d'ailleurs, fort heureux qu'il ne me questionna point: j'aurais été incapable de lui expliquer les raisons de la toilette qu'il m'aidait désormais à faire.

David Dare, lui, avait disparu!

Quand il revint il tenait à la main une grande enveloppe. Et ce qu'il semblait heureux!

— Alors, François, me demandait-il, ça va?... Vous savez, à mon avis, ce costume bleu vous habille beaucoup mieux que le gris!

Il éclatait de rire, puis:

— Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. En route, maintenant! Dépêchons! dépêchons!...

Il a, ce diable d'homme, un dynamisme, comme l'on dit maintenant, extraordinaire!

J'aurais voulu lui adresser des reproches. J'aurais désiré le contraindre à des explications qu'il était au moins naturel que je souhaite...

Mais il ne m'en laissait ni le temps ni le loisir!

Il allait, il venait, il agissait, et cela avec une telle impétuosité que j'étais tout juste libre d'exécuter ses ordres et de l'accompagner!

Nous prîmes un taxi. Ce taxi nous descendit rue d'Edimbourg. Alors, en deux enjambées, David Dare avait traversé le trottoir et atteint la loge de la concierge:

— Encore un mot, Madame?... Oh! je ne vous ennuierai pas longtemps!... Reconnaissez-vous ce monsieur?

De l'enveloppe qu'il tenait toujours, David Dare avait extrait les photographies de Nib de Pèze...

Et la concierge, tout de suite, fut affirmative.

— Mais naturellement, déclarait-elle, que je le reconnais... C'est le monsieur qui est venu, l'autre jour, visiter l'appartement... même qu'il m'avait demandé les clés... Il est resté là-haut assez longtemps...

— Et il avait un paquet, n'est-ce pas, Madame?

— Oui, ma foi!... c'est vrai!... Il avait un paquet en arrivant...

— L'avait-il en ressortant?

— Ah! ça, je ne pourrais pas vous dire?... Je n'étais pas là quand il est ressorti... J'ai trouvé les clés de l'appartement sur la porte, mais il avait filé sans me dire adieu...

— Tout à fait ce que je pensais! affirma David Dare.

Il me reprit par le bras.

— Merci, madame la concierge!

Et il m'entraîna.

Alors, je l'avoue, je ne maîtrisais plus la secrète colère qui me secouait:

— Ah! ça, fis-je, que signifie ceci? Vous vous êtes donné tout ce mal pour établir que c'était Nib de Pèze qui était le dernier visiteur de l'appartement à louer? Mais, sapristi, puisque c'est lui, pourquoi l'avez-vous relâché? C'est lui, le voleur?

Mais David Dare se taisait...

Je repartis, plus violemment encore:

— Et qu'est-ce que c'est que cette histoire de paquet? Vous inventez, n'est-ce pas que ce Nib de Pèze apportait dans cet appartement le mandrin de bois du store? Vous supposez que c'est lui qui l'y a posé? C'est pour cela que vous l'avez obligé à avouer qu'il avait été tapissier?

Cette fois David Dare me gratifia d'un regard où je crus lire de l'admiration:

— François, me déclarait-il, vous n'êtes pas le dernier des imbéciles.. l'avant-dernier seulement!... Eh! eh!... Tout ce que vous venez de me dire est véritable!...

Puis, brusquement, il concluait:

— Je vois que vous avez compris la vérité! L'affaire est terminée, n'est-ce pas? Allons! je suis enchanté que vous soyez du même sentiment que moi. Maintenant, nous savons comment le vol a été fait, et qui l'a fait... Il n'y a plus qu'à arrêter le coupable!

Le visage de mon patron se durcit d'une expression extraordinaire...

Il ajoutait:

— Il faut que je téléphone encore!... Oui! Je vais donner rendez-vous à Louis Maran et Mme de Verneuil pour cinq heures exactement... Je pense qu'ils ne manqueront pas à ce rendez-vous?

Et puis, il changea de ton:

— Tudieu, François, déclarait-il, le bon déjeuner que nous allons nous offrir!... J'ai une de ces faims!

Et je n'osais pas même répliquer que, moi, je n'avais pas la fringale.

Je suis ainsi: l'énervement me coupe toujours l'appétit!

David Dare venait, aussi bien, d'avoir des propos qui justifiaient, et au-delà, langoisse qui me serrait l'estomac.

Il avait dit: « Vous comprenez la vérité!... »

Or, c'était radicalement faux! Je ne comprenais rien, au contraire, de cette vérité que David Dare semlbait avoir découverte.

Quel avait été le procédé du vol? Quel rôle exactement avait pu jouer dans la tragédie ce Nib de Pèze qu'il avait laissé disparaître?

Et pourquoi, encore, Dare avait-il eü une telle expression de visage à l'instant où il m'annonçait qu'il désirait rencontrer à cinq heures, chez Mme de Verneuil, son fiancé Louis Maran?

J'ai un peu honte d'avouer que l'orgueil, seul, m'empêcha de déclarer à David Dare l'ahurissement total, absolu, qui définissait mon état d'esprit...

CHAPITRE VIII

La vieille et très sincère affection que je porte à David Dare m'autorise, on le conçoit, à prendre vis-à-vis de lui certaines libertés. Je n'ai donc aucune hésitation à écrire que, de ce moment-là et jusqu'à la conclusion de cette mystérieuse affaire, mon patron se révéla particulièrement insupportable.

David Dare est d'ailleurs ainsi: ce garçon qui paraît toujours d'un parfait sang-froid, ce détective qui semble garder, en toutes circonstances, un calme impressionnant, est, en réalité, un grand nerveux. Comment s'étonner, dès lors, qu'à l'instant où il se débat avec les pires difficultés, ses nerfs prennent le dessus et le rendent désagréable, maussade, mystérieux comme à plaisir, secret et énigmatique, moqueur aussi, plus qu'il n'est convenable et possible de l'admettre?

Nous fîmes un déjeuner quelconque...

Si David Dare manifesta un solide appétit, je ne profitai pas, quant à moi, du menu somptueux qu'il avait commandé. Nous nous étions réfugiés au Club du T.A.C.F. Notre dessert expédié, le café avalé, je pensais que, de nouveau, nous allions nous lancer dans le tourbillon de l'action.

Il n'en fut rien! Tout au contraire!

— François, me déclarait mon patron, je tombe de sommeil! Ces fauteuils sont moelleux à souhait. Je vais « piquer un roupillon »!... Réveillez-moi aux environs de quatre heures... C'est convenu?

Et je ne n'avais pas eu le temps de répliquer, et de lui jurer que je serais exact, que, déjà, il avait clos les yeux et s'abandonnait aux douceurs de la sieste.

Je ne fermai pas, moi, la paupière! Trop de sujets de préoccupations m'angoissaient pour que je puisse goûter le moindre repos!

David Dare ne se fourvoyait-il pas, quand il escomptait la fin rapide de notre enquête? Qu'avait-il découvert? Que croyait-il plutôt avoir découvert?

J'ai pour lui, je le répète, une sincère affection. Cela peut faire comprendre que je me tourmente chaque fois que j'imagine qu'il se trompe et qu'il va au-devant d'un échec dont les jaloux qui ne sont pas rares, à la Préfecture, ne manqueront point de tirer parti.

Hélas! les réflexions auxquelles je me livrais, pendant qu'il reposait à mes côtés, ne m'avançaient guère! Quand, à quatre heures tapant je réveillai David Dare, mes raisonnements ne m'avaient conduit à aucune conclusion.

David Dare, d'ailleurs, ne prenait point la peine de s'informer de mon état d'esprit...

Il se dressait, se frottait les yeux, se détirait, puis, tout à fait réveillé, décidait:

— Allons, en route!... Le temps de me passer un peu d'eau sur le visage, de me

faire raser par le coiffeur du Club, et je vous rejoins!... Par correction, nous devons être à cinq heures moins dix chez Mme de Verneuil...

Nous fûmes, en ce cas, plus que corrects: il était cinq heures moins le quart quand nous prenions place dans le salon de la jeune femme.

Oh! Mme Josette de Verneuil, ce jour-là, n'était pas en beauté!

Les femmes, il faut bien le reconnaître, accusent — passé un certain âge — les soucis qui les obsèdent dans leurs traits. Elle avait les yeux tirés. Son teint était brouillé. Je remarquais qu'un accent de lassitude, et peut-être même de peur, sonnait dans ses paroles.

A peine, d'ailleurs, l'avions-nous rejointe, que Josette de Verneuil nous avait interrogés anxieusement:

— Du nouveau? demandait-elle.

Mais David Dare s'était borné à hausser les épaules...

— Du nouveau... tout à l'heure! rétorquait-il, énigmatiquement. Chaque chose en son temps, Madame! Et la patience est nécessaire aux enquêtes policières plus qu'à toute autre chose!

De la patience, nous allions avoir à en user...

La pendule ornant la cheminée du salon sonna cinq heures sans que Louis Maran fît son apparition...

— C'est extraordinaire! appréciait Mme de Verneuil. Il est, habituellement, l'exactitude personnifiée!

Louis Maran, cependant, devait ce jour-là ne point suivre ses règles ordinaires de conduite...

Il fut cinq heures et quart sans que le jeune homme apparut! Il fut même cinq heures et demie... Et puis nos regards se rivèrent au cadran et y lurent six heures moins le quart, six heures moins dix, six heures moins cinq...

Alors, brusquement, David Dare, qui se tenait immobile et ne répondait que par monosyllabes à la pauvre conversation que nous entretenions difficilement, Josette de Verneuil et moi, se dressa tout debout avec un juron qu'il prenait à peine le soin d'étouffer:

— Tonnerre de nom d'un chien! clamait-il.

Et je ne reconnus plus en lui l'homme qui, tout à l'heure, semblait si négligent, si indifférent.

Sa voix se faisait brève, impérieuse, témoignait d'une sorte de colère dont je ne ne comprenais pas la cause:

— Madame, demandait-il, il est vrai que Louis Maran est exact, habituellement?

— Mais oui, Monsieur!

— Alors, comment interprétez-vous ce retard?

— Je ne l'interprète pas...

— Il vous étonne donc?

— Il fait plus que m'étonner, Monsieur!

— Voulez-vous dire qu'il vous inquiète?

— C'est exactement ce que je pense!... Louis devrait être là... Je ne peux comprendre, si quelque chose a motivé son retard, pourquoi il ne m'a pas téléphoné?

Or, aux dernières paroles de Josette de Verneuil, David Dare éclatait de rire!

Mais le rire qui passait alors sur les lèvres de mon patron n'était point un rire de gaieté...

A l'entendre sonner on éprouvait une impression désagréable, une sorte de malaise. Il faisait peur à écouter, ce rire!

— Monsieur, supplia Josette de Verneuil, que trouvez-vous donc de risible dans la situation?

— Tout simplement ceci, Madame: c'est que, si Louis Maran n'a pas songé à vous téléphoner, vous me faites penser que, nous, nous pouvons lui téléphoner!

— Mais il ne doit pas être chez lui, Monsieur?

— J'aimerais m'en assurer. Voulez-vous me conduire à l'appareil Madame?

Deux minutes plus tard David Dare était en conversation avec le domestique du jeune homme:

« — Allo? disait-il. Vous prétendez que votre maître est sorti vers trois heures de l'après-midi? Parfait?... Depuis, aucune visite ne s'est présentée pour lui?... Ah! ah! Très bien!... Mais c'était avant qu'il ne sorte? Oui! oui! j'entends!... Allo?... J'entends très bien!... Il a reçu cela dix minutes avant de partir? Eh bien! je vous remercie!... C'est tout ce que je désirais savoir! »

Nous l'entendîmes raccrocher l'appareil et il revînt dans le salon où Mme de Verneuil et moi, nous l'attendions...

— Louis Maran n'est pas chez lui! déclarait-il. Il a reçu dix minutes avant de sortir un pneumatique... Ce bleu lui a causé une certaine émotion... Précipitamment il s'est habillé et il est parti. Voilà! c'est tout!

David Dare, maintenant, se promenait de long en large dans la pièce. Mme de Ver-

neuil le suivait des yeux avec une pauvre mine qui me faisait pitié...

Dire que j'avais pu la soupçonner, cette jeune femme!... Dire que j'avais pu croire un instant qu'elle était compromise dans le vol de ses propres bijoux!

Désormais, j'étais prêt à jurer de son innocence... L'inquiétude qui s'inscrivait sur son visage aurait suffi à me la rendre sympathique. Mais cette inquiétude avait-elle un motif? Avait-elle une cause que nous ne soupçonnions pas?

J'interrogeais du regard David Dare...

Alors je fus frappé du changement qui s'était manifesté, en quelques secondes, dans la physionomie de mon patron.

Si Mme de Verneuil était inquiète, David Dare ne l'était pas moins! Se souciait-il donc, à ce point, des amours de Mme de Verneuil?

Je n'eus pas le temps, à vrai dire, de me poser la question. D'un effort, David Dare s'imposait de sourire de nouveau. Et puis, très galant homme, il s'avançait vers Mme de Verneuil, s'inclinait devant elle, s'excusait:

— Madame, il va falloir que nous vous quittions!... Puisque Monsieur Louis Maran n'est pas encore ici, c'est, assurément, qu'il ne compte pas nous rejoindre ce soir... Je l'avais prié d'être exact à cinq heures... Voilà plus d'une heure que nous l'attendons... Sûrement un contretemps l'empêche de venir...

Il semblait hésiter un peu, choisir avec peine ses mots...

Il continua tout à coup:

— De toutes façons, Madame, nous devons, maintenant, mon collaborateur et moi, poursuivre ailleurs notre enquête... Nous vous demandons donc la permission de nous retirer?

Je ne sais pas ce que répondit Mme Josette de Verneuil...

Je sais que, dès cette minute, je n'ignorais pas qu'un événement grave venait de se produire et que, à l'absence de Louis Maran, David Dare inventait la plus effroyable des raisons...

Ainsi ce malheureux garçon était l'auteur du vol?

Ainsi, c'était lui qui s'était jeté sur Edouard Smallon, et qui l'avait blessé?

Ainsi, c'était le fiancé de cette pauvre femme que nous avions, dorénavant, à retrouver et à arrêter?

Je n'avais pas, on le pense bien, la moindre pitié pour cette canaille. Mais toute ma compassion allait à cette jolie Josette dont je devinais le chagrin effroyable quand elle connaîtrait la vérité.

Qui se chargerait, d'ailleurs, de lui apprendre qu'elle avait mal placé son amour? Qui lui révèlerait que Louis Maran était son voleur?

Nous prîmes congé, je le répète, et, rapidement dans l'escalier de l'immeuble, David Dare m'entraîna.

Un taxi encore nous emporta. Je m'étonnais d'entendre David Dare donner au chauffeur une adresse qui ne correspondait à rien dans mon esprit:

— Menez-nous au Bureau de poste de la rue Saint-Ferdinand!... Allez vite, n'est-ce pas?

Alors, je n'étais pas dans la voiture que j'interrogeais David Dare.

— Pourquoi vous rendez-vous à cette poste?

Il me répondit laconiquement:

— Parce que c'est la poste qui dessert le domicile de Louis Maran!

— Eh bien? qu'y voulez-vous faire?

— Vérifier la nature du pneumatique qu'il a reçu...

Naturellement, je sursautais.

J'ai, pour David Dare, je le proteste de nouveau, une profonde admiration. Mais cette admiration ne m'empêche pas d'être clairvoyant et je connais certains de ses défauts. Il est étourdi. Ne m'en donnait-il pas la preuve?

Je fis, tout de suite:

— Voyons! voyons! vous ne pensez pas à ce que vous dites, Dare? S'il s'agissait d'une dépêche télégraphique, votre recherche se comprendrait... Le bureau pourrait vous en communiquer l'original. Mais il est question d'un bleu, d'un pneumatique... Cela ne laisse pas de trace, un pneumatique, dans un bureau de poste?

Sur quoi mon patron me répondit d'un haussement d'épaules:

— Vous croyez? faisait-il. Je prétends justement le contraire! Un bleu, cela laisse une trace... au moins dans la mémoire du petit télégraphiste qui l'a porté!

Alors, je me tus, un peu vexé.

Il était évident que David Dare avait raison. Facilement nous devions trouver, au Bureau de poste de la rue Saint-Ferdinand, le jeune facteur qui avait été chargé de délivrer à domicile le pneumatique qu'avait reçu Louis Maran.

Mais, en vérité, cela servirait à quoi, d'interroger ce jeune homme?

Les petits télégraphistes ont bien des défauts. On les accuse de muser en route. On leur reproche d'avoir une curiosité exaspérée pour tous les incidents de la rue. On les soupçonne de jouer aux billes avec les petits pâtissiers.

Mais je n'ai jamais entendu dire que l'un d'eux se soit permis d'ouvrir les pneumatiques qu'ils distribuent, et il y avait gros à parier que le jeune facteur recherché par David Dare ne pourrait, en aucun cas, lui dire quel était le texte qui avait ému Louis Maran.

J'étais logique, on le voit?

Mais on va voir aussi que la logique n'a pas toujours le dernier mot!

A peine étions-nous, en effet, au Bureau de poste de la rue Saint-Ferdinand que, faisant passer sa carte, David Dare était reçu par le fonctionnaire ayant charge de diriger cet important bureau.

— Monsieur le Receveur, déclarait alors David Dare, je mène une enquête importante. Vous est-il possible de faire interroger tous vos jeunes télégraphistes et de savoir si l'un d'eux a bien distribué un « bleu » à l'adresse de M. Louis Maran?

C'était très facile, et le Receveur l'affirmait à l'instant même...

Il nous laissait dans son bureau, disparaissait pendant quelques minutes, puis revenait nous trouver:

— Monsieur le Commissaire, affirmait-il, j'ai vu tous mes jeunes télégraphistes. Aucun d'eux n'a porté un pneumatique à l'adresse que vous m'indiquez!

— Je m'en doutais! dit simplement David Dare.

Il s'était levé. Il n'insistait pas. A peine, même, prenait-il le temps de remercier le Receveur de sa complaisance. Il m'entraînait déjà.

Nous passions la porte du bureau de poste quand mon patron me demanda:

— Vous avez compris?

— Pas du tout!

— Sapristi! c'est pourtant simple!.. Ecoutez bien?... Un pneumatique, un véritable pneumatique, aurait forcément été acheminé par ce bureau... Donc, si Louis Maran a reçu un « bleu », ce « bleu » n'était pas un vrai bleu!... Vous me comprenez? C'était un faux!

Et, cette fois, j'admirais David Dare...

L'enquête à laquelle il venait de se livrer était, en effet, significative. Il n'avait jamais eu le désir de savoir ce qu'il pouvait y avoir d'inscrit dans un véritable pneumatique. Il avait voulu, tout simplement, vérifier qu'il s'agissait réellement d'un bleu acheminé par les Postes et Télégraphes, ou, au contraire, de quelque message apocryphe...

Mais j'étais encore sous le coup de l'ahurissement que David Dare parlait de nouveau:

— Oui! faisait-il, je vois que vous avez compris! Hélas! François, l'affaire devient tout à fait grave... C'est qu'il n'y a que deux façons de raisonner, maintenant?... Ou Louis Maran savait que ce bleu était un faux bleu, ou il ne le savait pas... Vous en tombez d'accord?

— Evidemment!

— Poursuivons donc le raisonnement, fit mon patron. S'il le savait, ce Louis Maran était évidemment complice dans cette sorte de faux... Et cela prouverait qu'il avait une drôle d'attitude!... Qu'il attendait des messages en apparence officiels, et qui n'étaient pourtant que des messages officieux! Vous me suivez toujours?

— Mais oui! mais oui! dis-je. Et s'il ne le savait pas, ce malheureux...

— S'il ne le savait pas, répondit brusquement David Dare, eh bien! c'est beaucoup plus grave! Dans ce cas Louis Maran n'est plus un complice... C'est une victime! On l'a attiré dans un piège!...

Nous étions remontés dans notre taxi. Ma préoccupation était si grande que je n'avais point fait attention à l'adresse donnée par David Dare. Ce fut presque sans surprise, cependant, que je descendais au quai des Orfèvres, à l'entrée des locaux de la Police Judiciaire.

Je pensais en moi-même:

« — Louis Maran serait une victime?... Mais une victime c'est quelqu'un d'innocent!... Alors, qui donc serait le coupable? Pas Nib de Pèze, puisque David Dare l'a relâché... Pas Josette de Verneuil... puisque j'ai été témoin de son angoisse amoureuse... Pas Louis Maran, puisque le voilà promu au rang de victime... Pas Edouard Smallon, non plus, puisque je sais qu'il a été à demi assassiné... »

Seulement, après cette suite de noms, il ne me restait plus personne à soupçonner, puisque personne ne se trouvait plus en jeu!

« C'est à perdre la tête! » m'avouai-je, une fois de plus. « Toutes ces enquêtes me vieillissent de vingt ans! »

David Dare, lui, paraissait infatigable... Deux marches par deux marches, il gravissait l'escalier conduisant au petit bureau

qu'il occupe, à côté du cabinet du Sous-Chef, M. Souain.

Et voilà que, chemin faisant, David Dare m'interpellait:

— Vous allez voir si nous sommes inférieurs à Scotland Yard, à Paris!... Voulez-vous parier que dans dix minutes nous avons du nouveau?... Beaucoup de nouveau?...

Il entra rapidement dans son cabinet de travail. Sans même prendre le temps de retirer son paletot ou son chapeau, sans s'accorder d'attirer à lui sa chaise, il s'asseyait sur sa table, décrochait son téléphone, et avisait le standard du correspondant qu'il désirait entretenir:

— La Morgue! demandait-il.

Je me sentis frémir jusqu'à la moelle des os...

La Morgue, bien entendu, n'existe plus. Quand on a démoli les sinistres bâtiments qui déshonoraient l'admirable paysage de Notre-Dame, à la pointe de l'ile de la Cité, on a supprimé l'appellation lugubre et la Morgue moderne se prénomme, désormais: l'Institut Médico-Légal.

Mais le nom ne fait rien à la chose!

Mais, dans les services de police comme dans le populaire, on appelle encore « la Morgue » les dalles abominables où viennent commencer à dormir tous les cadavres inconnus que l'on relève sur la voie publique, dans le ressort de la Préfecture.

— Ah! ça, fis-je, qui donc voulez-vous trouver à la Morgue?

David Dare ne me répondit pas... Instantanément on lui avait passé la communication. Il questionnait désormais:

— Allo?... Vous a-t-on porté, aujourd'hui, un cadavre dont je vous donne le signalement?

Et ce signalement que j'entendais, ce portrait parlé que téléphonait David Dare, ajoutait encore à mon angoisse...

Pas le moindre doute à conserver!

Ce mort que recherchait mon patron, ce mort qu'il s'attendait à découvrir à l'Institut Médico-Légal, c'était Louis Maran!

Je pensais, à part moi:

— Il est fou!... il est fou!...

Et j'inventais encore le désespoir atroce que serait celui de Madame Josette de Verneuil si l'hypothèse de David Dare se vérifiait...

Hélas! elle se vérifiait tout de suite!

Quand David Dare raccrochait le téléphone, il se tournait vers moi et, laconique, m'annonçait:

— Il est là-bas!

Je ne pus, d'abord, en croire le témoignage de mes oreilles...

Je répétais, hagard:

— Il est là-bas? à la Morgue?

— Oui!

— Louis Maran?

— Puisque je vous le dis!

— On l'a assassiné, alors?

— On l'a assassiné. Ce n'est pas douteux!

— Mais, alors, il était innocent?

Le cri jaillissait du plus profond de moi-même....

N'était-ce pas, cette fois encore, une conclusion logique que j'exprimais?

Si l'on avait attiré Louis Maran dans un piège mortel à l'aide d'un faux pneumatique, si, tombé dans ce piège, le malheureux fiancé de Josette de Verneuil avait payé son imprudence de sa vie, n'était-ce pas la preuve absolue, indiscutable, de sa parfaite innocence?

Je reçus en plein visage cette réponse de David Dare:

— Mon pauvre François, vous êtes désespérant!... Et d'un illogisme...

Je crois que je me serais révolté, alors, contre une accusation que j'étais certain de ne point mériter, si les faits et gestes de David Dare m'en avaient laissé le loisir.

Il avait, en effet, raccroché son appareil, puis de nouveau, le décrochait, il communiquait avec le standard:

— Sonnez le rassemblement! commandait-il. Envoyez-moi quinze des plus jeunes inspecteurs qui soient libres dans la maison.

Que signifiait donc cette sorte de mobilisation?

Toujours logique, quoi qu'en pensât David Dare, je me disais:

« — Il n'y avait que trois personnes de mêlées à cette aventure... En voici une de morte. Il reste donc, devant nous, Mme de Verneuil et Edouard Smallon?... Sapristi! il n'y a pas besoin de quinze inspecteurs pour les arrêter? »

Mais je me gardais de faire tout haut cette remarque. J'en avais assez de m'attirer des reproches ironiques, des remarques acerbes!

Les quinze inspecteurs n'étaient pas longs, d'ailleurs, à envahir le petit bureau de David Dare. Et David Dare n'était pas long, lui non plus, à les mettre au fait de ses intentions:

— Messieurs, expliquait-il, j'ai besoin de votre concours pour mener une enquête à la façon de Scotland Yard... Chacun de vous va s'armer du Bottin et du téléphone. Je

veux savoir qui, aujourd'hui, a joué le rôle d'un faux télégraphiste... Il s'agit donc de retrouver le costumier, le loueur d'habits, le régisseur de théâtre, qui a loué, cet après-midi, un costume de petit télégraphiste... Allez, messieurs!... Découvrez-moi cela!... C'est important!

L'ordre était, évidemment, compréhensible...

La raison qui le motivait me demeurait en revanche mystérieuse!

David Dare ne fit aucun effort pour me rendre compréhensible ce qui me paraissait incohérent...

Les minutes passèrent...

Je ne sais pas si l'on va plus vite à Scotland Yard dans ces sortes de recherches, mais je puis affirmer que l'heure ne s'était pas totalement écoulée quand un jeune inspecteur faisait, de nouveau, son apparition dans le cabinet de David Dare.

— Voilà, mon cher Collègue! annonçait-il. Le costumier est trouvé... Au 42, de la rue de Douai on a fourni un costume de télégraphiste. Le monsieur qui l'a loué a prévenu qu'il s'agissait d'une bonne blague à faire à un camarade... Il y a mieux: c'est le propre commis du loueur de costumes qui a tenu le rôle du jeune télégraphiste...

— Tonnerre! jura David Dare. Mais je veux le voir ce gamin-là!

L'Inspecteur s'inclina:

— Mon cher Dare, je l'ai bien supposé! Je viens d'envoyer une voiture de service. Vous aurez ce gamin devant vous dans dix minutes!...

Les dix minutes me parurent une éternité.

Cette fois j'avais le temps de réfléchir:

Qu'allait-il nous apprendre, ce gamin? Etait-ce, lui aussi, un complice de l'assassin de Louis Maran?

Car c'était, incontestablement, l'assassin du fiancé de Josette de Verneuil qui avait expédié à celui-ci le faux télégraphiste portant le faux message pneumatique?

Un quart d'heure plus tard un adolescent, pâle à faire peur, était poussé dans notre cabinet de travail.

David Dare l'interrogea sans inutile sévérité:

— Voyons, commençait-il, rassure-toi!... On ne va pas te manger, mais tu peux rendre à la police un signalé service. C'est bien toi qui a joué le rôle du faux télégraphiste pour porter un message chez un Monsieur Louis Maran?

Le petit ne répondit pas, mais il hocha la tête affirmativement.

— Pourquoi as-tu fait cela? continua David Dare.

La réponse vint, cette fois, toute naturelle:

— Parce que le Monsieur payait bien!

—Ah! ah! il payait bien? Tu le connaissais ce monsieur-là?

— Ma foi, non! C'était la première fois qu'il venait au magasin...

— Et il y a longtemps, toi, que tu es employé à ce magasin?

— Oh! depuis toujours, Monsieur!... C'est mon père qui est le patron...

— Fichtre! c'est ton père!... Parfait! Alors, dis-moi comment les choses se sont passées?

— Eh bien! Monsieur, tout naturellement... Le monsieur s'est présenté, a demandé à louer le costume, et a dit qu'il payerait bien si l'on pouvait lui trouver un gosse qui se chargerait de la commission... C'était pour jouer une blague à l'un de ses amis...

— Bon! bon! Je comprends! Alors, tu as pris le bleu, tu l'as porté, et?...

— Et c'est tout, Monsieur!

— Tu as touché ta course, voyons?

— Oui, Monsieur. Soixante balles que le monsieur m'a donné!

— Admirable! De mieux en mieux! maintenant, dis-moi, tu le reconnaîtrais, ce monsieur, si tu le voyais?

— Oh! dame oui!

— Tiens, est-ce l'une de ces deux personnes-là?

Sur son bureau, David Dare jetait négligemment la photographie faite le matin même de Nib de Pèze et — il avait dû s'en emparer au cercle — un portrait d'Edouard Smallon.

Le petit considéra attentivement les deux épreuves. Mais tout de suite il nia de la tête:

— Non, Monsieur! Le monsieur qui a loué le costume et qui m'a chargé de porter son pneumatique n'est pas une de ces deux pernes-là!... Il était beaucoup plus petit...

— Plus petit! fit David Dare. Par exemple!... Je vois!

Et, à ma grande surprise, il n'insistait pas autrement:

— C'est bien, mon garçon! terminait-il. Je n'ai pas autre chose à te demander... Tu peux retourner à ton travail... Tiens... Voilà encore cent sous pour t'indemniser de ton dérangement!

Le gamin prit la fuite plutôt qu'il ne sortit...

Assurément, ce devait être un lecteur de romans policiers. Assurément, à la pensée d'être conduit à la Police Judiciaire, il avait éprouvé une atroce épouvante.

Il devait s'estimer bien heureux d'en être quitte à si bon compte!

J'oubliai, d'ailleurs, vite ce personnage falot...

C'est qu'une idée déjà m'était venue à l'esprit. C'est que ce personnage énigmatique qui avait envoyé une dépêche à Louis Maran, pour l'attirer dans un piège mortel, j'avais parfaitement deviné qui cela pouvait être, puisqu'il ne s'agissait ni d'Edouard Smallon, ni de Nib de Pèze...

Oui, j'avais deviné la seule personne qui, maintenant, était soupçonnable!

Et j'articulai son nom tout haut:

— David Dare, fis-je, c'est Mme Josette de Verneuil qui a envoyé le faux télégraphiste!

Alors David Dare me considéra avec étonnement:

— Pardon! Mais ce n'est pas une dame qui s'est présentée chez le costumier? C'est un homme!

— Oh! fis-je en haussant les épaules, une femme peut s'habiller en homme?

Alors David Dare s'inclina devant moi:

— Admirable, cette remarque! dit-il. Et très juste, d'ailleurs... Mais il est juste, aussi, qu'un secrétaire peut parfaitement se déguiser en imbécile!...

Et je l'entendis rire de nouveau, de ce même rire qu'il avait eu à cinq heures chez Mme de Verneuil et qui m'avait fait frissonner, et qui me fit frissonner encore...

CHAPITRE IX

La moqueuse réponse de David Dare, je n'ai nulle raison pour le cacher, me stupéfia, mais ne me vexa pas...

Je sais que mon patron ne pense point toujours les injures qu'il professe à mon égard. Je sais, surtout, qu'un homme conscient de sa valeur se doit à lui-même de mépriser des reproches qu'il ne mérite pas.

Je n'avais rien dit d'imbécile. La conclusion à laquelle j'arrivais était, au contraire, une conclusion logique et qui me semblait manifeste...

On peut, en effet, raisonner de toutes les façons du monde, il n'empêche que certaines vérités, immuables, ne sauraient être mises en discussion.

Qui de trois, ôte deux, n'a plus, en face de lui, que l'unité!

Il y avait eu, au début de cette affaire, trois personnages à soupçonner... Deux se trouvaient hors de cause, ayant été, toutes les deux victimes de l'agresseur...

Il fallait donc bien se rabattre sur la seule personne qui demeurait triomphante, et cette personne-là, incontestablement, était Mme Josette de Verneuil!

A l'attitude de David Dare je trouvais donc à l'instant même une explication qui, elle aussi, je suis prêt à le soutenir, était parfaitement logique.

Je pensais, à part moi:

— Parbleu! la dame est jolie... Alors David Dare incline vers l'indulgence!...

Et tout haut, obstiné dans la poursuite de la vérité, ne voulant pas, moi-même, m'arrêter aux soucis de la beauté, je dis:

— David Dare, vous oubliez quelque chose qui a cependant son importance?

— Quoi? me demanda-t-il.

— Hé! c'est que nul vol n'est jamais commis, nul crime n'est jamais accompli qui ne rapporte à son auteur, au moins en espérances, quelque bénéfice important!

— D'accord! fit David Dare. Mais je ne vois pas...

— Parce que, je le répète, vous omettez un détail!

— Quel détail, François?

— Eh bien! fis-je, ironique à mon tour, le détail que voici: Mme Josette de Verneuil vous a, elle-même, déclaré que ses joyaux étaient assurés!...

J'articulais ces mots avec la force que l'on devine...

Je pense bien, d'ailleurs, que les lecteurs qui me font l'honneur d'étudier cette affaire avec moi, ont, depuis longtemps, pensé à ce que j'appelais un « détail » et qui était, en réalité, un événement de la plus haute importance?

Mme de Verneuil avait assuré ses joyaux!

Si donc ces joyaux étaient volés, la jeune femme ne devait-elle pas toucher la forte somme?

En partant d'une telle constatation, tout devenait clair, on en conviendra.

Louis Maran n'était plus qu'un malheureux séduit par une femme indigne de son amour. Edouard Smallon, lui-même, prenait tout simplement le rôle de bouc émissaire. Et toute cette affaire sinistre, toute

cette affaire qui venait de se terminer par un crime, était bien dans la manière rusée, dans le style sournois, qui compose, le plus souvent, le jeu des femmes criminelles.

Seulement, devant moi, David Dare en écoutant mon affirmation, se contentait d'abord de hausser les épaules:

— Non! faisait-il. Je n'ai pas oublié ce détail, justement!

— Alors, vous êtes de mon avis?

— Pas tout à fait!

— Parce que?

— Parce que, vous-même, François, il y a un petit détail que vous passez sous silence...

— Lequel?

— Celui-ci: Sachant que Mme de Verneuil était assurée, je me suis renseigné auprès de sa Compagnie. J'ai voulu connaître le montant de cette assurance...

— Et cela ne vous a pas éclairé?

— Si fait! Cela m'a éclairé, comme vous dites! Seulement la lumière qui a jailli des renseignements n'est pas celle que vous croyez...

— Tout de même vous n'allez pas me dire que le fait de s'être assurée, a mis Mme de Verneuil hors de cause?

— Non, François. Mais, savez-vous ce que j'ai appris, en téléphonant à la Compagnie d'Assurance?

— Non! Quoi?

— Simplement que Mme de Verneuil n'avait pas payé ses primes depuis plus de deux ans!...

Et David Dare, devant moi, partait d'un ironique éclat de rire.

— Hein? faisait-il. Cela change vos conclusions? Voyez-vous une femme décidée à se voler elle-même et négligeant de payer les primes qui lui assurent le bénéfice de son assurance? Une voleuse peut être étourdie, François... Mais, pas à ce point-là! Vous n'êtes pas de mon avis?

Je ne crus pas nécessaire de répondre...

Quand on est beau joueur il faut savoir reconnaître ses défaites!

J'avais accusé David Dare d'étourderie. Mais c'est moi qui étais fautif!

Dès lors qu'une question d'assurances pouvait jouer son rôle dans l'enquête que nous menions, n'aurais-je pas dû, en effet, vérifier moi-même, et tout de suite, que les primes avaient été régulièrement payées par la bénéficiaire éventuelle de la police d'assurances?...

Aussi bien, David Dare n'avait pas le mauvais goût d'insister sur un incident qui n'avait, après tout, qu'une relative importance.

Il reprenait la parole:

— Vous voyez, François, faisait-il, que les choses ne sont pas si simples que vous le pensiez? Nous sommes toujours en face de trois personnes susceptibles d'avoir fait ce mauvais coup... Mais ces trois personnes disposent, si je puis m'exprimer ainsi, d'arguments qui les mettent, en quelque sorte, hors de cause!... Louis Maran est mort... Eddy Smallon a été victime d'un grave attentat... Mme de Verneuil, d'autre part, ne touchera rien de son assurance et n'avait, en conséquence, aucun intérêt dans ce vol! Voilà où nous en sommes!... Et cependant, il est bien évident que l'un de ces trois personnages est le coupable! Qui choisissez-vous, François?

Je lui retournais cette plaisanterie détestable:

— Et vous, David Dare, qui accusez-vous, définitivement?

Alors mon patron se laissa tomber dans un fauteuil, et, les mains dans ses poches, me fit la réponse que j'attendais le moins:

— Mon petit François, me dit-il, je n'accuse personne! Mais je vais arrêter le coupable... C'est très suffisant!

Il hésitait une seconde et repartait:

— Quand je dis que je vais l'arrêter, je n'en suis pas sûr!... Il faut, d'abord, que vous puissiez m'acheter dans le quartier deux dictionnaires Larousse... Et puis il faut encore que vous ne soyez pas le dernier des froussards et que cela ne vous fasse pas peur de chausser les souliers d'un mort! Mais vous ne comprenez pas, on dirait?

Je vis qu'il plaisantait. Alors, je voulus en faire autant:

— Si fait! Je comprends très bien!

— Merveilleux! approuva David Dare. Dans ce cas, trottez!

— Trotter, où?

— Dame! chez le libraire!... Vous ne pensez pas que l'on achète des dictionnaires Larousse chez le boucher ou chez le crémier?

Je m'abstins de répondre. Cela aussi je le sais: quand David Dare se mêle ainsi de se montrer énigmatiquement ironique, c'est qu'il entend dissimuler ses pensées et agir selon son plaisir, hors du contrôle de ma collaboration.

Je suis, aussi bien, son secrétaire. Ma tâche est de le servir. Je n'ai pas à le juger!

— J'en ai pour deux minutes, dis-je. Voulez-vous deux ou trois Larousse?

— Deux suffiront...

— Vous ne désirez rien d'autre?

— Au fait, si! Prenez-moi donc un pot de colle. Et un pinceau! N'oubliez pas le pinceau, François?

Je ne répliquai pas, cette fois encore...

Tout cela était incohérent. Je me demandais, même, en écoutant ces ordres étranges, pour des acquisitions inattendues, si David Dare n'avait pas, tout simplement, le désir de m'éloigner de lui?

Car enfin, je le demande au lecteur, alors que nous avions à découvrir un coupable, à quoi pouvaient bien être utiles deux dictionnaires Larousse, un pot de colle, voire un pinceau?

J'obéis pourtant docilement. Puisque David Dare trouvait bon de m'enfermer dans l'exécution stricte de mes devoirs de secrétaire, je ne chercherais pas à l'aider de mes talents de détective! Je ne suis pas de ceux que l'on a besoin de remettre à leur place deux fois de suite!

Je pris mon chapeau, mon paletot, je courus jusqu'au libraire le plus proche.

Je n'eus aucune difficulté à me procurer deux dictionnaires Larousse, un pot de colle et un pinceau. Je revins dans le bureau de mon patron tenant ces objets et, sans mot dire, je les posai devant lui.

Confesserai-je qu'à cet instant je m'attendais, encore, à quelque moqueuse raillerie?

David Dare, cependant, ne semblait plus désirer plaisanter. Il ouvrait l'un de ses tiroirs, y choisissait une paire de ciseaux, puis, feuilletant les dictionnaires Larousse, se mettait en devoir d'y découper les mots qu'il cherchait l'un après l'autre.

Oh! cette fois, tout me devenait clair...

Parbleu! Le détective, tout simplement, voulait coller ces mots sur quelque feuille de papier et composer de la sorte un message imprimé, un message anonyme, qu'il se proposait, suivant l'évidence, d'adresser à quelqu'un qui devait ignorer qu'il était l'auteur de la lettre.

Je n'eus pas, on le conçoit, l'indiscrétion de lire ce message! On concevra plus mal, sans doute, que David Dare n'eut pas la courtoisie de me le montrer?

Le fait est qu'il travaillait pendant de longs instants et qu'il faisait exactement ce que j'avais deviné.

Les mots découpés par lui étaient soigneusement collés sur une feuille de papier blanc. Puis il pliait cette feuille de papier blanc et, la glissant sous enveloppe, inscrivait sur cette enveloppe au crayon, et de la main gauche, une adresse en lettres majuscules, qui ne devaient pas, elles non plus, comporter de bien grandes indications graphologiques.

David Dare, ayant fait cela, sonnait...

Au garçon de bureau qui accourait à son appel, mon patron jeta un ordre:

— Cette lettre en pneumatique. Tout de suite!... Surtout n'y mettez pas un cachet de la Sûreté?... Envoyez-la telle quelle!... C'est compris?

Le garçon disparut.

Alors David Dare se tourna vers moi:

— A nous deux! fit-il.

Je lus sur son visage une rapide émotion.

— François, me demandait-il, vous avez de la sympathie pour moi?

— Certes! assurai-je.

— Et vous me croyez incapable de vous exposer à un danger que je ne serais pas sûr d'écarter de vous?

— Je ne comprends pas? balbutiai-je.

Il continua:

— Vous êtes brave, François? Rien ne vous fait peur, n'est-ce pas?

Je hochai la tête... dubitativement!

Je suis brave et j'en ai conscience. Mais il y a des exordes qui vous font frissonner. Que diable avait-il inventé encore?

David Dare poursuivait du même ton:

— Tout cela étant acquis, François, je vais vous demander un service. Mais, d'abord, cela ne vous ennuie pas de revêtir les vêtements d'un mort?

Je répétai:

— Les vêtements d'un mort?

— Oui! dit David Dare. La vie est vraiment étrange. Ce matin je vous ai fait dévêtir. Ce soir il me faut vous habiller! Et avec quels habits encore!... Avec ceux de Louis Maran...

Et il continuait, avec le même calme et tout comme s'il ne s'était pas aperçu de mon émotion:

— Ces habits, je viens de téléphoner à la Morgue pour qu'on les mette à votre disposition... Vous seriez donc très gentil, mon cher François, de vous rendre là-bas et de les revêtir aussitôt. Ah! j'oubliais!... Rassurez-vous: Il n'y a pas de sang!... Ou, du moins, à peine!... Louis Maran a été tué d'une balle de revolver qui l'a frappé en plein cœur... Le gilet seul a été taché... Vous pourrez ne pas le mettre. Il vous suffira de boutonner le veston...

J'écoutais tout cela en me rendant compte que la sueur me perlait au front.

Revêtir les vêtements d'un mort, ce n'est

jamais très gai. Mais les revêtir dans les conditions ou je me trouvais, cela avait quelque chose d'effroyable!

Pourquoi, d'ailleurs, David Dare me donnait-il de si stupéfiantes instructions? A quoi rimait cette mascarade tragique?

Il continua :

— D'ailleurs, c'est surtout le paletot qui m'intéresse. Vous comprenez: vu de dos, il n'y a guère que le paletot que l'on aperçoit! Vous en tombez d'accord, François?

Je ne pus, à ce moment, maîtriser ma curiosité. Je demandai, d'une voix qui tremblait, qui avait quelque chose d'un râle:

— Mais enfin, quand j'aurai ces habits, que voulez-vous que je fasse, David Dare?

Mon patron me répondit très nettement:

— Dès que vous aurez ces habits, François, vous vous hâterez de monter dans un taxi et de vous faire conduire à la cascade du Bois de Boulogne... Vous connaissez la Cascade, j'imagine?

Il n'attendait pas ma réponse. Il poursuivait, parlant lentement, à la façon d'un homme qui veut que l'on fasse très attention à ses paroles:

— Vous connaissez la Cascade! Voilà qui va bien!... Vous savez que l'on peut passer sous les rochers, derrière la chute d'eau? Oui, vous le savez!... Mais vous savez tout, François?

Il avait un court éclat de rire.

J'aurais voulu le gifler!

Mais j'avais en moi une telle avidité de savoir, de comprendre, de deviner au moins...

Que devrais-je faire, quand je serais là-bas, sous la cascade, de l'autre côté de la chute d'eau?

Je l'appris à l'instant même:

— Vous n'aurez qu'à vous promener, de long en large, m'expliquait David Dare. Vous voyez que ce n'est pas compliqué? Ah! par exemple, il faudra faire bonne garde.. Il sera, à ce moment-là, six heures... Eh bien! à six heures, j'ai tout lieu de croire que quelqu'un viendra vous retrouver... quelqu'un qui portera un paquet... François, vous êtes homme de sang-froid, j'imagine?

Mais il ne me laissait pas, toujours, le temps de lui répondre!

J'ai du sang-froid...

Mais peut-on être sûr de garder ce sang-froid en telles ou telles circonstances? Je suis scrupuleux et j'aurais voulu émettre des doutes sur l'habileté de la collaboration qu'il réclamait de moi. Hélas! il ne m'en accordait pas la possibilité. Il continuait toujours:

— Vous ferez donc bonne garde! Ecoutez, maintenant: quand vous verrez que quelqu'un s'approche de vous, vous ferez semblant de ne pas le voir... Vous lui tournerez le dos... Vous comprenez? Il s'agit qu'il ne puisse, à distance, vous reconnaître!... L'individu qui arrivera devra vous prendre pour Louis Maran lui-même. Cela serait impossible s'il vous voyait de face. Vous saisissez?

Je fis « oui » de la tête...

Et toujours David Dare continuait à me donner des instructions ahurissantes:

— L'homme portera un paquet. Il est très vraisemblable qu'à ce moment il laissera tomber ce paquet. Oh! cela, François, c'est le plus difficile!... Faites toujours très attention?... Quand l'homme aura laissé tomber son paquet, ne vous occupez que d'une chose... C'est de ramasser ce paquet et de le mettre dans votre poche... Après quoi je vous conseille d'aller le jeter dans un fourré. Quelle que soit la personne qui vous demandera ensuite ce qu'est devenu ce paquet, vous répondrez que vous n'en savez rien!... C'est bien compris François? Vous saurez mentir, sur ce point? Je vous assure que c'est très important...

Je ne répliquai pas plus que j'avais répliqué précédemment!

Voilà, maintenant, que David Dare m'enjoignait de commettre un mensonge et qu'il reconnaissait que ce mensonge était d'importance?

Et puis je me sentais dévoré de curiosité...

Quel était donc ce personnage qui viendrait me retrouver à la cascade du Bois de Boulogne? Et pourquoi laisserait-il tomber son paquet? Et quel était l'intérêt que j'eus, à ce moment-là, revêtu les habits de Louis Maran et que l'on pût me prendre pour ce malheureux qui dormait son sommeil sur les dalles froides de la Morgue?

Je ne me permis aucune question.

Le collaborateur d'un détective doit se considérer, auprès de lui dans la situation d'un lieutenant auprès de son capitaine!

Les ordres sont les ordres! Il ne s'agit pas de comprendre. Il suffit d'obéir... J'ai, grâces à Dieu, assez de sang militaire dans les veines, pour connaître ces vérités profondes. Je sais que si tout le monde se mêle de discuter la victoire échappe. Je suis un admirateur de l'obéissance passive: c'était bien le moment de le prouver.

Eh bien! je puis le dire hautement, en

tirer un légitime orgueil: je l'ai prouvé...

Je ne restais pas longtemps à la Morgue. Le coup de téléphone que David Dare y avait donné faisait que je trouvais, dès mon arrivée dans ce lugubre endroit deux garçons d'amphithéâtre, tout prêts à me servir de valets de chambre.

Ils m'habillèrent, les deux hommes, avec un soin extrême. Ils mirent, même, à mon gré, un peu trop de soin à me vêtir...

Non! je ne suis pas superstitieux! Mais, tout de même, il m'est désagréable que des gens me touchent, des gens dont le métier consiste à manier, du soir au matin, de pauvres morts, des gens qui portent en eux l'odeur lugubre et fade des antiseptiques dont on imprègne les corps de ceux qui dorment à l'Institut Médico-Légal...

Baste!... L'obéissance passive! Toujours!

Je me laissai faire. J'enfilai le pantalon. Je revêtis le veston. J'endossai le paletot... Le chapeau était un peu grand pour ma tête, mais une bande de papier journal, ajusté sous la coiffe, corrigea ce défaut. En revanche, les souliers se révélèrent un peu étroits... Je pouvais marcher quand même! Et puis, il s'agissait bien d'avoir mes aises!

Je crois qu'à ce moment un flot d'orgueil m'emportait.

N'étais-je pas, sur l'échiquier redoutable où se jouait la plus terrible des parties, le pion maître qui allait permettre à David Dare de faire échec et mat un redoutable assassin?...

Car je ne doutais pas de la victoire au moment où, quittant la Morgue, je m'embarquais à bord d'un taxi, que, toujours prévenant, l'un des garçons d'amphithéâtre avait été me chercher.

Je dois avouer, par exemple, que j'étais beaucoup moins sûr du triomphe de David Dare, quand j'atteignis la cascade du Bois de Boulogne!...

Il faut avoir visité cette curiosité rustique à pareille heure, et à cette époque de l'année, pour savoir combien le lieu apparaît désert...

Il y a bien quelques automobiles qui défilent au bout du petit lac, venant du pont de Suresne et se hâtant vers la Porte Maillot. Mais, pas une de ces autos ne s'arrête! Mais, l'on vous assassinerait sous la cascade, qu'aucun des conducteurs n'entendrait seulement vos cris et, à plus forte raison, ne s'aviserait de venir à votre aide!

D'ailleurs, j'étais déçu...

Je m'étais attendu à trouver sur place David Dare. Il n'était pas là! Il n'y avait personne. J'étais tout seul...

Et la chute d'eau, se déversant dans le petit lac, faisait un bruit lugubre, une sorte de plainte sans fin, qui éveillait des souvenirs de sanglots...

En dépit du pardessus qu'un mort m'avait prêté, je me sentis frissonner. Décidément cette aventure ne me plaisait pas.

Je me répétais, pourtant, les instructions que j'avais reçues:

« — Il me faut me promener de long en large!... Quand un individu s'approchera de moi, je lui tournerai le dos... Il ne faut pas qu'il m'aperçoive de face... Et puis il y a l'histoire du paquet! »

Cette histoire du paquet m'inquiétait tout particulièrement. Ce ne serait peut-être pas commode de le ramasser, de le jeter dans un fourré?...

Avec cela, je ne sais pas mentir!... Plus tard, si on faisait allusion à ce paquet, ne me troublerais-je pas?

Par bonheur, quand on se pose de telles questions, les minutes passent vite et l'heure tragique arriva plus rapidement que je ne l'avais tout d'abord escompté.

Il n'y avait cependant personne qui fit mine de m'approcher...

Dans le couloir humide, creusé à travers les rochers artificiels, qui permet de passer sous la cascade, je continuais à aller, de droite et de gauche, me demandant au bout de combien de temps je pourrais raisonnablement interrompre ma faction... ma faction vaine?

Car ma faction resterait vaine! Car je le le croyais! Car je le décidais!... Il serait, peut-être, plus exact de dire que je l'espérais de toute mon âme?

J'eus, vite, un démenti à mes souhaits informulés...

Devant moi, un pas! A l'entrée du couloir se découpant sur ce qui restait de jour dans les allées du bois, une silhouette!

Je n'eus pas le temps de la reconnaître. Je pivotais sur mes talons.

Et cela se passait très vite!

L'homme s'approchait de moi, me hélait:

— Maran?... Tu vois que je suis venu?

J'entendis ces mots là...

Et puis, tout de suite, des voix furieuses:

— Haut les mains! Haut les mains!...

Et puis, encore, la nuit s'illuminait de projections électriques...

De tous côtés, ma parole, des hommes venaient de surgir, des hommes qui avaient

le revolver à la main et qui le braquaient sur le personnage que, maintenant, je considérais avec une stupeur épouvantée...

C'était mon camarade Edouard Smallon!

Il tenait bien un paquet. Mais, comme l'avait prévu David Dare, sous la menace de ces revolvers, il venait de le laisser choir...

Je ne puis dire, alors, exactement, comment j'eus le courage de faire ce que je fis!

Je me rapprochais d'Edouard Smallon, qui levait les bras vers la voûte des rochers. Je me baissais. Je pris le paquet et je le mis dans ma poche. Ce n'était pas un paquet gros mais c'était un paquet lourd!

Le reste se passa, pour moi, de la façon dont les événements se passent dans un cauchemar hallucinant...

Les hommes s'étaient jetés sur Edouard Smallon. David Dare marchait à leur tête:

— Allons! disait-il: tu es fait! Avoue?... C'est toi qui a tué Louis Maran?... Tu le reconnais, mon gaillard?

Edouard Smallon balbutiait:

— Grâce!... Ne me faites pas de mal!... J'avoue! j'avoue!

J'entendis une voix ferme qui ordonnait:

— Emmenez-le!

Il me sembla alors, tandis qu'on se bousculait aux côtés du misérable, que je me réveillais et que ma présence d'esprit coutumière me revenait.

Je me jetai hors de la voûte de la cascade. Je courus jusqu'à un buisson. J'allais jeter le paquet...

— Ce n'est plus la peine! fit une voix paisible, à côté de moi. Donnez-moi cela. Et allons boire un coktail.. Je crois que nous l'avons gagné!... Ce n'est pas votre sentiment, François?

Je reconnus David Dare. Il était souriant. Il était de bonne humeur. Ce fut d'une voix aimable qu'il me demanda:

— Vous avez tout compris, cette fois?

Mais je fus sincère, avant tout. Je répondis nettement:

— Non! je n'ai pas compris du tout!

Alors, il renouvela son invitation:

— Allons boire un glass!... Vous verrez... in vino veritas!...

Et il m'entraîna.

CHAPITRE X

Je ne sais pas si la vérité se trouve dans le vin. Mais je crois que, ce soir-là, chez David Dare, je goûtai d'une façon pleine et entière la saveur de ces étranges boissons que, sous le nom de cocktails, David Dare prétend composer avec un art suprême.

Il avait dû se surpasser!

La pièce, d'ailleurs, est confortable. Le fauteuil où j'avais pris place était moelleux à souhait. Dans la cheminée un feu de bois brûlait gaiement et l'heure me semblait délicieuse.

J'interrogeais David Dare:

— Alors? cette explication?

— Voilà! voilà!... Mais c'est si simple... Vous n'avez pas saisi?

Je voulus brusquer les choses:

— Non! rien du tout!

— Tout de même, vous avez compris quels sont les coupables?

— Il y a donc « des » coupables? fis-je.

David Dare, devant moi, haussa les épaules:

— Mais naturellement, mon vieux!... Dès la première minute, c'était manifeste! Réfléchissez?... Puisqu'Edouard Smallon était dans la pièce où se trouvaient les bijoux, il fallait bien que ce soit lui qui ait ouvert le coffre et qui ait pris ces bijoux... Vous comprenez cela, j'imagine?

— Oui, dis-je. Je comprends cela! Il a pu prendre les bijoux, c'est certain!... Mais il n'a pas pu les emporter puisqu'il a été attaqué, puisque nous l'avons retrouvé les veines ouvertes?... Puisque c'était une victime?...

Seulement, si je parlais avec une conviction qui me semblait logique, David Dare, devant moi, éclatait d'un grand rire:

— Animal! faisait-il. Mais voilà justement la preuve qu'il y avait plusieurs coupables!... Vous le dites vous-même: Edouard Smallon a pu « prendre » mais non pas « emporter » les bijoux. Donc, une autre personne les a emportés?

— Après l'avoir attaqué, alors?

Mon patron haussa les épaules avec impatience:

— Vous êtes un enfant! me dit-il. Parce qu'Edouard Smallon avait les veines ouvertes et perdait son sang, vous avez déclaré qu'il était une victime. Mais cela ne prouve rien, mon pauvre garçon! Cela ne prouve même pas qu'Edouard Smallon ait été attaqué! Ne comprenez-vous pas qu'il a pu, lui-même, et le plus facilement du monde, s'entailler les veines? C'était se réserver la meilleure preuve d'innocence!... En le voyant baigner dans son sang, qui donc pouvait s'imaginer qu'il était le coupable, et que

personne d'autre que lui n'était l'auteur des blessures... des blessures qu'il portait?

Je devinais que ma bouche s'ouvrait dans un bâillement stupéfait...

— Rétablissons les faits! proposait alors David Dare. Vous allez voir que ce n'est pas si compliqué que cela vous semble... Deux misérables décident de voler une jeune femme. Ils veulent, naturellement, être l'un et l'autre à l'abri d'un soupçon... Comment agissent-ils?

Et, ayant exposé le problème, David Dare m'en donnait la solution clairement:

— L'un de ces misérables, Louis Maran, devient le fiancé de cette jeune femme. Pas difficile, n'est-ce pas? On se rencontre sur une plage, on flirte, l'amitié naît, puis se change en amour, bref! c'est l'histoire commune... Vous comprenez qu'après cela Josette de Verneuil sera la première à défendre Louis Maran? C'est son fiancé!

— Bien! bien! dis-je encore. Mais Louis Maran est mort?... C'est bien une victime, lui? Il ne s'est pas tué lui-même, que diable?

— Attendez! Laissez-moi finir!... Voilà donc Louis Maran introduit dans la place. Etant le fiancé de Josette de Verneuil il a toute liberté pour prendre une empreinte de la serrure du coffre. Pas difficile, alors, de faire fabriquer une clé? Cette clé il la remet au complice qui va se charger du vol proprement dit. Ce complice-là, c'est son camarade, son ami... c'est le vôtre aussi, ma parole!... c'est Edouard Smallon!

— Bon sang! ne pus-je m'empêcher de jurer.

David Dare parlait toujours:

— Maintenant, les deux complices se répartissent les rôles. Ah! j'oubliais!... Edouard Smallon, lui aussi, veut se mettre à l'abri des soupçons... Alors il s'écrit à lui-même la lettre que vous savez! Dame, étant le personnage qui est venu alerter la police, il est bien probable, qu'on ne s'avisera pas de voir en lui un coupable? Mais cela, vous l'avez saisi, j'imagine?

Je ne fis ni oui, ni non...

Ce que je voulais entendre c'était la fin de l'aventure.

David Dare se dépêcha de me l'expliquer:

— J'en reviens à ce que je vous disais... Voilà donc, d'une part, Maran devenu le fiancé de Josette de Verneuil... Et voici, d'autre part, grâce à une lettre qui l'innocente en partie, Edouard Smallon introduit dans la place!.. Dès lors les choses vont aller vite. Tandis que Louis Maran demeure aux côtés de Josette de Verneuil — qui sera toute disposée à certifier qu'elle ne l'a pas perdu de vue — Edouard Smallon se fait enfermer aux côtés du coffre-fort. Il a, naturellement, toute facilité pour forcer ce meuble, s'emparer des bijoux, en faire un paquet...

— Très bien! dis-je, haletant. Mais c'est le destin de ce paquet qui m'inquiète?

— Attendez! sourit David Dare. Nous allons lui faire un sort, à ce paquet!... Voyons, rappelez-vous nos découvertes? A peine Edouard Smallon a-t-il fait un paquet des bijoux qu'il vient de voler, qu'il s'approche de la fenêtre du salon. Elle est au troisième étage. Il ne saurait, évidemment, sauter dans la rue. Mais il a préparé autre chose... Sur ses ordres, à l'étage supérieur, dans un appartement à louer, un vagabond est venu poser l'un de ces stores qui, sous l'effet d'un ressort, s'enroulent autour d'une baguette de bois. Eh bien! tout simplement, Edouard Smallon trouve, fixée à l'appui-fenêtre par les soins de Louis Maran, la ficelle qui aboutit à ce store situé à l'étage supérieur. Maintenant, j'imagine que je n'ai plus d'autres détails à vous donner? Vous devinez bien qu'au bout de cette ficelle, fixée à l'appui de la fenêtre du salon, Edouard Smallon attache le paquet des bijoux? Il lui reste alors à déclencher le mécanisme du ressort qui fait que la ficelle s'enroule sur la poulie du store, à l'étage supérieur... Crac!... Vous voyez cela d'ici? La ficelle s'enroule, en effet, tire le paquet... et le paquet, bientôt, se trouve dans l'appartement supérieur!... Ni vu, ni connu! On ne trouvera rien dans les poches d'Edouard Smallon et le misérable n'a qu'à s'ouvrir légèrement les veines pour avoir l'air d'un parfait innocent!

—Miséricorde! fis-je, à ce point de ce récit. Mais c'est follement ingénieux, tout cela?

— Attendez! continuait David Dare. N'applaudissez pas trop tôt!... Là-dessus Louis Maran demeure aux côtés de sa fiancée. Je gage qu'il se montre plus amoureux que jamais! Mais, après tout, ceci importe peu... Ce qui compte, c'est que, le lendemain matin, alors que l'on a transporté Edouard Smallon à l'hôpital, Louis Maran quitte Mme de Verneuil et lui annonce qu'il va porter plainte officielle à la Sûreté. Il y va, d'ailleurs!.. Mais il y va après être monté rapidement à l'étage supérieur, et avoir,

bien gentiment, mis dans ses poches, le paquet de joyaux qu'il a trouvé fixé au store de la fenêtre!... Vous voyez la manœuvre? L'un a volé, l'autre a emporté le produit du vol! Voilà! C'est tout. Pas compliqué pour deux sous, n'est-ce pas?

David Dare, tout en parlant, composait un nouveau breuvage...

Je me levai. Je posai ma main sur son bras:

— Achevez? dis-je.

Il eut l'air étonné:

— Achever quoi?

— Mais, votre explication?

— Eh! que voulez-vous que je vous explique encore?

J'insistai:

—Voyons? la mort de Maran?

Alors David Dare haussa les épaules:

— Ah! oui? Il y a cela!... C'est vrai!... Mais, mon pauvre François, la mort de Maran, c'est la gaffe... c'est la bêtise... c'est la stupidité qui devait me permettre d'arrêter le coupable!... Parbleu! une fois les bijoux dans sa poche, Louis Maran devait, c'est l'évidence, les partager avec Edouard Smallon. Seulement la chose n'a pas dû aller toute seule. Ils sont difficiles, voyez-vous, toujours, ces règlements de comptes là! Les deux hommes se sont disputés. Maran a peut-être menacé Edouard Smallon de le dénoncer?... Bref! Un revolver a fait feu. Voilà! C'est tout! Maran est tombé... Il a payé, lui!

Je demeurai anéanti.

Puis timidement, je demandais:

— Mais comment saviez-vous qu'à la Cascade, Edouard Smallon reviendrait?

Alors, David Dare me regarda bien en face:

— Voyons! voyons! Vous avez certainement très soif pour me poser une question si stupide? In vino veritas!... Je vous l'ai déjà dit!... Buvez encore?

Il me tendit un verre. Mais je n'y trempais pas mes lèvres. Je voulais savoir!

David Dare reprit:

— Cela aussi, mon pauvre garçon, c'est l'enfance de l'art! Quand j'ai vu que Louis Maran avait été assassiné, quand j'ai su que l'on avait trouvé son corps dans l'un des fourrés du bois de Boulogne, je me suis bien douté qu'Edouard Smallon avait du prendre la fuite, dès qu'il avait vu son camarade tomber... Dame! il risquait d'être arrêté d'une seconde à l'autre... Alors, le reste allait de soi?... Le piège s'imposait!... Vous m'avez vu composer un message avec des mots découpés dans le Larousse. Ce message, François, je l'ai adressé à Edouard Smallon. Et, naturellement, je l'ai signé « Maran ». Pas un journal n'avait encore annoncé l'assassinat de ce garçon... Vous devinez bien qu'en recevant un rendez-vous de lui, qu'il croyait mort, Edouard Smallon devait s'empresser d'accourir?... Peste! il était dans ses mains!... L'autre pouvait, s'il vivait encore, le dénoncer d'une seconde à l'autre... Si bien que c'est cette carte que j'ai jouée! J'ai donné rendez-vous à Edouard Smallon, sous la Cascade, et je vous ai envoyé, vêtu des habits de Maran attendre ce misérable. Le reste, vous l'avez vu!

— Oui! dis-je encore. Et pourtant il y a quelque chose que je ne comprends toujours pas...

— Vraiment?... Quoi donc?

— Mais le paquet?... le paquet que vous m'avez chargé d'escamoter?

David Dare hésita, visiblement, à me répondre...

Et puis, tout tranquillement, il m'avoua:

— Vous savez, elle est très jolie Mme de Verneuil! Et puis elle va avoir beaucoup de chagrin... Alors, j'ai pensé qu'elle méritait bien une petite consolation... Ce sont ses bijoux, naturellement, François, qu'il y avait dans le paquet. Je viens de les lui faire porter! Dame! je ne me les suis pas procurés d'une façon très régulière?... Mais, si j'avais agi autrement, cette pauvre petite Josette aurait peut-être attendu des semaines et des semaines, si ce n'est pas des mois et des mois, avant que le Juge d'instruction lui restituât son bien! Vous n'allez pas me trahir, au moins?

Je n'ai pas trahi David Dare...

C'est la première fois que je révèle la vérité!

Je me suis fait le complice de mon patron...

Et j'ai même, si peu de honte de cette complicité que je n'entends pas dire, ici, comment Mme Josette de Verneuil remercia David Dare et lui marqua l'admiration qu'elle lui devait bien.

C'est la seule cachotterie que je ferai à mon lecteur. Il ne m'en voudra pas! Il sait parfaitement que je ne m'occupe et ne veux m'occuper que de la partie policière des aventures de David Dare!

Imprimerie PAUL DUPONT. — (10-1939.